

AGUTTES



TABLEAUX ANCIENS
MOBILIER & OBJETS D'ART

Lundi 11 juin 2012
Drouot-Richelieu

CLAUDE AGUTTES

COMMISSAIRE-PRISEUR

AGUTTES SAS (S.V.V. 2002-209)
www.aguttes.com

Président

Claude Aguttes

Directrice Générale Neuilly - Lyon

Charlotte Reynier

Directeur délégué Lyon

Gérald Richard

Hôtel des Ventes de Neuilly

164 bis, avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél.: 01 47 45 55 55 - Fax : 01 47 45 54 31

Hôtel des ventes de Lyon Brotteaux

13 bis, Place Jules Ferry
69006 Lyon
Tél.: 04 37 24 24 24 - Fax : 04 37 24 24 25

Communication

Élisabeth de Vaugelas - 01 47 45 93 05
vaugelas@aguttes.com

Commissaire-Preneur judiciaire et habilité

Claude Aguttes
aguttes@aguttes.com

Collaboratrice Claude Aguttes

Alix Argyropoulos - 01 47 45 93 08
argyropoulos@aguttes.com

Commissaires-Preneurs habilités

Antoine Aguttes, Séverine Luneau,
Sophie Perrine, Gérald Richard,
Diane de Karajan

Inventaires et partages

Neuilly
Séverine Luneau - 01 41 92 06 46
Sophie Perrine - 01 41 92 06 44

Lyon
Claude Aguttes
Gérald Richard - 04 37 24 24 27

Expertises gratuites

Neuilly-Lyon
Sans rendez-vous le lundi après-midi de 14h à 18h
Sur rendez-vous du mercredi au jeudi de 10h à 13h
et de 14h à 18h
Le vendredi de 10h à 13h

Administration et Gestion

Accueil - Gestion des dépôts

Neuilly
Alexis de Quatrebarbes - quatrebarbes@aguttes.com
Richard Lefevre des Noettes - desnoettes@aguttes.com

Lyon
Valérienne Pace - 04 37 24 24 28
pace@aguttes.com

Comptabilité générale

Alexandra Baranger - baranger@aguttes.com
Avec la collaboration de :
Patricia Biasioli - biasioli@aguttes.com

Facturation acheteurs Neuilly
Catherine Bodard-Aulanier - 01 41 92 06 41
bodard@aguttes.com

Facturation acheteurs Lyon
Jérémy Sarelo - 04 37 24 24 26
sarelo@aguttes.com

Accueil téléphonique - Abonnement catalogues

Neuilly
Marie du Boucher - 01 47 45 55 55
duboucher@aguttes.com

Lyon
Emeline Goutte - 04 37 24 24 24
bonarska@aguttes.com

Départements d'Art

Mobilier et Objets d'Art

Neuilly
Séverine Luneau - 01 41 92 06 46
luneau@aguttes.com

Avec la collaboration de :
Guillaume Delon - 01 47 45 93 01
delon@aguttes.com

Organisation et coordination de la vente
Laurent Poubeau - 01 41 92 06 45

Lyon
Gérald Richard - 04 37 24 24 27
richard@aguttes.com

Haute Epoque

Neuilly-Lyon
Aude Louis Carves - 01 41 92 06 43
louis@aguttes.com

Dessins et tableaux anciens Tableaux XIX^e et modernes Écoles russes et orientalistes

Charlotte Reynier - 01 41 92 06 49
reynier@aguttes.com

Neuilly
Diane de Karajan - 01 41 92 06 48
karajan@aguttes.com

Administration
Cyrille de Bascher
bascher@aguttes.com

Lyon
Jean-Marie Sarrau - 04 37 24 24 24
sarrau@aguttes.com

Art Nouveau - Art Déco

Neuilly
Sophie Perrine - 01 41 92 06 44
perrine@aguttes.com

Avec la collaboration de :
Antonio Casciello - 01 47 45 91 50
casciello@aguttes.com

Lyon
Gérald Richard - 04 37 24 24 27
richard@aguttes.com

Bijoux Anciens et Modernes Horlogerie

Philippine Dupré la Tour - 01 41 92 06 42
duprelatour@aguttes.com

Avec la collaboration de :
Claire Barrier
barrier@aguttes.com

Lyon
Nelly Strohl de Pouzols - 04 37 24 24 23
pouzols@aguttes.com

Argenterie, Chasse

Neuilly - Lyon
Guillaume Delon - 01 47 45 93 01
delon@aguttes.com

Arts d'Asie

Neuilly-Lyon
Aude Louis Carves - 01 41 92 06 43
louis@aguttes.com

Livres anciens et Modernes Autographes et Documents Anciens, Cartes postales, Affiches, Timbre-poste

Neuilly
Laurent Poubeau - 01 41 92 06 45
poubeau@aguttes.com

Lyon
Gérald Richard - 04 37 24 24 27
richard@aguttes.com

Vins et Spiritueux

Neuilly - Lyon
Jean-Marie Sarrau - 04 37 24 24 24
sarrau@aguttes.com

Mode et Accessoires de mode

Neuilly
Aude Louis Carves - 01 41 92 06 43
louis@aguttes.com

Lyon
Nelly Strohl de Pouzols - 04 37 24 24 23
pouzols@aguttes.com

Numismatique

Neuilly
Guillaume Delon - 01 47 45 93 01
delon@aguttes.com

Lyon
Nelly Strohl de Pouzols - 04 37 24 24 23
pouzols@aguttes.com

Instruments de musique

Neuilly-Lyon
Alexis de Quatrebarbes
quatrebarbes@aguttes.com

Vente aux enchères électroniques sur : www.gersaint.com

Emmanuelle Ory Lavollée - 01 47 45 93 06
orylavollée@aguttes.com

Réalisation : Elisabeth de Vaugelas : 01 47 45 93 05
Photographe : Christian Baraja - 06 08 47 52 07 - Studio Sébert - 01 45 80 57 01
Imprimeur : Corlet - 02 31 59 53 16



AGUTTES

Neuilly

Drouot

Lyon

TABLEAUX ANCIENS MOBILIER ET OBJETS D'ART

Lundi 11 juin 2012 à 14h30

Drouot-Richelieu - salle 7

Expositions publiques :

Drouot-Richelieu
9 rue Drouot - 75009 Paris

Samedi 9 juin 2012 de 11h à 18h

Lundi 11 juin de 11h à 12h

EXPERTS

Tableaux anciens
Stéphane Pinta
Cabinet Turquin
01 47 03 48 78

Mobilier et objets d'art
Cabinet Dillée
G. Dillée - S.P. Etienne
01 53 30 87 00
cabdillee@gmail.com

CONTACTS ETUDE

Tableaux anciens
Diane de Karajan
Charlotte Reynier
01 41 92 06 48
karajan@aguttes.com

Mobilier et objets d'art
Séverine Luneau
01 41 92 06 46
luneau@aguttes.com

Organisation et coordination de la vente
Laurent Poubeau
Guillaume Delon

Catalogue visible sur www.aguttes.com - www.gazette-drouot.com

DROUOTLIVE



TABLEAUX ANCIENS



Expert tableaux

Stéphane Pinta
Cabinet Turquin
01 47 03 48 78

Contacts étude

Diane de Karajan
01 41 92 06 48
karajan@aguttes.com

Charlotte Reynier
01 41 92 06 49
reynier@aguttes.com



1
Attribué à Abraham BRUEGHEL
(1631 - vers 1690)
*Flowers in a vase of bronze, pomegranates,
and raisins*
Toile
88 x 72 cm
Restaurations anciennes
8.000 / 10..000 ^



2
Pieter Van BLOEMEN (1657-1720)
Troupeau à l'entrée d'un village
Toile
40 x 56,5 cm
Restaurations anciennes
1.200 / 1.500 ^



3
Ecole flamande du XVIIeme,
entourage d'Abraham GOVAERTS
Sainte famille dans un paysage
Panneau transposé sur toile, marouflé sur
panneau parqueté
48 x 64 cm
Restaurations anciennes
Sans cadre
3.000 / 4.000 ^

4

Attribué à Elias VONCK

*Couples de cols verts, panier de sarcelles
sur un entablement*

Toile

99 x 90 cm

Restaurations anciennes

6.000 / 8.000 ^



5

Jan FYT (1611-1661)

Chat guettant un lièvre mort

Toile

84 x 60 cm

Restaurations anciennes

8.000 / 10.000 ^





6

6
**Attribué à Hans ROTTENHAMMER
 (1564-1625)**

L'Adoration des Mages
 Cuivre

46 x 40,5 cm

Notre tableau reprend l'Adoration des Mages peinte par Benedetto Caliari (1528-1588) pour l'église des Bénédictines dites des Ognissanti à Venise en 1584. Le tableau, déposé au musée de Brera en 1811, est l'une des œuvres véronésiennes les plus discutées. Selon Pignati et Pedrocchio, le tableau serait une œuvre de collaboration entre Benedetto Véronèse, son fils Gabriele et son neveu Alvise da Friso.
 Sans cadre

6.000 / 8.000 ^

7
**Ecole flamande vers 1680,
 entourage de David TENIERS**

L'opération du pied

Cuivre parqueté

22 x 16,5 cm

La composition s'inspire d'une oeuvre de David Teniers de 1678, conservée dans une collection privée; voir Margaret Klinge David Teniers le Jeune, Antwerp, Koninklijk Museum voor schone Kunsten, 1991.

4.000 / 6.000 ^

8
**Ecole flamande vers 1660,
 entourage de Gaspard de CRAYER**

Portrait d'homme barbu

Toile marouflée sur panneau
 (agrandi sur la droite d'environ 3 cm)
 40 x 31 cm

1.000 / 1.500 ^



7



8

9
Ecole HOLLANDAISE vers 1650,
entourage de Mathijs STOMER
Jeune flûtiste tenant un verre
Toile
73 x 61 cm
Restaurations anciennes

6.000 / 8.000 ^



10
Ecole hollandaise vers 1650,
entourage de Jan MIENSE MOLENAER
Joueurs de cartes dans une taverne
Panneau de chêne, deux planches, non
parqueté
Trace de signature en bas à gauche
Restaurations anciennes
26 x 21 cm

800 / 1.000 ^



11
Ecole hollandaise du 19è,
suiveur d'Adrien Van OSTADE
Réunion de buveurs
Toile
58 x 83 cm
Accidents et restaurations anciennes

2.000 / 3.000 ^



12

12
Jan Baptist VAN DER MEIREN
(Anvers, 1664 - ca 1708)
Scène de port nocturne
Toile
49 x 85 cm
Signé à gauche dans le rocher

3.000 / 4.000 ^

13
Yohann NEPOMUK MAYRHOFFER
(1764-1832)
*Orange, raisin, prune, et mésange sur
une branche*
Panneau de chêne, une planche, non
parqueté
Signé en bas au centre
29,7 x 21 cm

15.000 / 20.000 ^





14
Attribué à Mathijs STOMER
(vers 1600- après 1650)
Un apôtre (?)
Toile
78 x 63 cm

15.000 / 20.000 €





15
CHOPINAKI (?) *Ecole du nord 1864**
Jeune femme et son chien dans un paysage
 Toile ovale d'origine
 Signée en bas à gauche et datée 1864
 45 x 37 cm

800 / 1.000 ^



16
Ecole ALLEMANDE 1758
Christ Memento Mori
 Toile marouflée sur panneau
 55 x 30 cm
 Inscrit en bas: Hier lig ung schlaff ich als ein kind
 wen ich erwach staff ich die sünd et daté 1758

1.200 / 1.500 ^



17
Charles Frédéric MOENCH (1784-1867)
Diane surprise au bain par Actéon
Toile
97 x 79cm
Signée en bas au centre
Dans son cadre d'origine en bois et stuc doré,
travail français d'époque restauration ;
Probablement le tableau exposé au salon de 1819.
Provenance : Acquisition Galerie
Jean Dubreuil, Paris 1967

12.000 / 15.000 ^





18
Niccolo FRANGIPANE (vers 1560-1597)
Sainte Véronique essuyant le visage du Christ
Toile
77 x 164cm
Signé à droite sur le col du soldat

Le regard insistant du personnage à droite portant un bonnet rouge nous font penser qu'il pourrait s'agir d'un autoportrait de l'artiste.

On pourra rapprocher notre tableau du Christ portant sa croix conservé au musée de Rimini.

50.000 / 70.000°



19

Ecole Romaine vers 1630,
entourage de ROTTENHAMMER

L'Annonciation

Le Christ apparaissant à la Vierge

Plaque d'Onyx double face

30,5 x 22,5 cm

Deux petites cassures en haut et quelques man-
ques et restaurations anciennes

Cadre en poirier sculpté et noirci à décors d'an-
gelots et chapiteaux de style XVIIème

*On pourra rapprocher notre tableau de
« L'Annonciation » sur onyx, (35 x 27cm),
anciennement attribué à Carlo Maratti
conservé au musée des Beaux Arts de Lille
(inv.P772).*

8.000 / 12.000 ^







20
Attribué à ANGUELUCCIO
(actif à Rome au 17^e) et
Michelangelo CERQUOZZI (1602-
1660)
*Courtisans près d'une fontaine dans un
paysage boisé*
Toile
72 x 91 cm
Restaurations anciennes
3.000 / 5.000 ^



21
Attribué à Giacomo GUARDI
(1764-1835)
Venise vue du Grand Canal
Toile
33 x 46 cm

Provenance :
Vente Tajan, 30.06.2000, lot 80 (acquis à
cette vente par le propriétaire actuel),
32.000frs
4.000 / 6.000 ^



22
Ecole napolitaine du XVIIIème,
atelier de Luca GIORDANO
Sainte Marie Madeleine
Toile
Annotée au dos : Carrachi
99 x 73 cm

6.000 / 8.000 ^

23

Ecole italienne du XVIIIème siècle,
entourage d'Andrea SOLDI

*Portrait présumé de Pierre Guillaume
Heurtault de Bagnoux (1717-1789) avec
ses chiens*

Toile

169 x 122,5 cm

Au dos, un numéro d'inventaire: 579

Restaurations et petits manques

Cadre en bois sculpté et doré, travail romain du
18è siècle.

20.000 / 30.000 ^

Selon la tradition familiale, le modèle de notre tableau serait Pierre Guillaume HEURTAULT de BAINOUX né le 25 janvier 1717, maître des Eaux et Forêts du Berry, succédant à la charge de son père en 1757, résidant successivement à Paris et Issoudun .Il mena une vie mondaine assez agitée ainsi que le décrit son biographe Jean de Bonneval. En 1778, il fonde à Issoudun, une « société de la pensée » intitulé « Les sectateurs de la Vertu » proche des francs maçons. Par la suite, il organise son patrimoine à Issoudun après s'être brouillé avec son frère et sa sœur. Il finit sa vie assassiné vraisemblablement par un couple étrange qui cherchait à le dépouiller, le 19 juin 1789.





24
Attribué à
Donat NONOTTE
(1708-1785)
*Portrait « dit » d'un échevin
de Reims*
Toile
93 x 72 cm
Dans un cadre en chêne sculpté
et doré à marguerites, travail
français d'époque LOUIS XIV

3.000 / 5.000 ^

25
Attribué à Pierre GOBERT
(1662-1744)
*Portrait de femme portant
une étoile rouge*
Toile
75 x 60 cm
restaurations anciennes

2.000 / 3.000 ^

26
Attribué à Frédéric de
MOUCHERON
(1633-1686)
*Paysans rentrant leurs trou-
peaux*
Toile
97 x 115 cm
Restaurations anciennes
Sans cadre

8.000 / 12.000 ^



27
Ecole française du XVIIIème,
atelier d'Alexandre François DESPORTES
*Chien gardant du gibier près d'un buffet où
sont posés des fruits*
Toile
87 x 112 cm
Restaurations anciennes

6.000 / 8.000 ^

28
Ecole Française du 19è
suisveur de DESPORTES
*Nature Morte aux cols verts, perdreaux,
bécasse et lièvre, surveillés par un épa-
gneul*
Toile, dessus de porte de forme chantour-
née
84 x 119 cm
Petits manques
*Reprise de la composition (toile, 95 x 140
cm) passée en vente chez Sotheby's New
York le 26 janvier 2007.*
*Le musée de la chasse et de la nature à
Paris conserve un dessus-de-porte (toile,
97 x 163, signé et daté 1709) commandé
à Alexandre-François Desportes par le
Grand Dauphin pour la salle des gardes du
château de Meudon de même composition
avec, en plus, un lévrier en partie gauche.*



3.000 / 5.000 ^



29
Attribué à Antonio DAVID (né en 1698)
Portrait présumé d'un prince Stuart
Toile cintrée dans le haut
158 x 109cm
Restaurations anciennes

10.000 / 12.000 ^



30
François de TROY (1645-1730)
*Portrait de jeune femme au manteau
bordé d'hermine*
Toile
130 x 98 cm
Restaurations anciennes

8.000 / 12.000*



31
 Attribué à François Albert STIEMART
 (1680-1740)

Allégorie de l'automne
 Toile d'origine de forme ovale
 73 x 67 cm
 Restaurations anciennes

On y joint :
dans le goût de STIEMART

Allégorie de l'été
 Toile d'origine
 75 x 68 cm

6.000 / 8.000 ^



32
 Ecole FRANCAISE du XVIIIème siècle,
 entourage de
 Jean-Baptiste PERRONEAU

Portrait d'homme au gilet rayé
 Toile
 49 x 41 cm
 Restaurations anciennes
 Cadre en bois sculpté et doré d'époque
 Louis XIV

800 / 1.200 ^



33
 Ecole française du XVIIIème,
 entourage de
 Pierre Charles TREMOLIERES

L'enlèvement d'Europe
 Toile
 48 x 82 cm
 Restaurations anciennes

1.500 / 2.000 ^



34
Ecole française du XVIIIème,
suiueur de Nicolas LANCRET
Les quatre saisons
Suite de quatre toiles
71 x 113 cm
71 x 111 cm
8.000 / 10.000 ^



35

Jean Baptiste MARTIN
dit MARTIN DES BATAILLES
(1659-1739)

*Portrait présumé de la princesse
de Bourbon Conti (1696-1750)
à cheval devant sa propriété*

Toile

176 x 150cm

Accidents et restaurations anciennes

20.000 / 30.000*

*La livrée que portent les deux personna-
ges à gauche de la composition permet
d'identifier le modèle avec une grande
probabilité. En revanche il ne nous a pas
été possible d'identifier le château.*

*Par son format et sa composition, on pour-
ra rapprocher notre tableau de la série
conservée au musée de Chaalis qui com-
prend la prise de Cambrai, de Valenciennes,
le passage du Rhin et la ville de Namur.*



36

Jean François de TROY (1679-1752)

Erigone

Toile

80,5 x 66 cm

Signé et daté en bas à droite: DETROY 1721

Historique:

Bâle, collection R. Spreng en 1928 (selon Leribault)

Collection privée

Bibliographie :

Fischer; 1928, p. 305, (ill. p.310) comme «Junon» par J.F.de Troy

Christophe Leribault: Jean François de Troy (1679-1752)Arthena éditeur, 2002, cat. P91

(localisation inconnue)

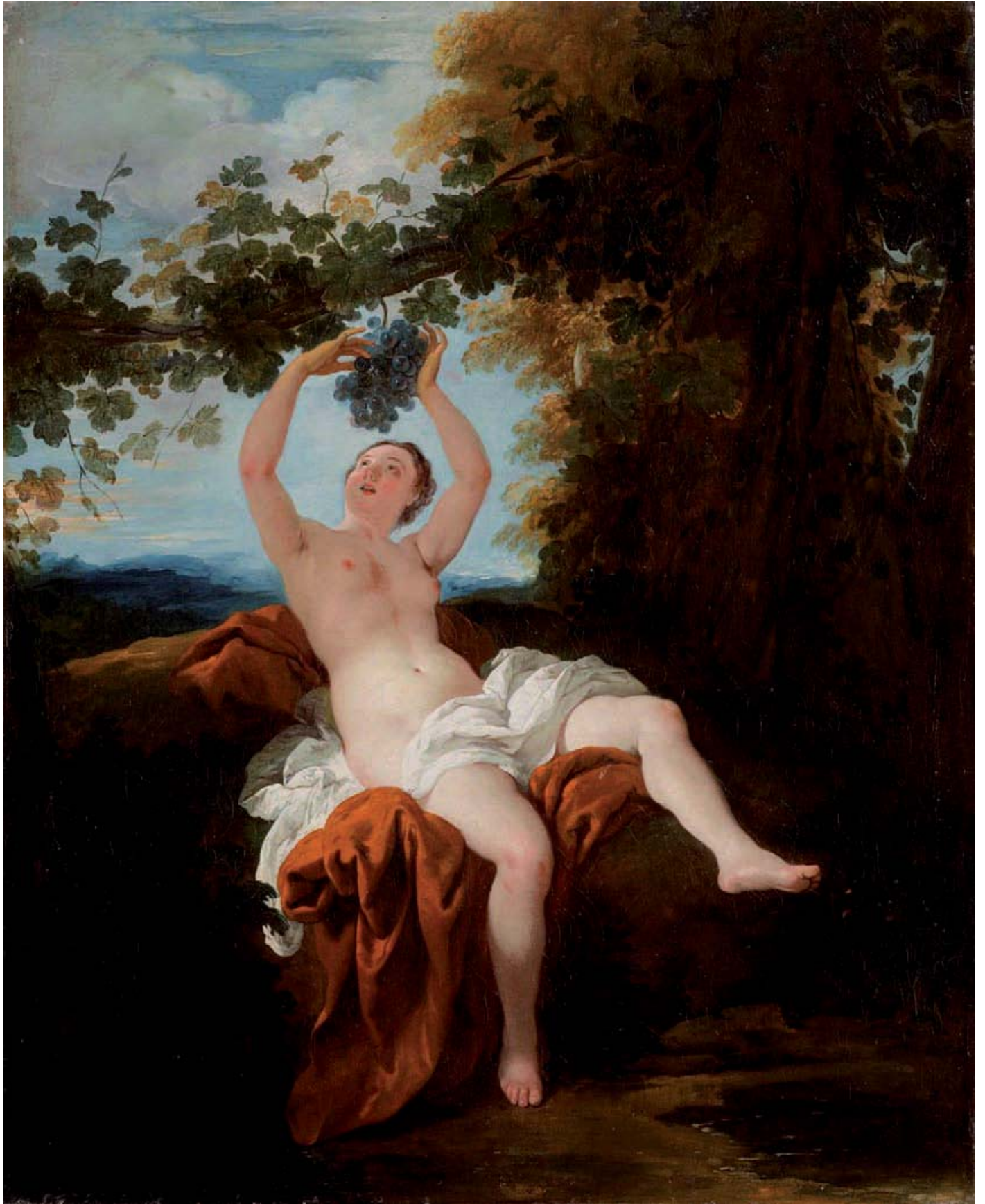
Exposition: Bâle, Kunstverein, 1928, n° 109.

Oeuvre en rapport:

Copie attribuée à Berthélemy (toile, 69.3 x 61, Williamston, (Massachussetts) Sterling and Francine Clark Art Institute (inv. 710).

Fille de l'Athénien Icarius, Erigone avait introduit dans ses États le culte de Dionysos, Elle fut aimée du dieu, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Apprenant la mort de son père, qui avait été massacré par des bergers ivres, elle se pendit de désespoir. Zeus, pour récompenser sa piété filiale, la plaça dans la constellation de la Vierge.

20.000 / 30.000 ^





37
Attribué à Jean PILLEMENT (1727-1808)
Chaumières au bord d'une pièce d'eau
Toiles, une paire
68 x 99 cm

10.000 / 15.000 ^



38
Ecole française du XVIIIème,
entourage de Nicolas René JOLLAIN
Vénus endormie
Toile
79 x 104 cm
Petits manques et restaurations anciennes

1.000 / 1.500 ^



39
Ecole française du XIXème
d'après COYPEL
Le bal de Don Quichotte
Toile
54 x 73 cm
Dans un cadre en bois doré et sculpté,
travail provençal du XVIIIème

3.000 / 4.000 ^



40
Attribué à Antoine VESTIER (1740-1824)
*Portrait de femme au perroquet et à la
couronne de coquelicot*
Toile ovale
55 x 44 cm

4.000 / 6.000 ^



41
Attribué à Etienne AUBRY (1745-1781)
Le contrat de mariage
Toile
59 x 73,5 cm

3.000 / 4.000 ^



42

42
Claude Louis MALBRANCHE
(1790-1838)
Jeux d'enfants sur une rivière gelée
 Toile d'origine
 54 x 71 cm
 Accidents et restaurations anciennes

4.000 / 6.000 ^



43

43
Claude Louis MALBRANCHE
(1790-1838)
Chariot et patineurs sur une rivière gelée
 Toile d'origine, signée en bas au centre
 31 x 51 cm

4.000 / 6.000 ^



44

44
Claude Louis MALBRANCHE
(1790-1838)
Promeneurs et cavaliers à l'entrée d'un village
 Suite de 4 panneaux de chêne, une planche, non parqueté
 21,5 x 41 cm
 Signé en bas à droite et à gauche
 Provenance : au moins pour l'un d'entre eux, vente Versailles, Chevaux-légers, 20 mars 1988, Maîtres Perrin Royère Lajeunesse

5.000 / 7.000 ^



44



45
 Louis Joseph Watteau, dit WATTEAU DE LILLE
 (Valenciennes 1731 - Lille 1798)
L'arrivée du jeune apprenti
 Toile signée et datée en bas à gauche :
 L Watteau 1787
 67 x 83 cm

5.000 / 7.000 ^



46
 Attribué à Louis Michel MOREAU
 dit Moreau l'Aîné
Vues animées dans un parc
 Paire de gouaches
 23,5 x 31,5 cm
 Expert : Cabinet de Bayser

2.000 / 3.000 ^



47
 BAUDELAIRE***
 Ecole FRANCAISE de la fin du 18è
Le chiffre d'amour
 Gouache
 40 x 32 cm
 Signée sur le piédestal : Baudelaire l'an VII
 Cadre en bois et stuc doré d'époque empire

1.000 / 1.500 ^



48
Michel Martin DRÖLLING
 (Paris 1786-1851)
L'adieu aux conscrits
 Papier marouflé sur toile
 25 x 35 cm
 Porte une signature en bas à droite : "L. Boilly"
 signé en bas à droite : Drölling
 Erafures, petits manques
 Sans cadre

3.000 / 4.000 ^



49
Ecole FRANCAISE vers 1820,
 suiveur de **Claude Joseph VERNET**
Haleurs de filets dans un port méditerranéen par gros temps
 Toile
 68 x 92 cm
 Restaurations anciennes

6.000 / 8.000 ^



50
 Attribué à **Robert Léopold LEPRINCE**
 (1800-1847)
Un cellier dans les ruines d'une abbaye
 Toile d'origine portant le cachet d'Alphonse Giroux au dos
 37 x 45 cm
 Signé en bas à droite et daté 1824

5.000 / 7.000 ^



51
Attribué à Jean Germain DROUAIS
(1763-1788)

Scène de la peste

Toile

45 x 53 cm

Annoté au dos sur le châssis :

Scène de la peste par François Gérard (la première composition peinte), à l'âge de 14 ans, lorsqu'il était encore dans l'atelier de Brenet / en 1784

8.000 / 12.000 ^



52
Attribué à Jean Baptiste LE COEUR
(1795-1838)

Le bain des nymphes

Toile d'origine portant le cachet au dos de Colombe Bourgeois au spectre solaire.

Annoté sur le châssis et traces de signatures en bas à gauche

22 x 24 cm

Dans son cadre d'origine d'époque Restauration.

800 / 1.200 ^



53
Attribué à Jean Baptiste LE COEUR
(1795-1838)

Une muse au pied de la statue de Vénus et de l'amour

Toile

39,5 x 31 cm

1.200 / 1.500 ^

54

Jean Antoine, baron GROS
(Paris, 1771 - Meudon, 1835)

Portrait de Jérôme Bonaparte,
roi de Westphalie

Toile

54,5 x 45,5 cm

Esquisse

Restaurations anciennes

Sans cadre

20.000 / 30.000 ^

Œuvres en rapport :

- Portrait équestre de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (1784-1860) toile, 321 x 265 cm, signé et daté : Gros 1808, musée du château de Versailles, exposé au Salon de 1808 (n°273), peint pour Louis Bonaparte, roi de Hollande, confisqué par Napoléon I et rapporté en France en 1811 ;

- Portrait équestre de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (1784-1860) toile, 321 x 265 cm, signé et daté : Gros 1808, Museumslandschaft Hessen Kassel, Neue Galerie, réplique autographe du précédent, peint pour Jérôme Bonaparte en 1808. Sébastien Weygandt, modifie l'ordre de la Légion d'honneur qui devient celui de l'Ordre de la couronne de Westphalie après sa création le 25 décembre 1809 ;

- Portrait équestre de Jérôme Bonaparte, esquisse, toile, 32 x 24 cm, musée d'Alger en 1936 (cf. Expo. Paris, 1936: Gros, ses amis, ses élèves; cat. 45 p. 71);

Attribué à Antoine-Jean GROS : Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (1784-1860) en buste, esquisse, toile, 65 x 54 cm, ancienne collection Deutsch de la Meurthe, musée du château de Malmaison, en dépôt à la maison Bonaparte, Ajaccio.

Ses débuts dans la marine amenèrent Jérôme aux Etats-Unis où il contracta un premier mariage avant d'être rappelé par Bonaparte qui avait d'autres projets pour lui, voulant faire de l'Europe une confédération d'états aux mains de la famille Bonaparte.

Le 24 septembre 1806, il reçut donc le

titre de " prince français " avant d'être contraint de divorcer. Fédérant des troupes de la confédération du Rhin au sein du 9^e corps de la Grande Armée, il soutint la campagne de Prusse en Silésie, pendant que Napoléon entrait à Berlin. Ayant vaincu l'Autriche, la Prusse et la Russie, celui-ci élaborait à Tilsit une nouvelle carte de l'Europe et nomma le 7 juillet 1807 " Jérôme Napoléon, par la grâce de Dieu et les Constitutions, Roi de Westphalie, Prince français ", le plaçant à la tête d'un royaume englobant la Hesse et le Wurtemberg. Pour le légitimer, il organisa son mariage aux Tuileries avec une princesse allemande parente du tsar, Catherine de Wurtemberg, le 22 août 1807. Soucieux d'affirmer son pouvoir Jérôme va diffuser ses portraits à Paris et à Cassel, résidence du couple royal .

Son premier portrait officiel fut confié à Gros, alors en pleine activité pour la propagande napoléonienne. Il l'exposa à Paris avec la Bataille d'Eylau au Salon de 1808 à l'issue duquel il reçut la Légion d'honneur. Comme les souverains d'Ancien Régime , Jérôme est représenté à cheval, la main sur l'épée du pouvoir. Moins conquérant que son frère caracolant à la tête de ses troupes, il offre l'image d'un homme de goût, aimant le luxe et l'apparat. Obéissant aux injonctions de son frère de ne porter aucun costume étranger, il arbore celui de prince français, de satin blanc brodé d'or avec un chapeau de velours noir et les insignes de la Légion d'honneur. Nous reconnaissons le collier de cet Ordre commandé à l'orfèvre Bienais en 1805 et offert par Napoléon à ses frères souverains. Posé sur le grand

cordons rouge, il est composé de 16 médaillons illustrant les disciplines qui honorent la nation et d'aigles représentant les circonscriptions administratives de l'institution. L'ensemble est maintenu par une double chaînette, alternance d'abeilles et d'étoiles. Se devine également la plaque de grand aigle cousue sur la poitrine gauche, autre distinction de la Légion d'honneur. A la différence de l'esquisse conservée à la maison Bonaparte, à Ajaccio, le mouvement du jabot de dentelle donne de l'allant au modèle. Cette image sera traduite dans le marbre blanc par Bosio en 1810. Probablement destinée à la Salle des Etats de Kassel mais jamais transportée, cette statue de Jérôme en pied est aujourd'hui au musée d'Ajaccio. "M. Gros a prouvé sans contredit qu'il exécutait aussi bien qu'il savait concevoir, mais rien n'a jamais remplacé aux yeux d'un véritable amateur la fougue, la soudaineté, la flamme d'un premier jet". Ces mots présentaient en 1828 la première vente publique d'un ensemble d'esquisses et portraits "peints d'après nature" par Gros (vente M. Bizet, Me Lacoste, Paris, 18-20 mai 1828). Ils s'accordent parfaitement aujourd'hui avec cette ébauche du visage de Jérôme, le plus jeune frère de Napoléon Bonaparte, de 15 ans son cadet. La qualité des plumes, le traitement du visage, la richesse des coloris laissent voir la main du peintre. La partie basse a été complétée postérieurement probablement dans le but de " finir " un portrait laissée à l'état d'ébauche.





55
Ecole FRANCAISE vers 1820
Le Moulin
Toile
70 x 87 cm

1.500 / 2.000 ^



56
Ecole Française vers 1820
La transgression
Toile
32,5 x 24 cm
Restaurations

800 / 1.200 ^



57
Léon ROUSSEAU
Géranium
Toile
63 x 51 cm
Signé et daté en bas à droite : Léon
Rousseau / 185.
Accident et restaurations
anciennes

3.000 / 4.000 ^



58
Jean-Baptiste de ROY (1759-1839)
Troupeau au repos
Panneau de chêne parqueté
29 x 42 cm
Petite fente
Signé à droite : JB de ROY

1.200 / 1.500 ^

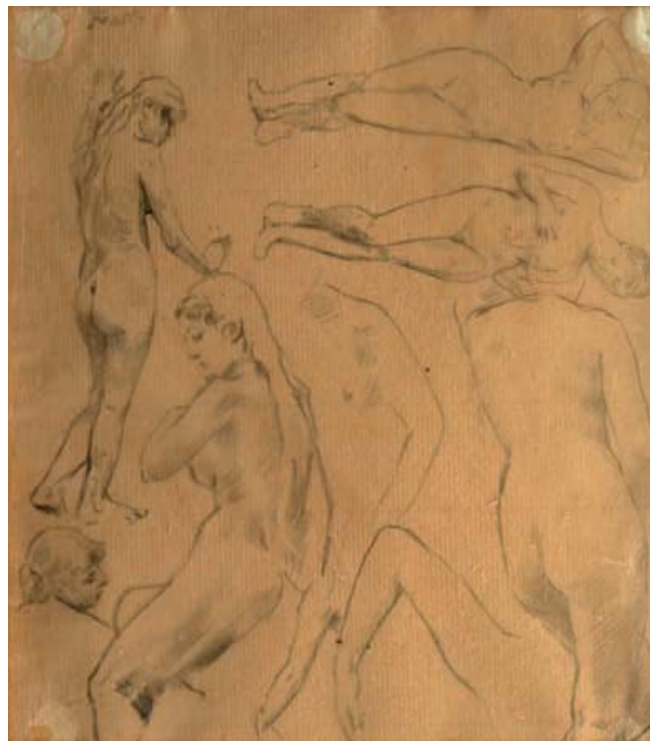
59
Henri de PRATERE (1815-1890)
La kermesse
Huile sur toile
85 x 126 cm
6.000 / 8.000 ^



60
Arthur Alfred BRUNEL DE NEUVILLE
(vers 1879-1907)
Nature Morte aux fruits et au perroquet sur un entablement
Toile
71 x 143,5 cm
Signé en bas à gauche
N° dépôt : 12.226/1
6.000 / 8.000 ^



61
FANTIN LATOUR
Etudes de nu
Fusain sur papier calque, signé en
haut à droite
19 x 17 cm à vue
400 / 500 ^





62
Charles CHAPLIN (1825-1891)
Portrait de femme tenant un face à main
Toile
113,5 x 79 cm
Signé et daté en bas à droite: Ch. Chaplin 1852

5.000 / 7.000 ^



63
Alcide BOICHARD
Enfant veillé par un ange
Huile sur toile, signée en bas à gauche et datée 1859

3.000 / 4.000 ^



64
Dans le goût de TURNER
Vue de Venise
Toile
102 x 153 cm
Eclat

4.000 / 6.000 ^



65
Louis Edouard DUBUFFE (1820-1883)
Portrait de Marguerite Henriette L'Huillier
Toile
126 x 93 cm
Provenance:
Vente Piasa 16/12/2005, n°88 reproduit (16.500[^])
Acquis à cette vente par le propriétaire actuel.

10.000 / 15.000 [^]



66
Joseph de PAEZ
Ecole mexicaine du XVIIIème
Vierge de Guadalupe
Toile roulée, dans un écriin en bois peint
40 x 31 cm déroulé

2.000 / 3.000 ^



67
Benoit FILLATREAU
 (né à Cambrai en 1843)
Le Pont de Nogent-sur-Marne
 Toile
 35,5 x 56 cm
 Signée d'un cachet en bas à gauche: B. Fillatreau
 1.000 / 2.000 ^



68
Jules VERNET
 (1792 - Paris 1843)
Portrait de chasseur avec son chien dans un paysage
 Sur toile d'origine
 45,5 x 37,5 cm
 Signée et datée en bas à droite : J. Vernet / 182...

1.500 / 2.000 ^





MOBILIER & OBJETS D'ART

Contact Etude

Séverine Luneau
01 41 92 06 46
luneau@aguttes.com

Expert

Cabinet Dillée
G. Dillée - S.P. Etienne
01 53 30 87 00
cabdillee@gmail.com



69
URBINO
Plat rond
 en faïence décoré en polychromie "en plein" d'une scène biblique représentant le Christ et Marie Madeleine agenouillée sur fond de paysage avec le tombeau ouvert
 Atelier des Patanazzi, fin du XVI^e siècle
 Vers 1580
 Diam: 26 cm

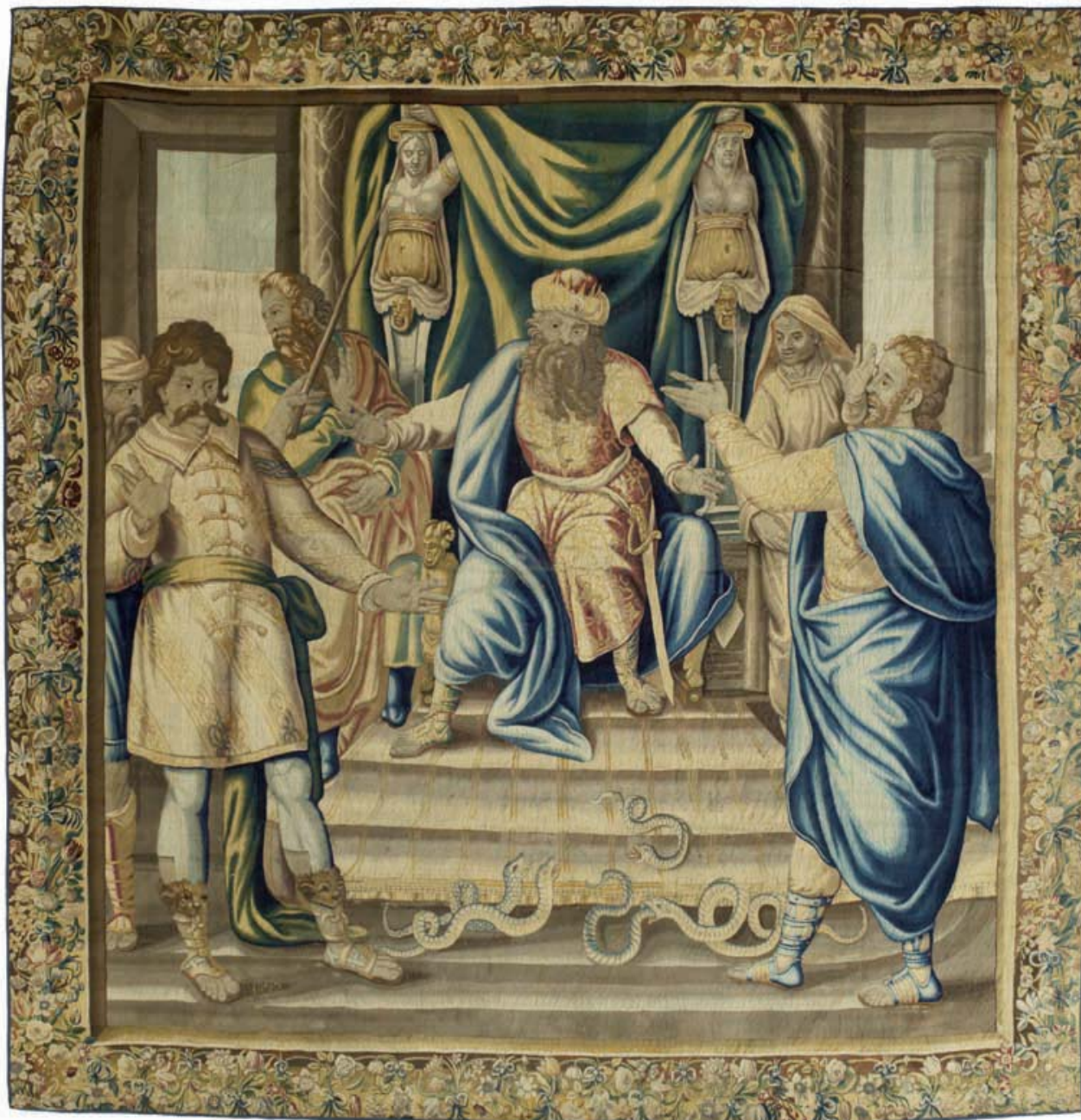
Expert : Vincent L'Herrou 06 07 11 42 84

8.000 / 10.000 ^



70
Cabinet
 en noyer et bois teinté noir. Il ouvre par onze tiroirs sur quatre rangs.
 Flandres, XVIII^e siècle
 Sur un piétement en bois laqué noir, balustre.
 H : 139,5 - L : 103,5 - P : 44 cm

3.000 / 4.000 ^



Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les thématiques privilégiées par les maîtres tapissiers européens puisaient directement leur inspiration dans la mythologie antique, grecque et romaine, et dans les récits bibliques, notamment l'Ancien Testament dont est tirée l'histoire de Moïse, le libérateur et l'unificateur du peuple hébreux dans le XIIIe siècle avant notre ère. La tapisserie que nous présentons illustre l'un des passages les plus marquants de l'histoire de ce personnage. Moïse et son frère Aaron demandent audience auprès de Pharaon, l'opresseur de leur peuple, pour lui demander de pouvoir mener les Israélites dans le désert afin de célébrer leur Dieu en lui offrant des sacrifices. Dans le message divin que Moïse avait reçu peu de temps auparavant, Dieu leur avait annoncé la tournure des événements : « Si Pharaon vous parle, et vous dit : Faites un miracle ! tu diras à Aaron : Prends ta verge, et jette-la devant Pharaon. Elle deviendra un serpent ». Moïse et Aaron se rendirent devant Pharaon et ils firent ce que l'Éternel avait ordonné. Aaron jeta sa

71
BRUXELLES
Superbe tapisserie fine, figurant
Moïse et Aaron devant Pharaon.
 Bordure imitant un cadre à guirlandes de fleurs et feuillages.
 Vers 1650 (restaurations et doublée)
 H : 335 - L : 320 cm

20.000 / 30.000 ^

verge devant Pharaon et ses serviteurs, et elle devint un serpent. Mais Pharaon appela des sages et des enchanteurs, les magiciens d'Égypte, qui en firent autant par leurs enchantements. Ils jetèrent tous leurs verges au sol et elles devinrent des serpents, mais celle d'Aaron engloutit toutes les autres. Pharaon furieux de son échec, leur refusa ce qu'ils demandaient. Cet épisode sera suivi par les dix plaies d'Égypte et par l'Exode, la libération du peuple d'Israël. La représentation de l'audience auprès de Pharaon fut reprise par quelques ateliers anciens, notamment un atelier flamand qui réalisa une tapisserie, de composition différente à celle proposée, passée en vente chez Christie's, à Londres, le 15 novembre 2001, lot 263 ; notons, également qu'une seconde, réalisée aux Gobelins d'après Nicolas Poussin, se trouvait en 1789 au château de Versailles ; elle appartient aujourd'hui aux collections du Mobilier national (Inv. GMTT 32/4).



72
Buste
 en bronze ciselé et patiné, figurant
 Aristote, de trois quart face. La
 tête tournée vers l'épaule droite.
 XIXe siècle
 Base à piédouche
 H : 66 - L : 27 cm

73
Coffre rectangulaire,
 en fer, à renforts ornés d'écoinçons
 aux angles.
 XVIIe siècle
 (usures)
 H : 15 - L : 47,5 - P : 27 cm

2.000 / 2.500 ^

1.000 / 1.200 ^

74
Cabinet
 en placage de bois de violette marqueté
 dans des encadrements de filet d'étain,
 sur des contres fonds de bois indigène. Il
 ouvre par deux portes simulant un cabinet
 en placage d'étain, à décor de rosaces dans
 des rinceaux. Les vantaux dissimulent six
 tiroirs. Montants plats simulant des colonnes
 à fond d'écaille rouge. Un large tiroir en
 ceinture à la partie basse.
 Pieds toupies.
 Fin du XVIIe siècle (restaurations d'usage)
 Sur un piétement de bois laqué noir, tor-
 sadé, à montants torsés.
 H : 150 - L : 90 - P : 45 cm

1.000 / 1.500 ^





75
Paire de statuettes
en bronze ciselé et patiné,
figurant Junon et Jupiter.
XVI^e siècle
Sur des contres socles de
marbre brèche violette et
bleu Turquin (éclats)
H: 49 - L (socle) : 11 cm

18.000 / 22.000 ^





76

Paire de plaques

en ivoire sculpté, en bas relief, figurant un Empereur romain à cheval. Et sur l'autre, des personnages représentant La légende de MUCIUS SCAEVOLA.

XVIIe siècle (légères fentes et restaurations sur une plaque)

H : 9,5 - L : 17,2 cm

2.000 / 2.500 ^

77

Coffret à pans coupés,

à âme de chêne et placage d'amarante et filet de buis. Il est plaqué d'ivoire, inscrit dans des encadrements en cuivre gravé, ciselé et doré. Le morillon à plaque de coquille et rinceaux. Petites poignées mobiles.

XVIe siècle (infimes fentes)

H : 14 - L : 17,5 - P : 9,2 cm

3.500 / 4.500 ^



78
Rare paire de statuettes
 en ivoire très finement sculpté, figurant
 des molosses ou des chiens de chasse,
 portant leur collier.
 Ils reposent sur des bases à pans coupés
 à décor au naturel. Petits pieds boules.
 Allemagne, XVIIIe siècle (très légers
 éclats et restaurations d'usage)
 H : 14,5 - L : 18,5 - P : 8 cm

18.000 / 22.000 ^

79
Commode miniature,
 légèrement galbée, en bois laqué noir
 ou partiellement peinte au naturel,
 d'oiseaux. Elle ouvre par trois tiroirs.
 Montants plats. Pieds boules.
 Travail d'Europe du Nord, du XVIIIe
 siècle (petites reprises au décor)
 H : 49 - L : 57 - P : 32 cm

1.800 / 2.000 ^





80
Superbe christ
en croix, Marie, Marie Madeleine et Jean
Apôtre, en ivoire finement sculpté. Ils
reposent sur une base en noyer sculpté,
simulant le mont Golgotha.
Travail probablement allemand, du XVIIe
siècle
(légères fentes et infimes éclats)
H : 87 - L : 44 cm

18.000 / 22.000 ^







81

Très rare cabinet,

en chêne de Malabar, massif, incrusté en intarsia, d'ébène et ivoire, à décor de rosaces dans de larges rinceaux feuillagés, stylisés. Il est marqueté sur trois faces. Le fond panneauté dans des encadrements d'ébène mouluré. Il ouvre, en façade, par treize tiroirs, dont un large dans le piétement. Le piétement est souligné par des sirènes stylisées, vêtues de pagne en forme de feuilles d'acanthe, à enroulement.

Ornements de cuivre repercé et doré, à rinceaux. Les poignées latérales, à graines, imitant des écailles, de bronze ciselé et doré.

Ce meuble en cabinet, se divise en deux parties.

Travail indo portugais, du premier tiers du XVIIIe siècle (serrures changées)

H : 119,5 - L : 86 cm

80.000 / 100.000 ^



Entre le XVIe et le XVIIIe siècles, le développement économique et l'enrichissement de certains pays ou certaines cités d'Europe étaient étroitement liés à leur politique d'expansion basée sur le gouvernement de provinces ou de comptoirs, le plus souvent situés dans des contrées lointaines et exotiques qui étaient utilisés pour l'envoi de produits et d'objets de tous type vers l'Europe. A cette époque, la province de Goa, située sur la côte sud-ouest de l'Inde, formait avec trois autres provinces les colonies portugaises d'Inde. Les interactions entre la culture locale et la culture occidentale étaient très nombreuses et certains meubles et objets d'art témoignent de nos jours de ces différentes influences. Tel est le cas du cabinet que nous présentons, stylistiquement datable de la fin du XVIIe siècle ou du début du siècle suivant, qui est caractéristique des meilleures réalisations de ce type. Sa composition générale, son décor marqueté de rinceaux feuillagés, ainsi que son piétement antérieur formé de figures anthropomorphes, permettent de le rattacher à l'art indo-portugais. Parmi les quelques autres exemplaires connus de la même période et réalisés dans le même esprit, mentionnons particulièrement un premier cabinet passé en vente à Paris, Mes Ader-Picard-Tajan, le 15 décembre 1993, lot 86 ; un deuxième vendu chez Sotheby's, à New York, le 16 mai 1981, lot 114 ; un troisième est conservé au Museo Nacional de Arte Antigo à Lisbonne (illustré dans L. Feduchi, *A History of World Furniture*, 1975, p.446, fig.839) ; enfin, citons particulièrement un dernier modèle qui appartient aux collections du Victoria and Albert Museum à Londres (reproduit dans A. Jaffer, *Luxury Goods from India*, Victoria and Albert Museum, Londres, 2002, p.58-59).



82
Corps de Vestale,
en marbre sculpté.
XVIe siècle
H : 48 - L : 20 cm

6.000 / 8.000 ^



83

Taureau

en bronze ciselé et patiné. Il est représenté une patte avant gauche, levée.
Il repose sur un base de marbre brèche jaune, à contre socle à palmettes.
Fin du XVIIIe ou début du XIXe siècle
H : 29 - L : 24,5 - P : 13 cm

15.000 / 18.000 ^



84
Torse en armure,
souligné de sa chlamyde,
en onyx sculpté
XVIe siècle
H : 36 - L : 49 - P : 29 cm

22.000 / 26.000 €



85

Buste

en marbre blanc sculpté,
figurant un enfant colérique,
grimaçant.

Travail italien, du XVI^e siècle
(légers éclats)

H : 36 - L : 22,5 cm

18.000 / 22.000 €





86
Belle statuette
en bronze ciselé et patiné,
figurant « Le joueur de cym-
bales ».
Fin du XVIIIe ou début du
XIXe siècle
Contre socle de bois noir,
tourné
Statuette : H : 56 cm
Hors tout : H : 67 cm

10.000 / 12.000 €





87
Cheval
en bronze finement ciselé et patiné. Il
est représenté l'antérieur droit levé.
Sa queue retenue par un ruban.
Italie, XVIIIe siècle
H : 26 - L : 20,5 - P : 12 cm

8.000 / 10.000 ^





88

Beau bureau Mazarin, à trois faces,

en placage d'écaille rouge et de cuivre, à décor gravé. Il présente au centre, sur le plateau, une rosace dans des encadrements de lambrequins à profils d'animaux fantastiques. Les angles présentent des scènes à décor cynégétique, de piqueux armés de leur épieu, chassant le cerf, entourés de leurs chiens. Il ouvre par neuf tiroirs, dont six latéraux, en caisson et deux en retrait. Les côtés également marquetés, présentent des chimères, des vases et des oiseaux, dans des encadrements. Montants à pans coupés. Pieds gaines. Entretoise à plateau en X.

Ornements de bronze à bagues, pieds boules et pieds toupies.

Epoque Louis XIV (restaurations d'usage)

H : 83,5 - L : 126 - P : 74 cm

65.000 / 80.000 ^





89

COYSEVOX, d'après

« La renommée chevauchant Pégase »

Importante paire de statuettes

en bronze ciselé et patiné, figurant des
Renommées chevauchant Pégase.

Premier tiers du XIXe siècle

Elles reposent sur des socles à doucine, en
placage d'écaille rouge et cuivre, à décor
de lambrequins et vases chargés de fleurs.
Montures de bronze ciselé et doré à mas-
que, encadrements et coquilles, et chutes
à tête de faunes

Epoque XIXe siècle

H : 90 - L : 69 - P : 41 cm

25.000 / 28.000 €







90

CHINE DE COMMANDE

Paire de rafraichissoirs à bouteille

en porcelaine, de forme mouvementée à deux anses sur léger piedouche.

Ils sont décorés en émaux de la Famille rose de bouquets et de guirlandes de fleurs encadrant des Armoiries d'alliance.

XVIII^e siècle

H: 20 cm

Les armes sont celles de François Marie Bruno Agay de Mutigney (Franche Comté - Besançon 1722- Paris 1805)

et de Charlotte Le Bas du Plessis (Paris 1729-1802)

Deux anses restaurées

*Expert : Vincent L'Herrou
06 07 11 42 84*

3.500 / 4.000 ^



91

Buste

en marbre blanc finement sculpté, figurant une femme de trois quart face, légèrement dévêtue. Elle est drapée à l'Antique. Les cheveux retenus par un ruban.

Fin du XVIIe siècle

Contre socle de marbre brèche

H : 93 - L : 60 cm

6.000 / 8.000 ^





92

CHINE DE COMMANDE
pour la Couronne de France

Exceptionnel, rare et grand bidet de forme violon

en porcelaine décoré en émaux polychromes et or de motifs de fleurs de lotus soutenant des vases avec fruits, encadrant les armes de France; surmontées de la couronne royale et encadrées du collier de l'Ordre du Saint Esprit.

En bordure, les initiales du roi (L entrecroisés sommés de la couronne) dans des réserves sur fond de lotus dorés;

XVIII^e siècle vers 1720-1730
(Une fêlure et un léger cheveu)

L: 54,5 cm

Présenté sur une base en bois sculpté postérieure

Expert : Vincent L'Herrou
06 07 11 42 84

15.000 / 20.000 €





93
Importante console galbée,
 en bois sculpté rechargé crème. La ceinture ajourée, présente une grenade dans des encadrements d'ombilics. Montants à coquille stylisée et agrafes à feuilles d'acanthe. Pieds cambrés à enroulement, réunis par une entretoise ajourée. Travail régional, de la fin du XVIIIe ou du début du XIXe siècle
 Plateau de marbre brèche rouge
 L : 149 - P : 65 cm

8.000 / 10.000 ^

94
Braséro
 en faïence blanche, à décor d'un semis tacheté vert. Les bouches ajourées, à tête de grotesque. Poignées de bois tourné. Est, fin du XVIIIe siècle
 H : 47 - L : 43 cm

3.000 / 4.000 ^

95

Paire d'aiguières

en émail de Canton, à décor dans le goût de la famille rose, de branches fleuries et feuillagés.

XVIII^e siècle (légères restaurations)

H : 30 - L : 21,5 cm

1.500 / 2.500 ^

96

Ensemble de six chaises à dossier bandeau,

en bois sculpté et laqué vert et doré. Les bandeaux ornés de guirlandes de roses, surmontés d'agrafes à feuilles d'acanthé. Assises à festons et chutes à coquille stylisée.

Venise, XVIII^e siècle

Garniture à châssis de soie cerise à rinceaux

H : 104 - L : 56 - P : 46 cm

20.000 / 25.000 ^



97

Rare commode galbée,

en placage de loupe de noyer marqueté en feuilles dans des encadrements à double filet de bois noirci ou bois fruitier; sur des contres fonds de loupe, d'orme ou d'olivier. Le plateau marqueté, présente des dessins géométriques, dans des encadrements à filet. Les côtés et la façade également décorés. Elle ouvre par trois tiroirs.

Riche ornementation de bronzes ciselés et dorés, à décor de masques, rinceaux, coquilles, lambrequins et chutes, aux mains tombantes, sabots, tablier et lingotière.

Par Thomas HACHE

Epoque Louis XIV (accidents et soulèvements)

H : 88 - L : 134 - P : 71,5 cm

80.000 / 100.000 ^

Vers le début du XVIIIe siècle un nouveau type de meuble fait son apparition : la commode qualifiée à l'époque de « tables en bureau ». A Paris et dans quelques villes du royaume, certains ébénistes virent dans ce modèle récemment inventé un nouveau champ d'expérimentation. C'est notamment le cas des membres d'une famille implantée à Grenoble dont la production, soutenue par de puissants amateurs locaux, va concurrencer leurs confrères parisiens tout au long du XVIIIe siècle. Certains détails techniques et stylistiques permettent de rattacher la commode que nous présentons à l'œuvre de Thomas Hache, le plus brillant ébéniste grenoblois de la première moitié du siècle. Quelques autres modèles de l'ébéniste réalisés dans le même esprit sont répertoriés, notamment une paire de commodes dont Alain de Lavalade fit la publicité dans le magazine *Connaissance des Arts* en mai 1988 ; une autre en placage de diverses essences de bois est conservée au musée des Arts décoratifs de Lyon (reproduite dans le catalogue de l'exposition *Hache, Ebénistes à Grenoble, Musée dauphinois, Grenoble, 1997*, p.48) ; enfin, mentionnons trois exemplaires illustrés dans P. et F. Rouge, *Le génie des Hache*, Dijon, 2005 : un premier conservé dans une collection privée

(p.213) ; un deuxième, en placage de palissandre et de noyer, appartient à la collection d'André Pandéris (p.228) ; un troisième, plaqué des mêmes essences de bois que le précédent, fait partie de la collection de Michel Descours à Lyon (p.241).



Thomas Hache (Toulouse 1664-Grenoble 1747) était le fils de l'ébéniste toulousain Noël Hache et se forma probablement dans l'atelier paternel. Vers la fin du XVIIe siècle, il s'installa quelques temps à Chambéry et s'imprégna des influences italiennes dont il allait se servir quelques années plus tard. A cette époque, il dut rencontrer une certaine notoriété car une partie de sa production, composée notamment d'armoires mêlant marqueteries florales et motifs en scagliola, paraît avoir été destinée à de hauts personnages de la cour de Savoie (voir une armoire illustrée dans P. et F. Rouge, op.cit., p.79, catalogue n°1). Dès les premières années du XVIIIe siècle, il prit la direction de l'atelier de l'ébéniste grenoblois Chevallier et développa rapidement l'activité. Parallèlement à une production de meubles richement marquetés, l'ébéniste réalisa également des créations plus sobres, en placage, dans l'esprit des meubles des ébénistes parisiens de l'époque. A sa mort, son fils, Pierre, continua l'activité en conservant l'ensemble des fondamentaux qui firent la renommée de l'atelier de son père.





98
Paire de petites glaces,
 dans des cadres de bois sculpté, patiné noir
 ou doré, à décor ondé. Ils présentent des
 miroirs au mercure, partiellement peints
 d'encadrements à guirlandes de fleurs.
 XVIIIe siècle
 (usures)
 H : 34 - L : 29 cm
 6.000 / 8.000 €



99
Glace
 dans un cadre en bois sculpté et doré, pré-
 sentant un miroir à décor peint de fleurs,
 feuillages et d'un vase godronné.
 Attribuée à Mario DEI FIORI.
 XVIIIe siècle
 53 x 103 cm
 10.000 / 12.000 €



Beau lit à la polonaise, à chevets à crosse, en bois sculpté rechampi crème et doré, à décor d'agrafes. Les montants soulignés de larges rinceaux feuillagés. Pieds cambrés à enroulement. Les montants à cannelures, supportent un ciel de lit à guirlandes de fleurs et feuillages. Les longs pans également sculptés sur une face, d'une importante coquille à guirlandes de fleurs, sur l'autre de fleurettes.

Epoque Louis XV

(agrandi en longueur et manque les roulettes)

Garniture de soie vieux rose à passementerie appliquée

Provenance : Famille BRUNI-TEDESCHI

15.000 / 20.000 ^



Dans les arts décoratifs, le XVIII^e siècle français est le temps de la diversité des modèles afin de satisfaire une riche clientèle toujours plus exigeante. Dans le domaine particulier des couchages, plus précisément des lits, les artisans firent preuve d'une exceptionnelle imagination afin de répondre à cette demande en créant notamment des modèles de lits dits « à l'anglaise », « à la chinoise », « à l'impériale », « en chaire à prêcher », « à la turque » et « à la polonaise ». L'exemplaire que nous proposons est de dernier type

caractérisé par deux dossiers identiques sur lesquels repose un baldaquin plus étroit que la couche. Il s'inspire librement de projets d'ornemanistes français du temps, particulièrement d'une planche tirée d'un recueil de Mathieu Liard publié à Paris dans les années 1760 (voir Bill. G.B. Pallot, L'art du siège au XVIII^e siècle en France, Paris, 1987, p.39).

Sa sculpture et sa composition peuvent être rapprochées de celles que l'on retrouve sur quelques modèles répertoire ; citons notamment un premier lit vendu à Paris, le 10 décembre 1926, lot 120 ; un deuxième passé en vente chez Christie's, à Paris, le 16 décembre 2004, lot 44 ; un troisième, portant la marque du mobilier du duc de Penthièvre à Paris, a été proposé aux enchères chez Sotheby's, à Monaco, le 11 décembre 1999, lot 67 ; enfin, un dernier, estampillé Louis Delanois, est illustré dans S. Eriksen, Louis Delanois, menuisier en sièges (1731-1792), Paris, 1968, planche VIII.



100 bis
SEVRES :

Exceptionnelle paire de grands plats d'apparat
provenant du service du Marquis de Laborde en
pâte tendre.

De forme ronde à bordures formées de rinceaux
dorés à fond vert sur l'aile bordés de filets dorés
encadrant des bouquets de fleurs polychromes.

Les centres sont ornés pour l'un d'un large bou-
quet de fleurs et pour l'autre de fruits – pommes,
figue, cerises – ainsi qu'un papillon en vol.

18ème siècle, vers 1760

Ancienne collection James de Rothschild

Vente 1962

Diamètre 44 cm

Expert : Vincent L'Herrou 06 07 11 42 84

80.000 / 100.000 ^



101

Rare commode légèrement galbée,

en placage de loupe de noyer, marqueté dans des encadrements de noyer de fil. Elle ouvre par deux larges tiroirs. Montants à pans coupés, soulignés de tête de bouc, stylisée. Ceinture chantournée à importante coquille et rinceaux. Décor sur les trois faces. Chutes à coquille et pieds cambrés à sabot.

Attribuée à PETITO

Parme, XVIII^e siècle

Plateau de marbre brèche rouge

H : 103 - L : 152 - P : 67,5 cm

80.000 / 120.000 ^



Bibliographie :

E. Colle, *Il mobile Neoclassico in Italia, Arredi e Decorazioni d'Interni dal 1775 al 1800*, Milan, 2005, p.243, catalogue n°51 (illustrée).

Cette commode est longuement étudiée par Enrico Colle qui la rapproche de l'œuvre d'Ignazio Marchetti, artisan en meubles actif à Parme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ; notamment d'une console conservée dans la collection de la Fondazione Cassa di Risparmio à Parme. Sa composition générale est caractéristique des créations parmesanes réalisées à partir du milieu du siècle, tandis que certains détails néoclassiques, particulièrement les chutes à têtes de bélier puissamment sculptées, dénotent l'influence de l'un des plus importants architectes-ornemanistes de l'époque : Ennemond-Alexandre Petitot. C'est ce dernier qui inventa en 1764 un modèle de vases qui servit à la création de célèbres vases en porphyre montés en bronze doré à motifs de draperies et de lions (voir une paire de ce type, provenant des collections du marquis de Cholmondeley à Houghton Hall, vendue chez Christie's, à Londres, le 8 décembre 1994, lot 56). Enfin, mentionnons qu'une console en bois sculpté et doré, réalisée par Ignazio Marchetti d'après les projets de Petitot, offre des têtes de béliers simi-

lares ; elle figure dans les collections de la Galleria Nazionale de Parme (illustrée dans A. Gonzales-Palacios, *Il Tempio del Gusto*, Milan, 1986, p.238, fig.468).

Ennemond-Alexandre Petitot (Lyon 1727-Parme 1801) est un architecte français actif en Italie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il se forme à l'Académie d'Architecture de Paris, puis remporte le prix de Rome en 1745 et part l'année suivante à l'Académie française à Rome. Nommé Premier architecte de la cour de Parme et instructeur de l'Académie des Beaux-arts, il décide de se rendre dans la cité émilienne en 1753. A partir de cette date, il travaille activement à la construction et à la rénovation de monuments de la ville, notamment au palais ducal de Colorno et à la bibliothèque palatine. En 1769, il organise les décors et les festivités pour le mariage du duc Ferdinand et de Marie-Amélie de Habsbourg-Lorraine. Après la disgrâce de son principal protecteur, le premier ministre de la cour Guillaume du Tillot, il est progressivement écarté des grands projets, mais conserve une place importante au sein de l'Académie. Il meurt en 1801 dans sa maison située dans la campagne parmesane.





102

Cartel à poser et son socle,

en placage d'écaïlle brune et de cuivre à décor marqueté de branchages fleuris et feuillagés ou de coquilles. Le cadran indique les heures dans des plaques émaillées bleu et blanc, en chiffre romain. La platine signée de MESNIL à Paris.

Ornements de bronze ciselé et doré au vernis, à décor, à l'amortissement, d'un couple sur un tertre. Les chutes à palmettes. Pieds cambrés à rinceaux. La base à masque de zéphyr; agrafes et rinceaux sur des fonds de quartefeuilles.

Epoque Régence (accidents)

H : 126 - L : 51 - P : 25 cm

4.000 / 5.000 ^

103

Bergère à dossier plat à la Reine,

en hêtre mouluré et sculpté de fleurettes et feuillages, ainsi que sur les épaulements. Les supports d'accotoir en coup de fouet. Ceinture chantournée. Pieds cambrés.

Estampille de MOREAU

Epoque Louis XV (renforts)

Le dossier garni avec son ancienne tapisserie à fleurs

H : 102 - L : 73 - P : 80 cm

MOREAU (Pierre) reçu Maître le 30 Mai 1765

5.000 / 8.000 ^



104

Bergère à dossier cabriolet,

en noyer mouluré et sculpté de fleurettes et feuillages. Bras et pieds cambrés. Ceinture chantournée.

Epoque Louis XV

Garniture de velours brun

H : 91,5 - L : 78 - P : 85 cm

2.000 / 4.000 ^





105

Belle commode galbée,

en placage de bois de violette marqueté sur trois faces et le plateau, de rosaces ou de réserves dans des encadrements de dessins géométriques. Elle ouvre par trois tiroirs. Montants arrondis.

Riche ornementation de bronzes ciselés et dorés à lingotière. Chutes à coquille stylisée, lambrequins et rosaces. Mains tombantes à cannelures torsées. Les traverses soulignées de palmettes. Les pieds à double volute à feuilles d'acanthe. Tablier à rosace et rinceaux.

Epoque Louis XIV (restaurations d'usage)

H : 83 - L : 127 - P : 62 cm

28.000 / 32.000 ^

106
Ployant en X,
en bois sculpté et doré à décor d'ombilics
dans des encadrements de rinceaux. Il
présente des pieds à enroulement, repo-
sant sur des sabots festonnés.
Travail italien
H : 50 - L : 59 - P : 40 cm

20.000 / 30.000 ^





107

Voiture à chien,

en bois sculpté rechapé bleu ou argenté, à décor de larges rinceaux et feuillages crispés. L'ensemble repose sur un châssis imitant des branches. Roues en fer à rayons de bois, à moyeu souligné de rosace. A la partie supérieure, une ombrelle déployable, ornée de franges (probablement rapportées). L'assise est en forme de conque. Armorié dans un cartouche XVIIIe siècle

L'intérieur recapitoné de velours jaune
H : 110 - Long : 148 - P : 60 cm

15.000 / 20.000 ^





108

Rare paire de canapés à oreilles, de devant de foyer, en noyer richement sculpté de fleurettes et feuillages. Les ceintures à triple évolution, chantournées, également décorées, un côté arrondi. Bras et pieds cambrés, nervurés.

Estampilles de NOGARET à Lyon
Époque Louis XV (légères piqûres)

H : 96 - L : 154 - P : 75 cm

NOGARET (Pierre) reçu Maître en Juin 1745 à Lyon
Ces canapés ont la particularité d'avoir un côté arrondi et pas l'autre, car ils étaient destinés à être placés latéralement à un foyer de cheminée.

40.000 / 50.000 ^



109
Table à gibier, de milieu,
 en bois sculpté et doré. Les ceintures ajourées,
 ornées de platines à rosaces, dans des enca-
 drements de rinceaux. Elle repose par quatre
 pieds à tête de guerrier en chute, soulignée de
 rinceaux et lambrequins. Pieds toupies,
 réunis par une entretoise en X, avec
 présentoir central, à tournesol.
 XIXe siècle (composée de quel-
 ques éléments du XVIIIe siècle)
 (Quelques éclats et réparations)
 Plateau de marbre Campan
 Etiquette de collection : Comte R.
 COUSTANT d'YANVILLE
 Cette table devait recevoir un ca-
 binet.
 H : 87,5 - L : 122 - P : 65,5 cm

8.000 / 10.000 ^



110

Paire de pots pourris,

formés de bol en laque noire et or, à décor de branchages fleuris.

Montures de bronze ciselé et doré.

Les ceintures ajourées, ornées de rinceaux.

Anses ajourées. Piétements quadripodes, à

sabots sur des bases pleines, à réserve à

fond amati.

XVIII^e siècle

H : 18,5 - L : 14 cm

10.000 / 12.000 €



Si nous connaissons de nombreuses représentations de cygnes en porcelaine de Saxe comportant des montures parisiennes en bronze ciselé et doré, les exemplaires en porcelaine de la Chine sont exceptionnellement rares. En effet, de nombreuses paires de candélabres à monture de bronze doré de la première moitié du XVIII^e siècle offrent des cygnes en porcelaine de Saxe modelés par Kandler, assisté de Reinecke : mentionnons une paire anciennement dans la collection de la princesse Arthur of Connaught (vendue chez Sotheby's à Londres, le 14 mars 1967, lot 129) ; une deuxième conservée au Rijksmuseum d'Amsterdam (Abraham L. den Blaauwen, Meissen Porcelain in the Rijksmuseum, p.416-417) ; une troisième illustrée par Alvar Gonzales-Palacios, Gli Arredi Francesi, Il Patrimonio artistico del Quirinale, Milan, 1996 ; probablement réalisée pour Madame Louise-Elisabeth, l'aînée des filles de Louis XV, appelée Madame Infante ; une quatrième fait partie de la collection Wrightsman, reproduite par F.J.B. Watson, The Wrightsman Collection, 1966, Vol. II, n°258a. D'autres paires sont apparues sur le marché de l'art lors des dispersions des collections de Nelson A. Rockefeller (Sotheby's, New York, 11 avril 1980, lot 80), de Sir John Gooch (Sotheby's, Benacre Hall, Suffolk, 9 mai 2000, lot 49) et de Robert Lehman (Sotheby's, New York, 25 octobre 2002, lot 1053). Mentionnons également une paire de centres de table ornée de cygnes en porcelaine de Meissen, anciennement dans la collection de Sydney J. Lamon (Christie's, Londres, 29 novembre 1973, lot 54).

Ainsi nombreux furent les figures de cygnes qui sortirent de la manufacture de Meissen, mais le modèle n'est mentionné qu'à partir de 1747, tandis que la paire de cygnes présentée semble être antérieure de quelques années. Il est probable que les créations orientales aient pu servir de modèle de référence pour les réalisations germaniques ; preuve, peut-être, la ressemblance troublante de nos deux figures et d'une paire de cygnes, toujours en porcelaine de Saxe, montée sur des bases rocailles ayant fait partie d'une importante collection privée allemande (vente à Berlin, 1933, H. Ball et P. Graupe, planche 14, n°61). Mais à la différence des exemplaires germaniques, nos deux cygnes ont la rare particularité d'offrir un couvercle mobile ajouré disposé sur leur dos, leur permettant de former pots-pourris. Est-ce une création purement orientale ou une commande spéciale d'un marchand-mercier parisien pour une clientèle avide de nouveauté et d'exotisme ? Quoiqu'il en soit, nous pouvons aisément imaginer ces deux élégantes créations dans l'intérieur parisien de l'une des grandes personnalités de l'époque. Relevons que le 9 avril 1955 Lazare Duvaux livrait à Mme de Pompadour « une grille de cheminée pour les bains composée d'un cygne dans des roseaux, en bronze doré d'or moulu, modèle fait exprès, avec les poupées, 550 L » ; nous pouvons facilement imaginer que la marquise ait pu accommoder cette paire de chenets (probablement celle de l'ancienne collection Riahi) avec des porcelaines montées réalisées dans le même esprit.



III

Belle paire de pots pourris,

en forme de cygne. Le plumage ajouré, formant pot pourri. Ils sont en porcelaine blanche, probablement européenne, dans le goût de la Chine.

Ils reposent sur des bases en bronze finement ciselé et doré, à décor rocaille, de fleurs, feuillages et rinceaux.

Epoque Louis XV

H : 19,5 - L : 17,5 cm

18.000 / 22.000 €



112

Rare paire de miroirs

dans des cadres en bois sculpté et doré, à décor; à l'amortissement, de couronnes dans des encadrements à oiseaux reposant sur des lambrequins soulignés de guirlandes. Les montants présentant des sirènes et des feuillages. A la partie supérieure des masques de femme. Les bras de lumière (rapportés) en fer doré.

Italie, premier tiers du XVIIIe siècle (fond de miroir au mercure)

H : 112 - L : 71 cm

25.000 / 30.000 ^

113

Table de milieu formant console,

à toutes faces, en bois sculpté et doré. La ceinture ornée de feuilles d'acanthé et de fleurs. Elle repose par quatre pieds à large double volute, soulignée de guirlandes de fleurs, réunis au centre par une entretoise en X, légèrement excentrée, présentant au centre une corbeille en vannerie chargée de fleurs : tournesol et fleurs variées. Pieds à l'imitation des pattes d'animaux, à feuilles d'acanthé.

Plateau en diastre de Sicile, plaqué sur une âme de pierre.

Rome, fin du XVIIe siècle

H : 83 - L : 134 - P : 84 cm

40.000 / 50.000 ^





114

Paire de pots pourris,
en porcelaine de la Chine, à fond bleu, à
décor dans des réserves, de branchages
fleuris et feuillagés.

XVIII^e siècle

Montures de bronze ciselé et doré à
décor d'encadrements et de graine à la
prise. Bases légèrement godronnées.

Première moitié du XVIII^e siècle

H : 18 - D : 11,5 cm

4.000 / 6.000 ^



115

Paire d'appliques Louis XV,
en bronze ciselé et doré. Les platines
ajourées à décor de guirlandes de fleurs.
Bras cambrés.

H : 36 - L : 30 cm

2.500 / 3.000 ^



116

Miroir dans un cadre

en émail de Canton, réalisé pour le marché européen, à décor émaillé sur fond blanc, de guirlandes de fleurs et de feuillages.

XVIII^e siècle (manques)

H : 46 - L : 25 cm

3.500 / 4.000 ^

117

SAINT PETERSBOURG

Tasse et sa soucoupe

en porcelaine, décorées en polychromie sur fond noir de vases fleuris stylisés dans le style du Suprématisme;

Porte au revers la date 1923 avec la faucille et le marteau.

Le n° 272 et la marque de la manufacture impériale en vert.

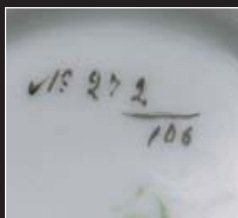
Période bolchévique

Diam de la soucoupe: 16 cm

Expert : Vincent L'Herrou

06 07 11 42 84

4.000 / 6.000 ^





Le cristal de roche est une variété de quartz d'une dureté exceptionnelle et qui a un indice de réfraction à la lumière proche de celui du diamant. Exploité au XVII^e siècle en petites quantités, il était monnayé à des prix quasi prohibitifs qui forcèrent les artisans à tenter de le copier mais sans jamais obtenir la limpidité de cette pierre. L'emploi d'éléments en cristal de roche dans le luminaire, particulièrement sur les lustres, appelés alors « chandeliers », débuta véritablement dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Puis, au début du siècle suivant la découverte de nouveaux gisements en Europe centrale permit de tailler des blocs plus importants et de développer de nouvelles formes de motifs : poignards, pyramides, feuilles, étoiles... Dès cette époque, à l'instar du diamant, des critères parfaitement définis au nombre de deux étaient pris en compte pour l'estimation du cristal de roche. Tout d'abord, le poids, pesé comme l'argenterie en unités de marcs, d'onces et de gros, enfin la pureté, nommée à l'époque « l'eau », qui pouvait faire plus que tripler le prix des plus belles pièces, les plus parfaites étant alors qualifiées « d'une très belle eau ».

A la fin du XVII^e siècle et au cours du siècle suivant, certains documents d'archives, inventaires après décès et ventes, mentionnent ces chandeliers embellis de cristal de roche qui souvent portaient les estimations les plus importantes et les enchères les plus hautes. C'est ainsi que, dès 1697, Louis XIV offrit aux ambassadeurs du roi de Siam douze grands lustres de cristal de roche, dont le prix devait avoisiner les 100.000 livres. Plusieurs décennies plus tard, Delaroue et Slodtz livrèrent un lustre à douze bobèches pour la chambre à coucher de Louis XV à Versailles qui étonna nombre d'amateurs, notamment le duc de Luynes qui écrivit : « on a mis dans la chambre du roi, un chandelier en cristal de roche d'une grande beauté et que l'on estime au moins à 100.000 livres ». En juin 1749, le puissant trésorier général de la maison du roi Augustin Bouret de Villaumont fit l'acquisition pour

4690 livres « d'un lustre de cristal de roche monté en lyre à six branches », prix il est vrai modeste si on le compare au 18.000 livres payées par l'acheteur d'un lustre à huit branches lors de la dispersion de la collection Blondel de Gagny en 1776 ainsi décrit : « Un lustre à huit branches de cristal de roche, nouvelle taille, la poire qui le termine a 8 pouces de haut. Ce lustre est très remarquable par l'égalité de couleur du cristal, sa netteté et sa blancheur ; il porte 54 pouces de haut et 32 pouces de diamètre ». Cette dernière mention est particulièrement intéressante car si l'on tient compte de 340 livres adjugées dans la même vente au lot suivant, un lustre à 8 branches de même hauteur, mais à décor de cristal de Bohême, l'on comprend immédiatement la différence que faisait les connaisseurs entre les deux variétés de cristal. Mentionnons également les lustres estimés ou vendus respectivement 11.000 livres lors de l'inventaire après décès du fils de Samuel Bernard et 8.500 livres lors de la vente de Monsieur de Fontpertuis.

L'exemplaire que nous présentons fut créé dans ce contexte. Toutefois, sa composition originale, notamment les enfilages de petites perles qui servent à dissimuler l'armature du lustre, permettent de le rattacher au Barocchetto italien du XVIII^e siècle, probablement un atelier actif dans la région de Gênes, cité riche et puissante. Pour des modèles génois de la même période et réalisés dans le même esprit nous pouvons citer notamment un premier passé en vente chez Christie's, à Paris, le 7 décembre 2001, lot 54 ; un deuxième se trouvait anciennement dans la collection de M. et Mme Stephen C. Hilbert ; une paire, annoncée comme en partie du XVIII^e siècle, a été vendue plus de 500.000 euros chez Sotheby's, à Paris, le 15 décembre 2010, lot 49 ; enfin, mentionnons particulièrement un lustre de modèle proche conservé dans le cabinet chinois ou « Gabinetto cinese » du Palais royal de Turin et qui fut exposé à Turin en 1963 (illustré dans le catalogue de l'exposition, *Mostra del Barocco Piemontese*, Volume III, Turin, 1963, planche 285).

118

Beau lustre à douze lumières, sur âme de fer. Il présente à l'amortissement une couronne. Le fût en balustre souligné de gerbes de fleurs et feuillages stylisés. La partie inférieure est ornée de guirlandes de perles, amandes ou poires, de cristal de roche et encadrement de lacets de perles de verre facettées sur un décor de tôle dorée.

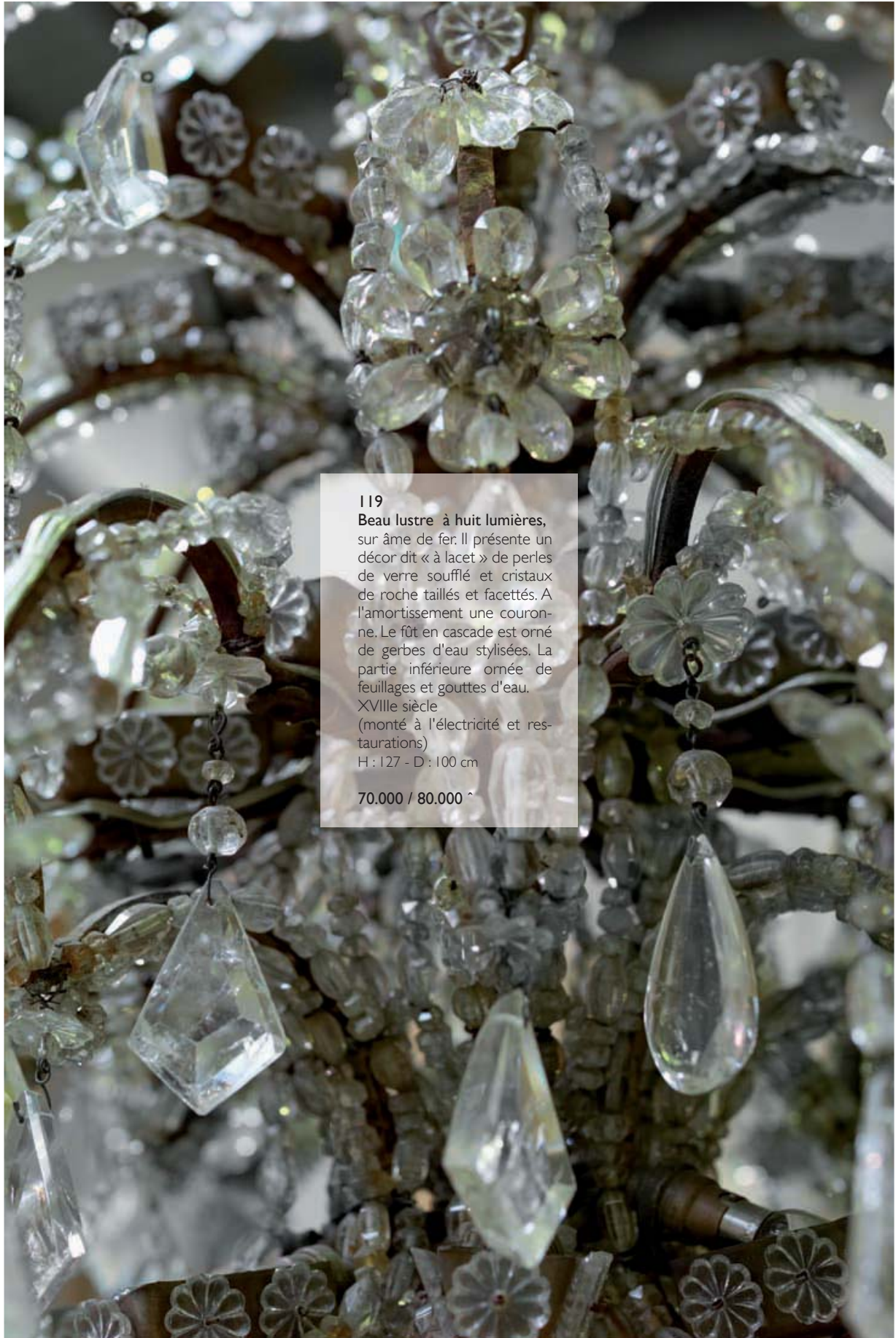
XVIIIe siècle

(monté à l'électricité et restaurations)

H : 130 - D : 100 cm

80.000 / 100.000 ^





119

Beau lustre à huit lumières,
sur âme de fer. Il présente un
décor dit « à lacet » de perles
de verre soufflé et cristaux
de roche taillés et facettés. A
l'amortissement une couronne.

Le fût en cascade est orné
de gerbes d'eau stylisées. La
partie inférieure ornée de
feuillages et gouttes d'eau.

XVIIIe siècle

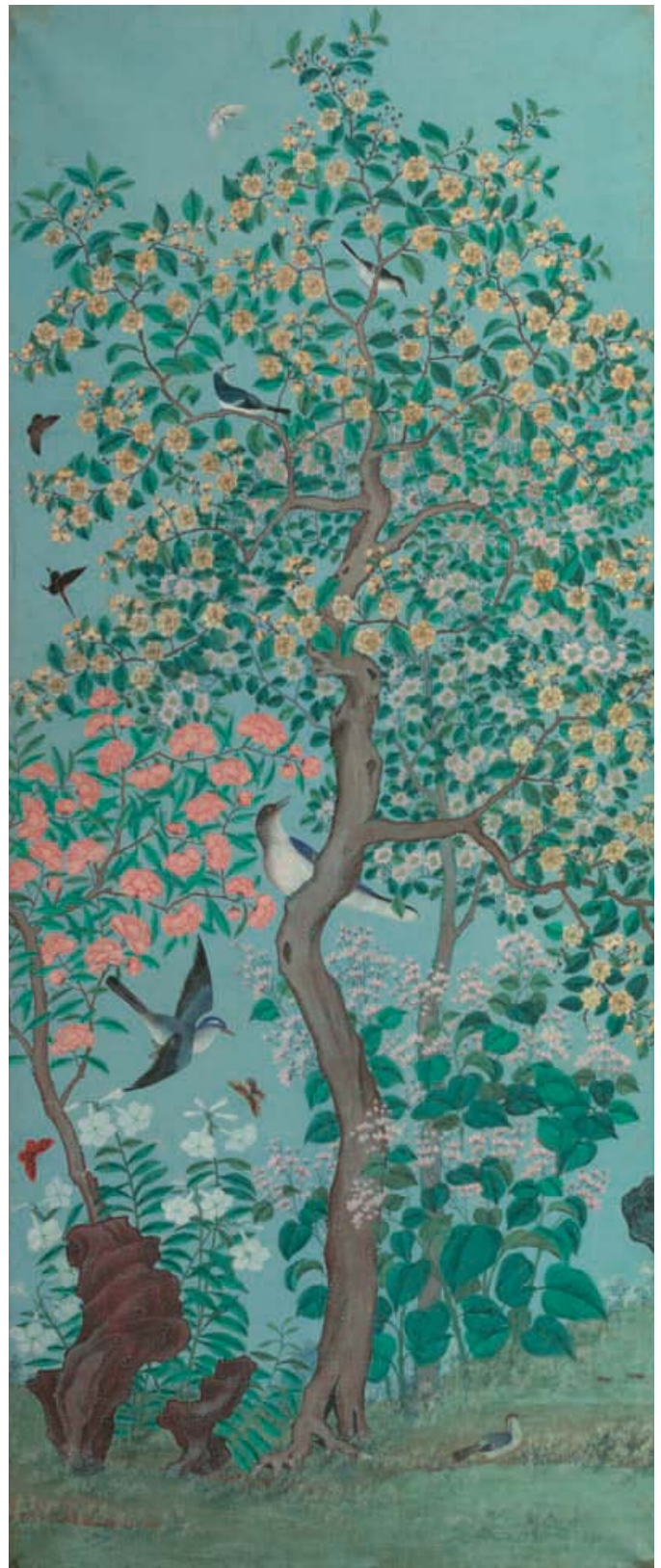
(monté à l'électricité et res-

taurations)

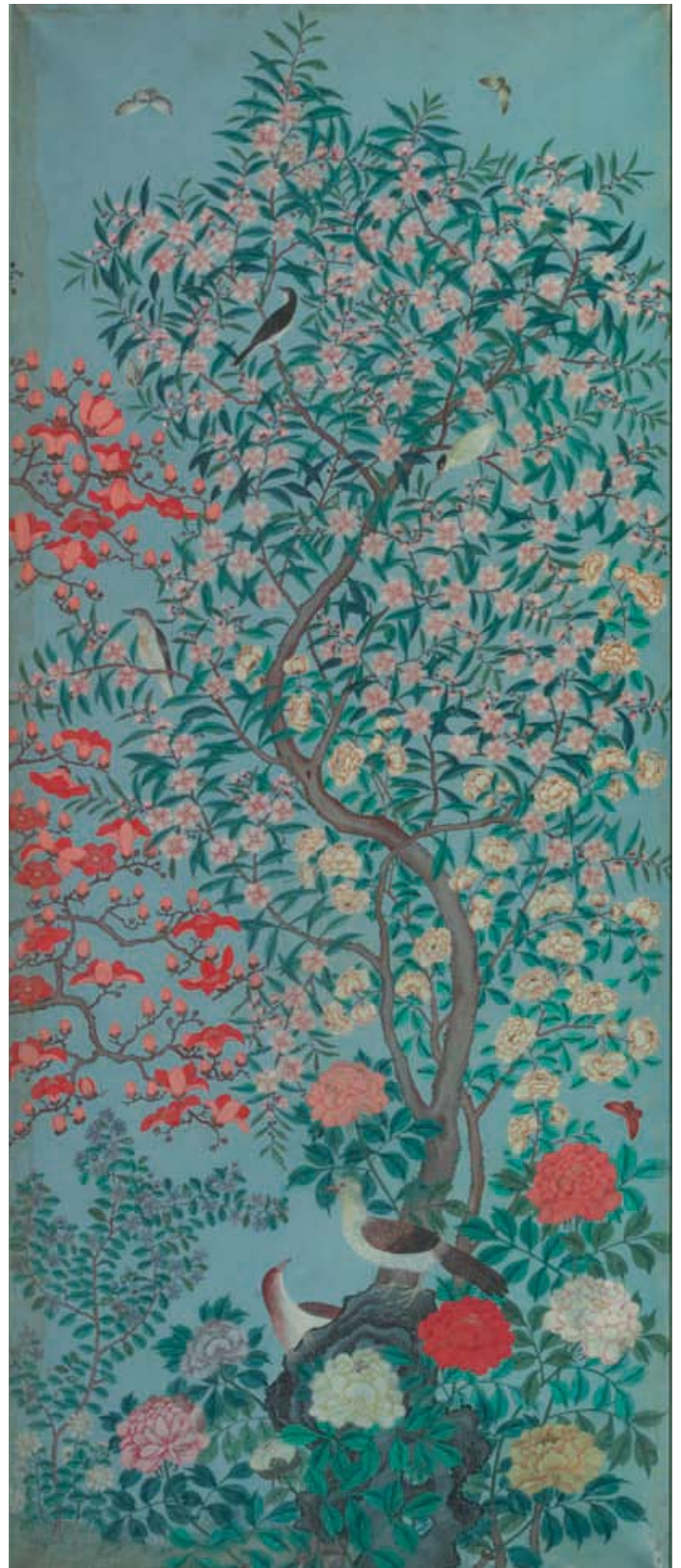
H : 127 - D : 100 cm

70.000 / 80.000 €





Cette rare suite de panneaux de papier peint chinois à décor d'arbustes, de fleurs et de volatiles était à l'origine destinée à composer un panoramique donnant l'illusion d'un jardin oriental. Elle est parfaitement représentative du raffinement des artistes chinois qui vers le milieu du XVIII^e siècle parvinrent à une maîtrise technique hors du commun et à une liberté de création il est vrai parfois limitée par les commandes excessivement contraignantes des amateurs européens pour lesquels ces ensembles étaient réalisés. En effet, la majorité de ces panoramiques étaient fabriqués en Orient, puis acheminés par navires par l'intermédiaire de la Compagnie des Indes, enfin livrés aux marchands ou directement aux commanditaires. Les délais de fabrication pouvaient être relativement importants, tel le cas notamment d'un panoramique commandé par les maîtres de forges en 1751 pour la décoration du château de la manufacture royale construit en 1733 à Bains-les-Bains dans les Vosges, livré près de deux années plus tard (vente à Paris, Me Ricqlès, le 25 avril 1990, lot 65). Enfin, mentionnons que quelques rares ensembles sont toujours en place dans les pièces pour lesquelles ils furent réalisés, c'est particulièrement le cas de celui qui orne le salon chinois à Temple Newsam, mis en place vers 1820 alors que la demeure était la propriété de Lady Irwin ; il avait été offert en 1806 par le prince Régent, futur George IV. Le panoramique de Temple Newsam fut l'une des dernières manifestations de l'engouement européen pour les papiers peints chinois qui souffrirent depuis plusieurs années de la concurrence de certaines manufactures françaises particulièrement inventives et nettement moins coûteuses.



120
Belle suite de quatre panneaux,
 de papier peint, contre collé sur toile,
 présentant des branchages fleuris et
 feuillés, animés d'oiseaux, de papillons et
 d'insectes.
 Vers 1800/1820
 Dans des encadrements de bois mouluré,
 vieux rose ou bleu
 Un panneau : H : 287 - L : 121 cm
 Hors tout : 297 x 130

30.000 / 40.000 *

Il suffit de se reporter aux catalogues de vente et aux inventaires après décès du XVIII^e siècle pour constater l'attrait hors du commun des amateurs du temps pour les vases en porcelaine orientale rehaussés, pour les plus rares, de montures de bronze finement ciselé et doré réalisées par les bronziers parisiens les plus habiles de l'époque. La paire de vases que nous présentons fut réalisée dans ce contexte particulier: Les vases furent certainement importés par le biais de la compagnie des Indes, puis acquis par un grand marchand-mercier, comprenez marchand d'objets de luxe, qui jugea leur qualité et leur forme suffisamment peu communes pour investir dans leur monture de bronze qui pouvait coûter plusieurs centaines de livres. Cette décision est justifiée par la rareté de cette porcelaine verte rehaussée de branchages rouges et bleus dite « porcelaine céladon fleurie », l'une des plus recherchées par les collectionneurs dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Les têtes de bouc en bronze doré qui ponctuent la composition de chaque vase fut l'un des motifs les plus employés par les bronziers parisiens à l'époque néoclassique dans les bronzes d'ameublement. L'on retrouve notamment des têtes de bouc, ou de bélier, similaires dans le décor d'une paire de vases en porcelaine japonaise à fond beige illustrée dans P. Kjellberg, *Objets montés du Moyen Age à nos jours*, Les éditions de l'amateur, Paris, 2000, p.119 ; d'une deuxième paire, en porcelaine chinoise à fond bleu, qui se trouvait anciennement dans la collection Champalimaud (vente Christie's, Londres, le 7 juillet 2005, lot 162) ; d'une troisième, en porcelaine de Sèvres à fond bleu et réserves à bouquets de fleurs, passée en vente chez Sotheby's, à New York, le 10 novembre 2006, lot 39 ; enfin, relevons particulièrement les têtes de bouc identiques qui figurent sur un modèle de vase ayant fait partie de la collection de Monsieur Zélikine (vente à Paris, Me Lair-Dubreuil, Drouot, les 7-9 mai 1908, lot 203).





121

Belle paire de vases pots pourris.

Les panses formées de gourde en porcelaine ou « céladon fleuris » gris vert.

Belles montures de bronze ciselé et doré à couvercle à prise de graine. Anses ajourées, soulignées de tête de bouc. Bases à cannelures à frise de feuilles de laurier.

Epoque Louis XVI (très légère différence de hauteur)

H : 33,5 et 32,5 - L : 17 et 16,5 cm

80.000 / 90.000 ^



122

Edme BOUCHARDON
(29 Mai 1698 - 27 Juillet 1762) :
Charles Frédéric de La Tour du Pin,
Marquis du Gouvernet.

Buste en marbre blanc.

Signé au revers :

EDMONDUS BOUCHARDON
SCULPTOR

REGIUS FACIEBAT A. D. 1736

Hauteur : 78 cm

Largeur : 56 cm

Profondeur : 30 cm

Exposé au salon de 1738

Resté dans la famille depuis 1736

3.500 000 / 4.000 000*

Provenance :

- Commandé en 1734 par Charles-Frédéric de la Tour du Pin de Bourlon marquis de Gouvernet, gouverneur de Montélimar (1694-1775)

- Présenté au Salon de 1738, n° 153.

- Resté dans les collections du marquis jusqu'à son décès

- Par descendance à Philippe-Antoine-Gabriel-Victor de la Tour du Pin de Gouvernet marquis de la Charce (1723-1794)

- Sa veuve : Marie-Madeleine Bertin (1727-1794), sœur de la marquise d'Ossun

- Par descendance à son petit-fils : René-Louis-Victor de Gouvernet de la Charce marquis de la Tour du Pin (1779-1832)

- Sa veuve : Honorine-Camille-Athénaïs Grimaldi princesse de Monaco (1784-1879)

- Par descendance à son petit-fils : Hippolyte Camille Fortuné Guigues de Moreton de Chabrillan (1829-1900)

- Le fils de ce dernier : Aynard Guigues de Moreton de Chabrillan (1869-1950)

- Par descendance jusqu'au propriétaire actuel

Bibliographie :

- G. Scherf, Edme Bouchardon, une figure du renouveau, Catalogue de l'exposition, L'Antiquité rêvée, innovations et résistances au XVIIIe siècle, Paris, Musée du Louvre, décembre 2010-février 2011, Gallimard, 2010, p.114-118 (illustré).

- A. Roserot, Edme Bouchardon, Paris, 1910, p.42, planche VIII.

- S. Lami, Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au Dix-huitième siècle, Paris, 1910.



E loigné du portrait de Cour et de toute autre représentation sculptée de l'époque, le buste en marbre du marquis de Gouvernet rompt avec l'art du portrait développé par les sculpteurs français depuis le règne de Louis XIV. Il doit être considéré comme la toute première manifestation de l'Antiquité appliquée au portrait en buste d'une personnalité française au XVIII^e siècle. Dans sa composition Bouchardon fait preuve d'une incroyable audace et s'affiche comme le sculpteur le plus avant-gardiste de son temps. Il innove et annonce ce que seront certaines créations françaises quelques décennies plus tard, à partir du milieu du XVIII^e siècle. Ce type de représentation peut se caractériser par la mise en scène du modèle en le présentant telle une figure héroïque caractérisée par la nudité, totale ou partielle, à laquelle Bouchardon apporta quelques éléments modernes, notamment le traitement réaliste de la chevelure et le rejet de la composition axiale du visage par rapport au corps, en le plaçant volontairement de profil. Prenons toutefois le soin de souligner qu'il s'agit de la première personnalité française représentée de la sorte, c'est-à-dire « à l'antique », mais le sculpteur n'en était pas à son coup d'essai. En effet, il avait pu moins d'une dizaine d'années auparavant tester ce type de représentation novatrice de figuration « à l'antique » et jouer ce rôle de précurseur grâce au mécénat de quelques rares amateurs étrangers présents à Rome au cours de son séjour italien. Ainsi, excepté la statue du prince de Waldeck, uniquement connue par des projets, mais qui pose les véritables bases fondatrices du portrait « à l'antique », le sculpteur réalisa à Rome trois bustes présentant des caractéristiques esthétiques communes, qui précèdent de quelques années ce qui sera l'apothéose de l'art du portrait du sculpteur : le buste du marquis de Gouvernet, œuvre magistrale, d'une exceptionnelle puissance et d'une impressionnante vérité.

Le premier amateur qui fit appel aux talents de l'artiste pour réaliser son buste dans l'esprit de l'Antiquité fut le baron Philipp von Stosch, aristocrate d'origine germa-

nique, passionné de médailles antiques, grand voyageur et intime du puissant cardinal Alessandro Albani. Son buste, réalisé par Bouchardon en 1727, appartient de nos jours aux collections du Staatliche Museen de Berlin (illustré dans le catalogue de l'exposition L'Antiquité rêvée, innovations et résistances au XVIII^e siècle, p. 112). Sa composition est fortement marquée par la sculpture antique. En effet, il s'inspire plus ou moins directement, notamment dans le traitement de la draperie retenue par une fibule, du buste antique de l'empereur Trajan des anciennes collections Albani conservé au Musée du Capitole à Rome. Admiré par son commanditaire et par de nombreux collectionneurs et artistes, le buste de Philipp von Stosch, permit à Bouchardon de véritablement débiter sa carrière romaine et d'obtenir notamment deux nouvelles commandes, mais cette fois-ci d'amateurs britanniques. Ainsi, l'année suivante, en 1728, reprenant les mêmes principes esthétiques qu'il avait développé pour le buste von Stosch, il réalisa le buste « à l'antique » de John Gordon (conservé au Highland Council, Inverness Museum and Art Gallery), puis en 1729, celui de Lord Hervey of Ickworth (1636-1743) (conservé à Melbury House). Ces trois bustes connurent un immense succès et il semble aujourd'hui étonnant que, bien qu'encensé par l'ensemble du monde artistique français, Bouchardon n'ait pas reçu au cours de son séjour romain de commandes de bustes dans ce nouvel esprit par des personnalités françaises. En fait, il faudra attendre son retour à Paris pour qu'un amateur du temps : le marquis de Gouvernet, certainement l'une des personnes les plus réceptives à cette nouvelle esthétique, s'empresse dès 1734 de lui passer commande de son

portrait en buste, œuvre qui assoira définitivement la popularité du sculpteur lors de son exposition au Salon de 1738 ; en effet, présenté sous le n°153 (« Portrait en buste en marbre blanc, sans draperies, traité dans le goût antique »), l'œuvre suscita l'enthousiasme de l'ensemble des amateurs et des artistes du temps.

Retracer la provenance d'une telle œuvre aurait pu s'avérer être d'une grande difficulté, mais heureusement cela nous a été facilité d'une part, par l'extraordinaire





EDMUND BOUCCARDON SCULPTOR 1780

CHARLES-FRÉDÉRIC
DE LA TOUR
DU PIN COMTE DE COIGNY



richesse et la qualité des documents des notaires parisiens des XVIIIe et XIXe siècles conservés aux Archives nationales, d'autre part, par le fait qu'au fil des siècles les héritiers successifs du marquis de Gouvernet ont conservé le buste de leur aïeul jusqu'à nos jours. Ils le dévoilent aujourd'hui aux amateurs, aux curieux et à toute personne réceptive à l'un des plus grands chef-d'œuvres de la sculpture française du règne de Louis XV conservé en mains privées.

Après la mort du marquis en 1775, un inventaire fut dressé ; ses biens étaient dispersés entre ses deux habitations parisiennes, une maison rue de Vaugirard, une seconde, rue de Tournon dans laquelle il était décédé quelques jours auparavant (A.N. M.C. ET/XXXIII/610). Conservé aux Archives nationales, cet acte débute le 10 mai. Il décrit méthodiquement l'ensemble du mobilier du marquis composé notamment de belles pendules, de quelques bronzes et d'un secrétaire en marqueterie portant le chiffre du propriétaire des lieux. Pourtant, malgré la rigueur parfois extrême du notaire, le buste n'apparaît pas dans l'inventaire. Cet « oubli » s'explique en fait aisément par le fait qu'à cette époque toute œuvre, tableaux et bustes en marbre représentant des portraits dits « de familles », n'était pas prise en compte mais uniquement mentionnée pour mémoire. Notons de plus que cela n'était pas systématique et qu'il arrivait souvent, comme c'est le cas ici, que les portraits familiaux soient purement non cités dans l'acte. Cette omission est renforcée par la mention dans la cham-

bre à coucher du marquis des «...portraits de M. et Mme de Gouvernet... » ; de toute évidence des tableaux, qui ne sont ni prisés, ni cités pour mémoire, mais qui ne servent qu'à la prise de deux rideaux de taffetas vert avec leurs pentes qui servent à les couvrir.

Il est intéressant de relever plus loin dans l'inventaire la mention « d'une tête de chien (sanguine) de Bouchardon 18 livres », puis de « ...37 études de Bouchardon et autres... » qui permettent de supposer que le marquis conservait quelques dessins ou projets préparatoires à la réalisation de son buste par le sculpteur. Enfin, à la fin de l'acte avec l'inventaire des papiers apparaît pour la première fois une mention faisant référence à l'exécution du buste du marquis de Gouvernet par Bouchardon :

« *Il une pièce qui est une quittance (renvoi en marge : donnée à M. le marquis de Gouvernet par M. Bouchardon le vingt-quatre décembre 1734) de la somme de six cent livres acompte sur un buste de marbre blanc, ladite quittance signée Bouchardon. Laquelle pièce a été cotée et paraphée par maître Poulthier et inventoriée quatre-vingt-quatorze* » (voir annexe 1).

Enfin, mentionnons que le 20 avril 1775, précédant





de quelques jours l'inventaire après décès du marquis, une description de ses biens avait été dressée lors de l'apposition des scellés par les commissaires du Châtelet. Dans la chambre à coucher de la maison rue de Tournon était succinctement mentionné « ... le buste du défunt en marbre... » (A.N. Y/13555). (voir annexe 2).

Par son testament déposé en janvier 1715, le marquis léguait l'ensemble de ses biens, estimé à l'époque à 300.000 livres, entre sa sœur aînée (150.000 livres) et ses deux sœurs cadettes (75.000 livres chacune). Toutefois, un codicille enregistré le 24 juillet 1742 qui révoquait les dispositions testamentaires de 1715 modifia totalement le caractère de la future succession du marquis de Gouvernet. En effet, par cet acte il instituait comme légataire universel l'un de ses cousins : « *Je donne tout ce que je puis donner suivant la coutume où mes biens sont situés à M. le marquis de la Charce père et au fils au cas où le père fut mort...* », puis insistait sur les obligations du jeune fils du marquis de la Charce en le priant « *de porter le nom de Gouvernet et de ne jamais vendre la terre de Gouvernet* », enfin il concluait en donnant ses « *fleurs et tableaux à M. de Livry* », son beau-frère.

Ainsi, lorsque le marquis décéda en

1775, ses six présomptifs héritiers, neveux et nièces, se présentèrent ou se firent représenter à sa succession. Il s'agissait de trois frères : Jean-Gaspard, Louis-Alexandre et Jean-Charles de Cassagnes de Beaufort de Miramont, ainsi que de Jean-Frédéric et Charles-Frédéric de Veynes et de leur sœur, Madame du Plan, tous trois frères et sœurs. Mais, le codicille de 1742 qui nommait le marquis de la Charce père, ou son fils, comme légataire universel, fut présenté par le notaire. Le père étant décédé en 1746, c'est donc son fils, Philippe-Antoine-Gabriel-Victor marquis de la Charce, qui hérita de la totalité des biens de son lointain parent.

Le marquis de la Charce, désormais titré la Tour du Pin marquis de Gouvernet, mourut en 1794. Comme souvent au cours de cette période troublée son inventaire après décès est lacunaire, l'inventaire des papiers semble complet, tandis que ses biens, meubles et objets, sont peu nombreux et surtout une nouvelle fois, le buste n'apparaît pas, dû comme nous l'avons souligné auparavant à son caractère familial. Quelques mois plus tard, son épouse, née Jeanne-Madeleine Bertin, décédait à son tour dans les appartements qu'elle louait faisant partie d'un hôtel situé au n°1053 de la rue Saint Dominique. Parmi ses biens était décrit dans un appartement au 1^e étage ensuite de l'antichambre où logeait ladite Madame Gouvernet :

« *Dans le Salon en entrant éclairé sur le jardin : N°42. A l'égard d'un buste de marbre sur un pied de marbre gris et blanc sur une demie colonne sur une*



demie colonne de bois de chêne et d'une copie du même buste en plâtre sur une colonne de plâtre cannelée, il n'en a été fait aucune prise comme représentant un membre de la famille pourquoi Mémoire » (A.N. M.C. ET/XXIX/635, 27 pluviôse an V) (voir annexe 3). Il est intéressant de noter que le modèle en plâtre, qui ne peut pas correspondre à la version en terre cuite conservée de nos jours au Musée Jacquemart-André à Paris (illustrée dans Bill G.B. Pallot et N. Sainte Fare Garnot, Le mobilier français du musée Jacquemart-André, Dijon, 2006, p.143), faisait alors partie des collections familiales ; sa localisation est aujourd'hui inconnue.

Il y avait deux héritiers lors de cette succession , tous deux se partageant en deux parties égales la masse successorale : une fille unique, Jeanne-Antoinette-Philis-Victoire (1749-1810), épouse de Sébastien de Poilvillain marquis de Cresnay, et un petit-fils René-Louis-Victor marquis de la Tour du pin de Gouvernet de la Charce, puisque le fils de la marquise de Gouvernet, Jean-René-Mans de la Tour du Pin de la Charce, marié à Louise-Charlotte de Béthune-Pologne, était décédé en 1781. Une nouvelle fois le buste fut conservé dans les collections la Tour du Pin, puisque c'est le petit-fils, René-Louis-Victor, qui en hérita. Ce dernier mourut en 1832. Un inventaire après décès fut dressé mais le buste n'est pas mentionné dû à son caractère familial. René-Louis-Victor avait épousé Honorine Camille Athenais Grimaldi princesse de Monaco qui mourut en mai 1879 dans une maison qu'elle louait au 5, rue du Cirque à Paris. Un nouvel inventaire après décès fut dressé quelques jours après sa mort mentionnant très brièvement dans le Grand Salon : « 54. Six portraits de famille et deux bustes en marbre Mémoire » (A.N. M.C. ET/XCI/2134, le 7 juin 1879). (voir annexe 4).

De son union avec René-Louis-Victor étaient nés un fils, mort sans alliance en 1855, et une fille Philis-Charlotte décédée avant sa mère en avril 1865. Cette dernière avait épousé Charles Fortuné Jules Guigues de Moreton comte de Chabrillan (1796-1863) dont elle eut deux fils qui se partagèrent la succession de leur grand-mère maternelle en 1879 : Hyppolite-Camille-Fortuné Guigues de Moreton de Chabrillan comte Fortuné de Chabrillan (1829-1900) et Louis-Robert-Fortuné Guigues de Moreton de Chabrillan comte Robert de Chabrillan (1832-1892), le premier était propriétaire et demeurait à Paris 8, rue Christophe Colomb, le second était lieutenant-colonel attaché habituellement à la garnison de Rouen. Le buste échu au premier des deux, le comte Fortuné de Chabrillan, puis à son fils Aynard Guigues de Moreton de Chabrillan (1869-1950) ; enfin, il fut conservé par ses descendants jusqu'à nos jours.

Decharge de la M^{re} Le Marquis De Goussier

Donnée a N. L. Le Marquis De Goussier
 par de Bonhaden
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Annexe 1

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Annexe 2

N. 221

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Lequel a été fait par le Marquis De Goussier
 et par son conseil
 le vingt quatre de ce mois
 mille quatre cent
 quatre

Annexe 3

Quatre vingt six francs, et		90.-
Grand Salon..		
51.- Un meuble de salon composé de deux canapés, de fauteuils, huit chaises, en bois peint en blanc et doré récemment en damas rouge le tout pris à cent francs.		600.-
52.- Deux divans, un coussin, un fauteuil et quatre chaises veloutes le tout récemment en damas de soie rouge pris deux cent cinquante francs, et		250.-
53.- Un quinquet oratoire, une table à ouvrage en marqueterie et bois; - une table carrée en acajou, - un petit bureau à marqueterie de bois, - une console à plusieurs étages en velours rouge, - une table ronde de bois, - un meuble de bois orné de bronze, le tout pris quatre cent francs, et		400.-
54.- Les portraits de famille et deux bustes en marbre		moins

Annexe 4



Edme Bouchardon (1698 - Paris 1762) fut certainement le sculpteur le plus célèbre du règne de Louis XV et était considéré par ses contemporains, confrères et amateurs, comme l'incarnation la plus éblouissante du renouveau de l'art de la grande sculpture française. Né à Chaumont-en-Bassigny en Haute-Marne, il débute sa formation dans l'atelier paternel dirigé par son père Jean-Baptiste sculpteur et architecte talentueux. Probablement vers la fin des années 1710 ou dans les premières années de la décennie suivante, il vient s'installer à Paris et devient l'élève de l'un des sculpteurs les plus réputés du temps : Guillaume Coustou. Son exceptionnel talent allié à son ambition lui permettent de remporter le Premier prix de Sculpture en 1722 pour son Gédéon choisit ses soldats en observant leur manière de boire. L'année suivante, il part à l'Académie de France à Rome afin de perfectionner son art et surtout d'étudier les Antiques. Il demeurera neuf années dans la cité papale « *étudiant sans cesse, dessinant tout ce que l'antique a de plus parfait, l'apprenant pour ainsi dire par cœur* » (P. de Chennevières et A. de Montaignon, *Abecedario de Mariette et autres notes inédites de cet amateur sur les arts et les artistes*, AAF, 1851-1860, Tome I, p.163). En l'espace de peu de temps, il acquiert une notoriété considérable, oeuvrant aussi bien à des copies d'antiques célèbres, tel le Faune de la collection Barberini, qu'à des projets monumentaux, tels ses études pour le tombeau de Clément XI et pour la fontaine de Trevi. Parallèlement il se compose une clientèle privée internationale, réalisant ou projetant de réaliser leurs bustes ou des figures en pied,



telle la statue du prince de Waldeck, œuvre jamais réalisée mais dont les dessins préparatoires conservés démontrent l'exceptionnel esprit novateur dont fit preuve le sculpteur. Peu de temps avant son retour en France, il fut élu à l'Académie de Saint-Luc le 31 août 1732 ; le duc d'Antin, alors directeur des bâtiments du roi, quelque peu empressé du retour de ce prodige en France et soucieux des mécènes internationaux attachés à Bouchardon écrivait : « *Ce n'est pas pour enrichir les pays étrangers que le Roy fait tant de dépenses à son Académie à Rome* ». Arrivé à Paris, Bouchardon obtient rapidement un atelier et un logement au Louvre et est agréé à l'Académie royale dès 1733, deux marques de considération exceptionnelles. La suite de sa carrière fut jalonnée de commandes royales et privées prestigieuses : le monument funéraire de la duchesse de Lauraguais, la fontaine de la rue de Grenelle, l'amour se taillant un arc dans la massue d'Hercule... il demeure une personnalité centrale de l'activité artistique jusqu'à sa mort en 1762 qui précède de quelques mois l'inauguration de sa dernière création : la statue équestre du roi sur la place Louis XV. Après sa mort Mariette, grand collectionneur et ami du sculpteur, écrivait : « *Il faut que Bouchardon ait été un grand homme, car il a joui de toute sa réputation pendant sa vie. Les artistes se sont tous accordés à lui décerner le tribut de louanges qu'il méritait. Lorsqu'après*

sa mort, on a vendu publiquement les desseins qui lui restaient, car pendant sa vie il les avait presque tous distribués à ses amis, et surtout à moi qui en ai le plus grand nombre, ses desseins, dis-je, ont été achetés au poids de l'or » (P. de Chennevières et A. de Montaignon, op.cit., 1851-1860, Tome I, p.164).

Charles-Frédéric de la Tour du Pin, Marquis de Gouvernet, figure parmi les personnalités du XVIIIe siècle les plus méconnues. Quasiment aucune information n'existe dans les ouvrages spécialisés. Ce sont les documents anciens qui, une nouvelle fois, nous apportent quelques éléments, notamment son mariage au début de l'année 1727 avec Suzanne-Catherine Gravet de Corsembleu de Livry et sa filiation à Barthélémy Hervart, ancien intendant des finances de France. Mais, c'est évidemment dans son inventaire après décès que l'on trouve les renseignements les plus capitaux, particulièrement ses nombreux titres de noblesse qui soulignent l'importance de son rang. Ainsi en mai 1775 disparut à Paris le « Haut et puissant Charles Frédéric de la Tour du Pin de Bourlon marquis de Gouvernet, seigneur de Channas, Vaugris, Marenne, Senechal de Dyois et de Valentinois, baron des baronnies d'Aix et d'Aubrives, seigneur de Lanzes, Sennevieres et autres lieux, gouverneur de Montélimart ».



123

Pendule portique,

en marbre blanc et bronze ciselé et doré. Le cadran indiquant les heures en chiffre romain et les minutes en chiffre arabe, par tranche de cinq, est signé HARTINGUE à Paris. Elle est à décor, à l'amortissement, de vases chargés de fleurs. Les montants soulignés de guirlandes feuillagées. Sur la base une grenade. Frise dans un encadrement de perles. Petits pieds toupies.

Epoque Louis XVI

H : 45 - L : 24 - P : 10 cm

4.000 / 5.000 ^



124

Paire de bougeoirs

en biscuit. Les fûts ornés de personnages accroupis, supportant des vases de bronze ciselé et doré à feuilles d'acanthé et cannelures à asperges. Bases à fines cannelures à contres socles à palmettes. Première moitié du XIXe siècle (quelques éclats)

H : 23,5 - D : 6,5 cm

2.000 / 3.000 ^

125

Sèvres:

Statuette

en biscuit, figurant le Printemps représenté par deux nymphes et un amour tenant des guirlandes.

Époque Louis XVI (légers éclats)

H: 24 cm

1.500 / 2.500 ^



Un fauteuil dans le même esprit, estampillé de Parmantier, est reproduit sous la figure 162, page 109, dans l'ouvrage : « Nogaret et le siège lyonnais », de Bernard DE-LOCHE et Jean Yves MORNAND, aux éditions Jacques André

126

Rare paire de fauteuils à dossier renversé, en bois sculpté rechargé gris, à décor d'encadrement d'entrelacs et coquilles. Les supports d'accotoir balustres à côtes torsées, sont soulignés de dés à pans coupés et rosaces. Ceintures en écusson, à frise d'entrelacs et pieds gainés, également décorés dans des réserves. Pieds postérieurs en sabre, ou antérieurs à griffes.

Attribués à PARMANTIER
Fin de l'époque Louis XVI
H : 90 - L : 56 - P : 63 cm

8.000 / 10.000 ^



127

Importante paire d'appliques à trois lumières,

en bronze ciselé et doré. Les fûts présentent des serpents supportés par des rubans. Au centre des têtes de satyre et des attributs de la Musique. Les bras à enroulement, à guirlandes de pampres.

Style Louis XVI, fin du XIXe siècle
H : 78 - L : 33 cm

5.000 / 6.000 ^



128

Etui nécessaire, à monture cage en or guilloché de fleurettes : « Souvenirs d'Amitiés », de forme trapézoïdale. Il est à décor de miniatures représentant des scènes de port, dans le goût de Vernet ou de Lacroix de Marseille. Le couvercle se rabattant, découvre un nécessaire comportant des ciseaux, une plaquette à écrire en ivoire et un stylet.

Epoque Louis XVI (petits accidents à la monture)

Dans un étui en peau de raie, teintée vert

H : 8 - L : 6 cm

2.500 / 2.800 ^

129

Canapé à dossier plat, légèrement renversé,

en hêtre mouluré et sculpté de frise de palmettes ou d'entrelacs à rosaces. Les supports d'accotoir en balustrade ajouré à palmettes et rosaces. La ceinture en léger ressaut, à treillage et baguette rubanée. Dés à rosaces. Pieds fuselés en balustrade à cannelures rudentées ou gaines arquées.

Estampille de J.B. SENE

Epoque Louis XVI

Garniture de tissu à carreau

H : 90 - L : 176 - P : 67 cm

SENE (Jean Baptiste Claude) reçu

Maître le 10 Mai 1769

10.000 / 12.000 ^





130

Console légèrement galbée,
en bois sculpté, laqué vert bleu, ou polychrome, d'un semis de fleurs dans des encadrements de cordage ou ruban. Elle présente au centre un médaillon figurant un profil à l'Antique, lauré, souligné d'une agrafe à feuilles d'acanthé. Les chutes à coquille et rosace. Pieds gaines à faisceaux.

Travail italien, du XVIIIe siècle (légères restaurations)

Plateau laqué à l'imitation du marbre gris veiné.

H : 90 - L : 141 - P : 71 cm

18.000 / 22.000 €





131

NIDERVILLER, vers 1780/1785 :

Rare groupe en biscuit de porcelaine, symbolisant l'Indépendance de l'Amérique. Il figure Louis XVI, debout en armure, remettant un document sur lequel est inscrit en lettres d'or : « Indépendance de l'Amérique et Liberté des mers », à Benjamin Franklin. Ce dernier reçoit le document, les bras écartés. Entre les hommes, une table dressée sur une estrade, sur laquelle repose une draperie.

Contre socle peint à l'imitation du marbre. Signé, en relief, dans un cadre, sur le côté gauche : NIDERVILLER

(Une main de Benjamin Franklin recollée et un doigt manquant)

H : 35 - L : 23,5 - P : 15,3 cm

Ce groupe a probablement été modelé par Charles Gabriel SAUVAGE dit LEMIRE.

30.000 / 40.000 ^



Au début de l'année 1778, Louis XVI décide de reconnaître et de soutenir l'indépendance américaine. En effet, par un premier traité, les deux pays s'engagent à entretenir des relations commerciales, puis quelques temps plus tard, par un second traité, ils concluent une alliance défensive. Afin de lui remettre les deux traités, le roi reçoit Benjamin Franklin dans la galerie des glaces du château de Versailles. Le groupe en biscuit de porcelaine que nous présentons commémore cette entrevue historique, le sculpteur, probablement Charles-Gabriel Sauvage dit Lemire, a décidé de positionner le monarque en armure sur une estrade dans une attitude fière et noble lui permettant de dominer Benjamin Franklin vêtu d'habits simples comme le soulignait Madame Campan dans ses Mémoires en décrivant une personne avec « ses cheveux plats sans poudre, son chapeau rond, son habit de drap brun, le costume d'un cultivateur ».

Le fait que la manufacture de porcelaine de Niderviller appartienne à l'époque au comte de Custine, qui joua un rôle de premier plan dans l'indépendance américaine, semble suggérer que le modèle fut créé à la demande de son propriétaire. Adam-Philippe comte de Custine de Sarreck (1740-1793) avait acquis la manufacture en décembre 1770 et nomma quelques années plus tard François-Henry Lanfrey à la tête de la manufacture. Custine s'était distingué dès 1780 dans la Guerre d'Indépendance américaine en prenant la tête du régiment de Saintonge dans l'armée du général Rochambeau et reçut rapidement des signes de satisfaction pour son engagement héroïque, notamment à l'occasion de sa conduite à York-Town. Le groupe de l'Alliance de la France et de l'Amérique figure parmi les créations les plus abouties de la manufacture de Niderviller.

A ce jour, il semble que moins d'une dizaine d'exemplaires sont répertoriés à travers le monde. Certains figurent dans les collections privées françaises, un premier est conservé au musée Carnavalet à Paris (voir le catalogue de l'exposition Benjamin Franklin, un Américain à Paris, musée Carnavalet, décembre 2007-mars 2008) ; un deuxième appartient aux collections du musée d'Unterlinden de Colmar (Catalogue de l'exposition French Ceramics, 18th and 19th Century, Masterpiece from Lorraine, 1990, High Museum of Art, Atlanta, n° 119, p. 168) ; enfin, un troisième est au musée d'Argonne à Varennes. D'autres, sont conservées dans des collections privées ou publiques américaines : un groupe est passé en vente chez Sotheby's, à New York, le 18 janvier 2003, lot 895 ; il avait été exposé précédemment en 1997 au Philadelphia Museum of Art, Portraits of Franklin ; d'autres figurent dans les collections du musée Henry Francis du Pont de Nemours de Winterthur, du Princeton University Art Museum et de la Western Reserve Historical Society de Cleveland ; enfin, mentionnons particulièrement deux groupes : un premier conservé au Metropolitan Museum of Art de New York (Bulletin of the Metropolitan Museum of Art, Vol. XX, novembre 1925, p. 271-273) ; un second qui figure dans les Diplomatic Reception Rooms du Département d'état à Washington (Clement E. Conger et Alexandra W. Rollins, Treasures of State. Fine and Decorative Arts in the Diplomatic Reception Rooms of the U.S. Department of State, p. 252-253 et 262).



132

Exceptionnel lustre

en bronze ciselé et finement doré à décor de frise de palmettes ou rosaces. Il présente dix huit lumières sur deux étages, au centre des trois plateaux inégaux, des plaques de verre bleu. Il est entièrement rehaussé de Mirza, amandes et perles de cristal taillé. L'amortissement en cascade et les côtés à obélisques de verre bleu.

Travail russe, de la fin du XVIIIe ou du début du XIXe siècle

H : 150 - D : 115 cm

(restaurations)

80.000 / 120.000 ^





133

Pendule

en bronze ciselé et doré à l'or mat et l'or brillant, représentant Junon tenant sous son bras un paon, assise sur des nuées. Socle terrasse à décor en applique de Renommées et au centre d'un aigle tenant dans ses serres un foudre. Contre socle de marbre vert de mer à petits pieds en forme de gland moleté de godrons. Cadran en émail, signé VAILLANT à Paris, à chiffre romain pour les heures, et arabe pour les minutes, par tranche de quinze. Elle sonne les heures et les demies.

Epoque Louis XVI (un petit éclat à l'émail du cadran, à un trou de remontage)

H : 47 - L : 36 cm

1.500 / 2.000 ^



134

Banquette rectangulaire, dite « d'ébrasure »,

en bois sculpté relaqué crème, à décor d'une frise de feuilles d'eau. Dés à pastilles. Pieds fuselés à cannelures rudentées.

Fin de l'époque Louis XVI

H : 49 - L : 87 - P : 37 cm

2.000 / 2.500 ^



135

Paire de fauteuils, à châssis, à dossier plat,
 en noyer sculpté et doré (anciennement
 laqué), à décor d'encadrements de baguet-
 tes rubanées, soulignées de trophées de
 l'Amour; symbolisés par un carquois et une
 torche, couronnés. Les accotoirs à enrou-
 lement à feuilles d'acanthé, présentent des
 doubles cannelures à asperges. Ceintures à
 léger ressaut. Dés à rosaces. Pieds fuselés
 à cannelures torsées, soulignées de feuilles
 d'acanthé.

Fin du XVIIIe siècle (piqûres)

Garniture de soie bleue à décor de bran-
 chages fleuris.

H : 106 - L : 67 - P : 74 cm

13.000 / 18.000 €





136
Thermomètre selon RADIGUET,
 dans un cadre en bronze ciselé et doré,
 à décor d'entrelacs. La platine en bois
 rechargi crème, indiquant les différentes
 températures.
 XIXe siècle
 H : 30 - L : 11,5 cm

1.000 / 1.200 ^

137
Lampe de bouillotte à trois lumières,
 en bronze ciselé et doré. Le fût à fines can-
 nelures. Base en coupelle à palmettes mo-
 letées, perles et passementerie stylisée.
 Abat jour en tôle relaquée vert.
 Epoque Louis XVI
 H : 63 - D : 40 cm

2.500 / 3.000 ^

138
Paire de chenets
 en bronze ciselé et doré, à décor de vase
 flammé supportant des guirlandes à tores
 de feuilles de laurier, reposant sur des gai-
 nes à cannelures.
 Fin du XVIIIe siècle
 H : 38 - L : 16 cm

1.500 / 1.800 ^



139

Rare pendule de GAVELLE l'Aîné, Rue Saint Denis, à Paris.

Elle est en bronze ciselé et doré ou patiné. Elle indique les heures, les quarts et les minutes, par tranche de quinze, par des chiffres arabes. Les montants en forme de canon, crachant des flammes. A l'amortissement un faisceau d'armes. La base de marbre blanc, ornée de grenades. Au centre une plaque d'ivoire et nacre, représentait probablement un Temple. Epoque Louis XVI (quelques accidents)
H : 41 - L : 26,2 - P : 10 cm

4.000 / 5.000 ^



140

Table à jeu de Tric Trac,

en acajou massif et placage d'acajou. Le plateau mobile, dissimule le jeu en placage de bois teinté vert et de buis. Elle ouvre par deux tiroirs en opposition. Pieds fuselés à cannelures.

Fin du XVIIIe siècle (restaurations)

Estampille de H. JACOB

H : 76 - L : 111 - P : 60,5 cm

3.500 / 4.000 ^





Au XVIII^e siècle, l'élaboration des luxueux décors des grandes résidences européennes ne laissait aucune place au hasard ; meubles, sièges, bronzes d'ameublement, boiseries et tout autres pièces faisant partie du décor étaient réalisés dans le même esprit, souvent par une équipe d'artistes et d'artisans minutieusement sélectionnée. Les cheminées participaient également à l'harmonie de l'ensemble et témoignaient de l'élégance et du raffinement des lieux et de la richesse de leurs propriétaires. Ainsi, tout au long du XVIII^e siècle, l'on tend vers la recherche incessante de nouveaux matériaux rares et précieux pour la réalisation de ces simples encadrements de foyer qui deviendront, chez les puissants, de véritables objets d'art et pour certaines d'entre-elles des chefs-d'œuvre dévoilant le génie des sculpteurs et des bronziers du temps. Tel est notamment le cas d'une cheminée mêlant harmonieusement marbre blanc et scagliola attribuée à Pietro Rossi qui a figurée dans la vente Christie's, Londres du 23 septembre 2010, lot 129 ; d'une deuxième à panneaux de micro-mosaïques polychromes rapprochée de l'œuvre de Cesare Aguatti conservée au musée du Louvre (illustrée dans A. Gonzales-Palacios, *Mosaïci e Pietre dure*, Milan, 1991, p.33) ; ainsi que d'une cheminée russe en marbre blanc à panneaux de malachite dont les montants sont soulignés de figures féminines en termes (vente Galerie Koller, Zurich, le 24 juin 2004, lot 1179). Cette dernière est particulièrement intéressante puisque, bien que postérieure d'une quinzaine d'années à l'exemplaire que nous proposons, elle propose également un décor de malachite, matériau russe quasiment uniquement employé à l'époque pour les décors des palais impériaux ou des propriétés des grandes familles du pays.

La malachite témoigne de la passion des Russes pour les pierres et les marbres qui découlait du développement de Saint-Pétersbourg dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Pour décorer les nouvelles constructions, l'on employa essentiellement les nombreuses variétés de pierres extraites sur le territoire national et l'on créa des manufactures impériales de taille de pierres dures dont la plus importante fut implantée logiquement à Peterhof, à quelques kilomètres de Saint-Pétersbourg. Au cours de cette période, les Russes développèrent un attrait particulier pour la malachite extraite en Sibérie qui fut employée dans la plupart des grands décors de l'époque (voir notamment certaines pièces illustrées dans A. Chenevière, *Russian Furniture, The Golden Age 1780-1840*, 2001, p.266-267 et 280-281). C'est dans ce contexte que fut réalisée la cheminée que nous présentons. Associant marbre blanc, malachite et bronze ciselé et doré, elle peut être rapprochée de celle qui fut transférée en 1803 sur ordre de l'architecte Voronikhin du château Saint Michel au palais de Pavlovsk (reproduite dans Pavlovsk, *Palace & Park*, Leningrad, 1975, p.113, planche 81).



141

Rare cheminée

en marbre blanc de Carrare et placage de malachite. Le bandeau présente, au centre, un cartouche en médaillon, figurant une femme de profil, coiffée d'un turban et portant un rang de perles.

Ornementation de bronzes ciselés et dorés à encadrement de perles, rosaces et pastilles.

Travail probablement russe, de la fin du XVIIIe siècle

H : 134,5 - L : 221 - P : 30 cm

90.000 / 120.000 €





142

Pendule dite « au colporteur à la balle de coton »,

en bronze ciselé, doré ou patiné. Le cadran indiquant les heures en chiffre arabe, est inscrit dans la balle. L'ensemble repose sur le dos du jeune noir. Il est représenté torse nu, les yeux en sulfure, coiffé d'un chapeau, sur le côté une gourde. Il tient un pli dans une main et une canne dans l'autre.

Base ovale, ornée d'un singe, reposant sur un cordage, symbolisant une balancelle, entre deux palmiers, et latéralement, deux palmiers animés de perruches. Petits pieds pastilles.

Vers 1800/1820 (légers éclats au cadran)

H : 36 - L : 29 cm

6.000 / 8.000 ^



143

Important buffet

en acajou et placage d'acajou, ouvrant par deux vantaux découvrant trois étagères en chêne mouluré d'acajou. Montants arrondis défoncés. Base sur plinthe.

Riche ornementation de bronzes ciselés et dorés tels que : perles, raies de cœurs et moulures à cordage.

Estampilles de LEVASSEUR et poinçons de Jurande

Plateau de marbre blanc veiné gris

Epoque Louis XVI

H : 113,5 - L : 149,5 - P : 41,5 cm

LEVASSEUR (Etienne) reçu Maître le 17 Décembre 1766

25.000 / 35.000 ^



144

Rare paire de chenets,

en bronze très finement ciselé et doré à décor d'enfants frileux émergeant de larges rinceaux feuillagés, soutenus par des pots à feu. L'ensemble repose sur des bases à fines cannelures

Par Jean Noël TURPIN, Maître à Paris, en 1773, d'après les dessins de Jean François FORTI

Epoque Louis XVI
H : 27,5 - L : 34 cm

15.000 / 18.000 €



L'on connaît quelques rares paires similaires de ces chenets dits « à enfants arabesques ». Mentionnons notamment une première paire passée en vente chez Christie's, à New York, le 16 novembre 1999, lot 520 ; une deuxième a figuré dans une vente parisienne en 1981 (Mes Ader-Picard-Tajan, le 18 mars 1981, lot 209) ; une troisième vendue lors de la dispersion de la collection Roberto Polo (vente Sotheby's, New York, le 3 novembre 1989, lot 45) ; une quatrième été décrite dans la vente de la collection Muhlbacher en mai 1907 : « Paire de

chenets Louis XVI en bronze ciselé et doré, formés de rinceaux, d'où s'échappe un enfant à mi-corps, qui tend les bras vers une flamme placée à l'autre extrémité. Hauteur 28cm ; largeur 49cm » ; enfin, citons particulièrement une dernière paire conservée au musée Nissim de Camondo à Paris (reproduite dans N. Gasc et G. Mabille, Le musée Nissim de Camondo, Paris, 1991, p.59 et dans P. Verlet, Les bronzes dorés français du XVIIIe siècle, Paris, 1999, p.85, fig.88). Le modèle original, exécuté d'après les dessins de Jean-François Forty, peut être daté vers

1785. L'année suivante, un feu « à ornements arabesques d'où sort un enfant qui se chauffe » est acheté par Jean Hauré au bronzier Joseph-Noël Turpin (reçu maître en 1773) dont l'atelier était situé à l'entrée du Faubourg Saint-Antoine. Après avoir été doré par Galle, il trouve son emplacement dans le Grand Cabinet ou Salon des Nobles de Marie-Antoinette au château de Versailles ; il pourrait correspondre à la paire de chenets qui fait partie des collections du musée Camondo.

145

Paire d'appliques,

en bronze ciselé et doré. Les platines en console, supportent des pots à feu. Les bras sont soulignés de guirlandes de feuillages.

Epoque Louis XVI (percées)
H : 40 - L : 27 cm

1.800 / 2.000 €





146

Paire d'appliques à deux lumières,
en bronze ciselé et doré (reprises). Les
platines soulignées de chute de piastres à
agrafe, sont supportées par des rubans. Les
bras à légers godrons, présentent des bo-
bèches et des binets, à baguettes rubanées
et palmettes.

Fin de l'époque Louis XVI

H : 52,5 - L : 32 cm

18.000 / 22.000 ^

147

Petite console demi lune,
en bois sculpté relaqué crème et doré. La
ceinture ornée d'une frise à cannelures ru-
dentées. Pieds fuselés à cannelures ruden-
tées à perles, réunis par une entretoise en
X présentant au centre un vase à l'Antique
chargé de fleurs.

Fin du XVIIIe siècle

Plateau de marbre gris Sainte Anne

H : 81 - L : 65 - P : 39 cm

3.000 / 3.500 ^





Provenance :

Commandés vers 1766-1768 par Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, Marquis de Voyer, pour le Grand Salon de son hôtel parisien dit l'Hôtel de Voyer ou Chancellerie d'Orléans.

Cette exceptionnelle paire de fauteuils fut réalisée d'après les dessins et sous la supervision de Charles De Wailly (1730-1793), dessinateur talentueux et l'un des architectes les plus doués et les plus originaux de sa génération, qui joua un rôle de précurseur dans la diffusion du néoclassicisme dans les arts décoratifs français de la seconde moitié du XVIIIe siècle, particulièrement par son interprétation non conformiste et théâtrale de l'Antiquité. La composition semble décliner d'un type de chaises, imaginé dès 1766, par l'architecte dans son projet de restitution du Temple de Jérusalem, pour une loge maçonnique (voir M. Moser, dans Charles De Wailly (1730-1798), Caisse Nationale des Monuments historiques et des sites, 1979, p.44-45, 53 et 55). Le modèle est donc antérieur

148

Rare paire de bergères

en hêtre très richement sculpté et doré (reprises). Les dossiers sont soulignés de deux grenades et de feuilles d'acanthé à graine et clochettes de fleurs. Les joues latérales, présentent de larges rinceaux, soulignés de feuilles d'acanthé. Supports d'accotoir à enroulement à frise de palmettes. Ceintures à godrons. Dés à rosaces. Pieds fuselés à cannelures torsées et feuilles de laurier.

Estampilles de BAUVE

Epoque Louis XVI

Garniture à châssis, de soie bleue

H : 96 - L : 64 - P : 65 cm

BAUVE (Mathieu DEBAUVE ou) reçu Maître le 1er Août 1754

120.000 / 150.000 €



à celui que le menuisier Louis Delanois livrait à partir de 1768 et dans lequel l'historien Svend Eriksen voyait le prototype du style Louis XVI appliqué à l'art des menuisiers (Louis Delanois, menuisier en sièges (1731-1792), 1968). En fait, l'originalité et la composition audacieuse de ces sièges s'expliquent aussi bien, par les artistes et artisans qui contribuèrent à leur création, que par leur commanditaire ; car ils appartiennent à un mobilier de salon réalisé pour l'hôtel du puissant marquis de Voyer d'Argenson et apparaissent en 1774 sur un album dans lequel l'architecte britannique William Chambers dessina les décors les plus marquants de l'hôtel d'Argenson, dans son *Parisian Book*, étudié par John Harris (voir *Sir William Chambers and his Parisian Album*, *Journal of Society of Architectural Histories*, VI, 1963, p.54-90. Id., *Early Neoclassicism Furniture History*, II, 1966, p.1-6). Un siège de ce mobilier apparaît également sur un dessin attribué à De Wailly figurant certaines pièces de décor et de mobilier de l'hôtel de Voyer (ancienne collection Beurdeley).

De ce mobilier hors du commun, certainement le plus avant-gardiste de son temps, sont actuellement connus quelques fauteuils et chaises qui furent proposés aux enchères au cours du XXe siècle et parmi lesquels figurent les sièges que nous présentons.

Six de ces fauteuils apparaissent sur une photographie prise entre 1930 et 1940 dans un des salons de l'antiquaire Edouard-Jean de Chalais situé rue du Bac (illustrés dans *Chalais*, dans *La rue du Bac, Délégation à de Paris*, 1990, p.178). Deux fauteuils ensemble, provenant des collections de Redé, furent vendus chez Sotheby's le 27 mai 1975 (lot 287) et l'on peut en apercevoir un dans une des chambres de la Gaviota, le yacht d'Arturo Lopez qui sillonna les mers de 1952 à 1962. Ces quatre sièges repassèrent en vente à l'hôtel Drouot le 14 juin 1983 (vente Ader, lot 146), puis à Monaco le 27 mai 1984 (vente Ader-Picard-Tajan, lot 103). Ils étaient toujours recouverts de la même moire bleue que sur la Gaviota. Ces trois ventes mentionnent une estampille de Jean-Baptiste Boulard sur un des fauteuils et font état d'une tradition de provenance de la loge de Marie-Antoinette au théâtre de Versailles.

Dans la vente du 27 mai 1984, le lot 102 était constitué d'une paire de fauteuils identiques portant l'estampille de Bauve et à laquelle était attachée la même suggestion de provenance, puis celle des anciennes collections Seligmann. Ces deux sièges passés également par l'antiquaire Bensimon, avaient une couverture de velours ciselé, rehaussé de fils d'or et d'argent à fleurs, feuillages et rinceaux. Cette couverture est identique à celle des deux fauteuils de la collection Larcade qui ne retrouvèrent pas sur le yacht d'Arturo Lopez. Le même pedigree, loge de Marie-Antoinette, collections Seligmann et Bensimon, reparait lors de la vente des deux fauteuils par l'étude Ader-Tajan à l'hôtel George V, le 7 juillet 1993 (lot 101). Ils sont alors couverts de velours rouge brodé de feuillages d'argent et seul l'un d'eux est estampillé de Bauve.

Les deux fauteuils et les deux chaises (une seule est dite estampillée de Boulard) des anciennes collections Lopez-Rothschild-Redé repassent en vente chez Christie's, à Monaco, le 15 juin 1997, lot 144. Leur couverture est alors un velours rouge moderne. Les rédacteurs du catalogue suggéraient alors un travail d'Italie du





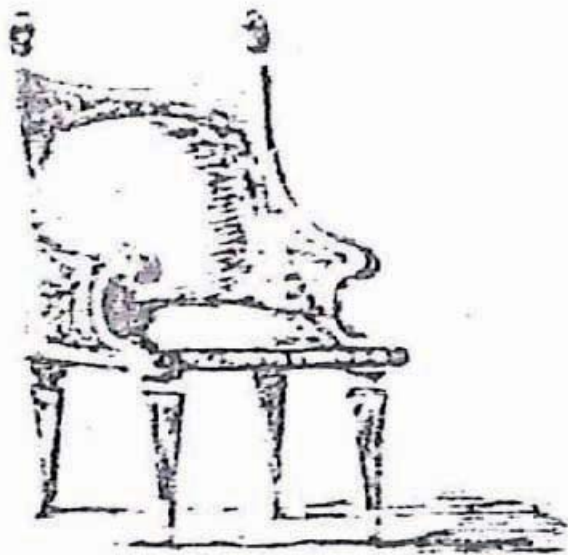
Marquis de Voyer

Nord, peut-être turinois, de la fin du XVIII^e siècle, et les rapprochaient de deux autres fauteuils, au dossier légèrement différent et non estampillés, vendus à Paris, Mes Ader-Picard-Tajan, hôtel George V, le 28 juin 1988, lot 103, proposés aux enchères quelques années auparavant (vente à Paris, Me Laurin, le 19 mars 1985, lot 69) et qui repasseront en vente chez Christie's, à New York, le 20 mai 1988 (lot 70).

Il n'était pas utile d'évoquer des artisans turinois, ni même une loge royale, car ce mobilier de salon est identifiable grâce aux dessins de William Chambers et de De Wailly et est mentionné dans deux actes notariés faisant suite aux décès du marquis de Voyer et de son épouse. L'inventaire après décès du marquis, débuté le 5 octobre

1782, décrivait dans le Grand Salon du rez-de-chaussée donnant sur le jardin du Palais-Royal : « douze chaises dont six avec housses de toile à carreaux, six fauteuils en garnitures pleines, six fauteuils avec leurs carreaux, huit grands fauteuils meublants, deux canapés en banquettes à plateforme et leurs carreaux, tous avec leurs bois sculptés et dorés, couverts de damas trois couleurs, aurore, bleu et blanc, six parties de rideaux... prisés 1400 livres ». Quelques mois plus tard, la mort de la marquise de Voyer, née Marie-Constance de Mailly, obligea à un nouvel inventaire qui mentionnait dans ce même Grand Salon : « deux banquettes avec leurs matelas de plume, huit grands fauteuils avec leurs carreaux, deux autres fauteuils en cabriolet aussi avec leurs carreaux, un autre fauteuil pareil, six autres fauteuils en cabriolet aussi avec leurs carreaux remplis de plumes, six autres chaises, le tout garni de crin et couvert de damas de trois couleurs, dont douze des chaises garnies de leurs housses à carreaux, six parties de rideaux contenant dix-huit lés de même damas, prisés ensemble 1000 livres ».

Sans le préciser clairement, les deux descriptions laissent entrevoir des sièges de deux modèles différents, quoique assortis, meublants et courants, avec une garniture en plein ou à carreau. La présence constatée sur un même mobilier de deux estampilles, celle de Jean-Baptiste Boulard (vers 1705-1789), menuisier du Garde-meuble de la Couronne, et celle de Mathieu Baume, auteur des sièges proposés, peut s'expliquer par une volonté de l'architecte, autant pour satisfaire plus rapidement un client exigeant et pressé, que par



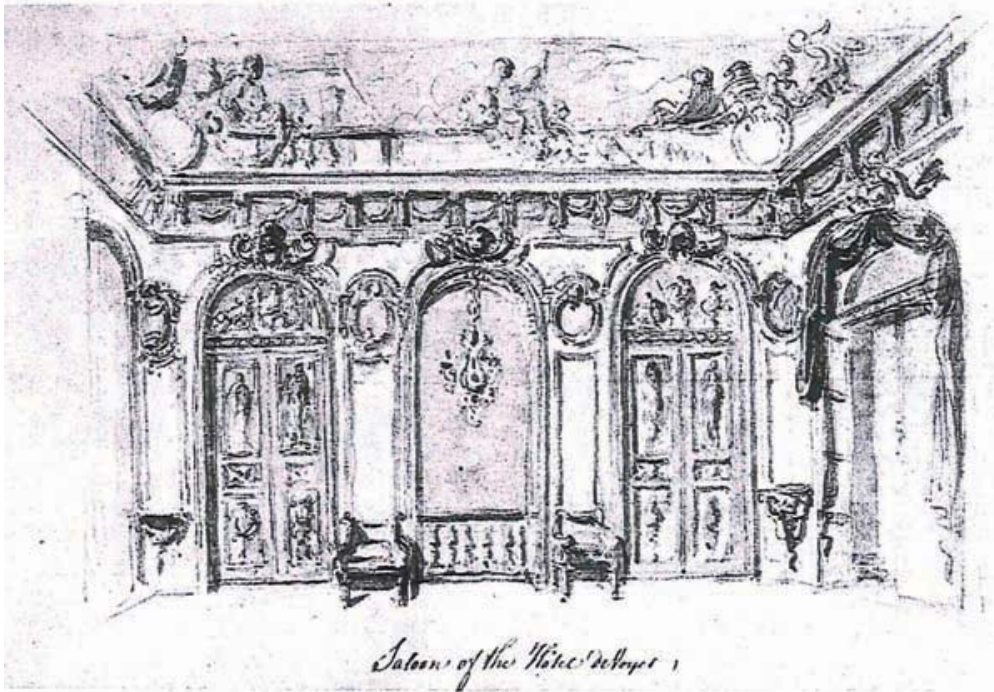


Fig. 6. Hotel de Voyer, saloon. RIBA.

de l'architecte, autant pour satisfaire plus rapidement un client exigeant et pressé, que par une sous-traitance organisée entre les deux artisans en sièges, pour les mêmes raisons. A ce jour, le nom du sculpteur de ces sièges demeure inconnue, mais leur peintre-doreur fut Jean-Maurice Félon sous les ordres de Médard Brancourt (vers 1720-1773), peintre ordinaire du Roi et directeur de l'Académie de Saint-Luc, connu pour œuvrer depuis 1757 dans les diverses résidences et pour le mobilier de la famille de Voyer.

Mathieu Baume (1721-1786) fit son apprentissage chez Nicolas-Quinibert Foliot et fut reçu maître menuisier parisien en août 1754. Après son accession à la maîtrise, il installa son atelier à l'enseigne du « Saint-Esprit » rue de Cléry, dans le quartier privilégié par les artisans en sièges et en meubles du temps. Son œuvre figure parmi les plus originales de la seconde moitié du XVIIIe siècle, ce qui semble confirmer une clientèle privée de tout premier plan. Il est notamment l'auteur d'un rare fauteuil à assise circulaire illustré dans J. Nicolay, *L'art et la manière des maîtres ébénistes français au XVIIIe siècle*, Paris, 1982, p.48, fig. B ; d'un spectaculaire mobilier de salon qui se trouvait anciennement dans la collection Champalimaud ; d'une marquise à dossier droit reproduite dans P. Kjellberg, *Le mobilier français du XVIIIe siècle*, Paris, 2002, p.46 et d'une paire de bergères Transition donnée en 1973 sous réserve d'usufruit par la duchesse de Windsor au château de Versailles (voir P. Arizzoli-Clémentel, *Le mobilier de Versailles XVIIe et XVIIIe siècles*, Tome 2, Dijon, 2002, p.230-231, catalogue n°81). Après sa mort sa veuve poursuivra l'activité de l'atelier pendant quelques années.

Le marquis de Voyer :

La famille de Voyer fut au XVIIIe siècle une des plus remarquables de la noblesse de robe, cumulant les grandes charges dans l'administration civile, militaire et religieuse du royaume, des postes de ministres (Affaires étrangères, Finances, Guerre et Justice) et d'ambassadeurs (Venise, Portugal, Pologne et Suisse). Elle compta aussi plusieurs membres à l'Académie française, celle des Sciences et des Inscriptions et Belles Lettres. Plusieurs d'entre eux furent de grands collectionneurs et bibliophiles, dispensant un vaste mécénat, notamment dans leurs multiples résidences. Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, marquis de Voyer (1722-1782) fut lieutenant général des armées du roi, directeur général des haras et gouverneur du château de Vincennes et de plusieurs provinces du royaume. En janvier 1747, il épousa la fille du puissant maréchal de Mailly et de Constance Colbert de Torcy. Grand collectionneur, il fit bâtir, entre 1750 et 1752, le château d'Asnières par l'architecte Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne. Premier protecteur de Charles De Wailly, il lui confia notamment dès 1754 la transformation de la salle à manger d'Asnières, puis entre 1762 et 1770, la remise au goût du jour de son hôtel parisien de la rue des Bons-Enfants, enfin, la transformation du château des Ormes hérité de son père. Peu avant ses soixante ans, il tomba gravement malade et mourut le 18 septembre 1782.



L'hôtel de Voyer d'Argenson :

L'histoire de cet hôtel mythique est bien connue car liée à la famille d'Orléans, à leurs maîtresses, puis à la famille de Voyer de Paulmy d'Argenson, leurs chanceliers, à qui les ducs d'Orléans en cédèrent successivement l'usufruit, puis la nue-propriété. Cet hôtel acquis en 1702 par Philippe d'Orléans, futur Régent du royaume, était situé rue des Bons-Enfants et donnait sur les jardins du Palais-Royal, du moins avant que Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, futur Philippe-Egalité, ne chargea son architecte Victor Louis de construire la ceinture d'immeubles à arcades qui priva tous les riverains de leur vue sur le jardin. L'hôtel, qualifié indifféremment de Chancellerie d'Orléans, fut remanié à plusieurs reprises, d'abord sur les dessins de l'architecte Germain Boffrand en 1705, 1712 et 1725. Les contemporains admirèrent alors les lambris sculptés par Michel Lange, les dessus de portes peints par Desportes et Blain de Fontenay, et le vaste plafond du Grand Salon où Charles-Antoine Coyvel avait représenté en 1708 le triomphe de l'amour sur les dieux de l'Olympe (voir B. Pons, Germain Boffrand, Délégation artistique de la Ville de Paris, 1986, p.190-193). Ce plafond longtemps admiré, fut conservé lors des nouveaux aménagements entrepris de 1762 à 1770 pour Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, marquis de Voyer. C'est l'architecte Charles De Wailly qui dirigea les travaux et qui eut recours notamment aux talents des peintres Durameau, Fragonard, Lagrenée et Natoire, du sculpteur Augustin Pajou et des bronziers Forestier et Gouthière. L'hôtel fut alors partiellement remeublé et les sièges de Boulard et Bauve prirent place dans

le Grand Salon. De nombreux meubles et objets d'art portent l'empreinte de la créativité de l'architecte, tel est le cas des pièces identifiées dont fait partie une console aux sphinges provenant du vestibule et conservée au musée Roybet-Fould à Courbevoie et un grand vase et sa colonne de porphyre conservés dans la collection Wallace à Londres (P. Hugues, The Wallace Collection, Catalogue of Furniture, 1996, vol. III, n°271, p.1329-1335 ; n°284, p.1380-1382). Redevenu Chancellerie d'Orléans entre 1784 et 1791, l'hôtel fut vendu en 1792 partiellement meublé par Philippe-Egalité pour contribuer à payer ses créanciers. Il resta plus d'un siècle en mains privées, puis en 1914 il fut classé Monument Historique pour être mis à l'abri des appétits immobiliers de la Banque de France. Déclassé, il fut démoli en 1923 et ses principaux décors attendent depuis lors leur remontage dans un dépôt d'Asnières.

Nous remercions Christian Baulez de la Société des Amis de Versailles pour son aide dans l'élaboration de cette notice.





149

Importante paire de candélabres à six lumières sur deux étages,

en bronze très finement ciselé et doré. Les fûts présentent deux femmes drapées à l'Antique, pudiques, tenant les bras de lumière, en forme de corne d'abondance, stylisée. Bases de marbre blanc, ornées de frise de postes, soulignée d'agrafes et de guirlandes de feuilles de chêne et de glands.

Début du XIXe siècle (restaurations aux bras de lumière)

H : 96 - L : 36 cm

25.000 / 30.000*





150

Paire de candélabres à trois lumières,
en bronze ciselé, doré ou patiné. Les fûts
d'après Clodion, présentent un jeune faune
et une jeune fille, assis près d'un tronc ou
d'un tertre. Bases de marbre fleur de pê-
cher.
Style Louis XVI, seconde moitié du XIXe
siècle
Un modèle original est conservé dans les
collections du musée du Louvre
H : 43 - L : 25 cm

2.500 / 3.000 ^



151
Paire d'urnes,
en forme d'amphore, en onyx sculpté.
Fin du XVIIIe siècle (légers éclats)
H : 33 - L : 15,5 cm

7.000 / 9.000 ^



152
Buste de femme,
en bronze ciselé et patiné. Elle est repré-
sentée les cheveux retenus par un ruban.
Elle repose sur un socle de marbre vert
de mer, à contre socle de bronze ciselé et
doré, à frise de perles.
Epoque Louis XVI
H : 42 - L : 14 cm

3.000 / 4.000 ^



153

Paire d'encoignures légèrement galbées,
 en placage de sycomore ou bois tabac,
 teinté vert et bois indigène, sur des contres
 fonds de bois de rose, à décor d'attributs
 de la Musique, reposant sur des entable-
 ments à consoles stylisées, à draperie, en-
 cadrements à filet et dessins géométriques
 à grecques. Elles ouvrent par un tiroir et
 une porte. Montants plats à guirlandes de
 fleurs.

Plateaux de marbre brèche rouge
 Transition des époques Louis XV et Louis
 XVI (fentes et restaurations d'usage)

Estampille de L. BOUDIN

Ornementation de bronzes à rosaces, culs
 de lampe, pastilles et sabots

H : 91 - L : 78 - P : 55 cm

12.000 / 18.000 ^

154

Rare pendule lyre,

à cadran et mouvement oscillant, signé de BREANT à Paris. Elle indique les heures en chiffre romain, les minutes et les quantités en chiffre arabe, ainsi que les secondes. Elle est en bronze très finement ciselé et doré aux deux ors, à décor, à l'amortissement, d'un masque de femme dans des encadrements de perles, souligné de feuilles d'acanthé et guirlandes de feuilles de lierre. Les montants ornés de grattoirs, présentent des gerbes de feuilles d'acanthé. Base ovale à frise à perles et rosaces.

Epoque Louis XVI

H : 49,5 - L : 28 cm

Cette pendule est présentée sous une cage de verre

25.000 / 30.000 ^







Cette paire de vases couverts peut être considérée comme l'un des témoignages de l'un des domaines les plus méconnus des arts décoratifs français du XVIII^e siècle, puisque le principal matériau employé pour leur élaboration : le bois, est par définition une matière fragile et qui n'était pas enclin à traverser les siècles. Peut-être faut-il y voir le reflet de la volonté éphémère de leur commanditaire qui les destiner à orner un événement tel un mariage, à célébrer la venue d'un dignitaire ou peut-être également à servir de décor à une scène de théâtre. Quoiqu'il en soit, la qualité de leur sculpture et de leur décor, composé notamment de cannelures torsées, de frises de postes et de masques de satyres dont les cornes se terminent en rinceaux et fines feuilles de vigne, leur a certainement permis d'être conservé, voire même sauvegardé, car la plupart de ces décors furent démolis au fil du temps, puis remplacés par d'autres intérieurs dans d'autres matériaux et dans des styles décoratifs différents. L'esprit, à la fois classique et novateur, dans lequel ils furent réalisés permet de les dater de la fin du règne de Louis XIV ou du début des années de la Régence, période au cours de laquelle l'on assiste au développement extraordinaire de l'enrichissement des décors intérieurs privés, dont certains rivalisent à moindre échelle avec les fastes de la Cour de Versailles.

Leur composition semble puiser plus ou moins directement leur inspiration dans certains projets élaborés à cette époque, ou quelques années auparavant, par des ornementalistes de renom souvent associés aux grandes réalisations royales tels Lepautre, Marot et Bérain. Ce même répertoire décoratif sera décliné quelques décennies plus tard par certains artistes, particulièrement par le peintre Jean-Baptiste Oudry, qui

privilegia des modèles de vases similaires dans certaines de ses célèbres natures mortes ; voir notamment une de ses œuvres intitulée « Nature morte au lièvre et à la grenade » présentée à la Biennale de 2002 par la galerie Moatti dans laquelle figure un vase en marbre de même inspiration. Les inventaires après décès anciens ne semblent jamais mentionner d'objets de ce type, simplement car tout comme les miroirs et consoles en bois doré, ils devaient être considérés comme liés à l'habitation. Quant aux ventes aux enchères anciennes, les mentions sont rarissimes, citons particulièrement les exemplaires peints en bleu lapis montés de figures féminines et de têtes de bélier en cuivre qui apparurent dans la vente d'un célèbre marchand parisien dans le premier tiers du XIX^e siècle.

Enfin, plus proche de nous, citons parmi les rares exemplaires de vases en bois répertoriés, la paire en bois pétrifié richement montée de bronze ciselé et doré provenant des collections de Marie-Antoinette et actuellement conservé au musée Nissim de Camondo à Paris (illustrée dans N. Gasc et G. Mabile, *Le musée Nissim de Camondo, Paris, 1991*, p.65) ; le curieux vase en bois peint et veiné servant à la toilette de la Garde-robe de Louis XV à Versailles réalisé par BVRB en 1743 (reproduit dans D. Meyer, *Le mobilier de Versailles XVII^e et XVIII^e siècles, Tome 1, Les meubles royaux prestigieux*, Fatou, Dijon, 2002, p.242, catalogue n°61) ; enfin, mentionnons particulièrement une paire de vases en bois doré et rechapé blanc d'esprit néoclassique qui se trouvait anciennement dans la collection de la comtesse Greffulhe dispersée à Paris en 2000.

155

Rare paire de vases

en bois et stuc, sculptés et dorés. Les pan-
ses ovoïdes ceinturées d'une frise de postes
sur des fonds rainurés. Les anses stylisées
à tête de satyre, soulignées de rinceaux à
feuillages. Cols à cannelures torsées, ornés
de feuilles d'acanthé. Bases à piédouche.
Les couvercles à prise en forme de graine
et feuilles d'acanthé crispées.

Fin du XVIIIe siècle (légers éclats)

H : 54 - L : 25,5 cm

35.000 / 45.000 €





156

Rare paire de vases

en porcelaine peinte sur des fonds vert jaune de craquelures imitant les céladons de la Chine, dans des encadrements à festons, en relief. Les anses stylisées, latérales, présentent des masques de chinois tenant des anneaux dans leur bouche.

Belles montures de bronze ciselé et doré, à décor sur les cols de palmettes et rosaces, dans des encadrements de grattoirs. Les anses ajourées, à draperie et feuilles d'acanthé, à chute de feuilles d'eau. Couverts à graine et palmettes (l'un possiblement rapporté). Socles à base pleine, à frise d'entrelacs et fleurettes.

Epoque Louis XVI

H : 41 - L : 20 cm

Provenance :

Collection Jules STRAUSS

Collection Jacques DOUCET

Collection d'Erich de GOLDSCHMIDT-ROTHSCHILD

Cette paire appartient à une série de sept vases qui présentent tous le même décor de goût chinois à fond jaune, imitant la porcelaine craquelée.

Une paire est conservée au Musée Condé à Chantilly (sans doute acquise par le Duc d'Aumale, vers 1850/1870)

Une paire conservée au musée Nissim de Camondo.

Deux autres paires sont connues, de même porcelaine, qui comportent une monture différente, avec pour la première, des anses à serpent et pour la seconde, des anses à rinceaux.

200.000 / 250.000*



Provenance :

Ancienne collection Jules Strauss, vente à Paris, le 7 mars 1961, lot 57.

Cette rare paire de vases est en porcelaine orientale fond jaune pâle et a été surdécorée vers la fin des années 1750 ou au début de la décennie suivante d'un décor de traits bruns à l'imitation du craquelé chinois. Elle appartient à un groupe de vases qui offrent tous ce même décor et cette même monture de bronze ciselé et doré d'époque Transition : une première paire, probablement acquise par le duc d'Aumale vers 1850-1870, appartient aux collections du musée Condé à Chantilly ; un vase seul a été récemment vendu à Paris (Me Thierry de Maigret, le 2 décembre 2011, lot 106) ; une seconde paire, de décor légèrement différent puisque le craquelé est remplacé par un décor caillouté, a successivement fait partie de la collection Jacques Doucet (vente à Paris, le 8 juin 1912, lot 216), puis de celle d'Eric von Goldschmidt-Rothschild (vente à Berlin, les 23-25 mars 1931, lot 204) et est conservée de nos jours au musée Nissim de Camondo à Paris (voir le catalogue du musée par Bertrand Rondot, Paris, 1998, n°612 ; annoncés comme « en porcelaine tendre de Chantilly »). Enfin, mentionnons également deux autres paires de même porcelaine, mais qui présentent une monture de bronze différente : des anses de serpents pour les exemplaires qui figurèrent dans la vente Lehmann en 1925, puis dans la collection Guiraud (illustrés dans P. Devinoy et G. Janneau, *Le meuble léger en France*, Paris, 1952, fig.52) ; des anses en rinceaux feuillagés pour ceux qui furent vendus lors de la dispersion de la collection Murat (vente à Paris, le 2 mars 1961, lot 72), qualifiés à l'époque de vases en « ancien biscuit de Chine émaillé sable et brun ».

Il est probable que la paire de vases du mu-

sée Nissim de Camondo corresponde à celle décrite dans le grand salon de l'hôtel d'Evreux (actuel palais de l'Élysée) en 1764 lors de l'inventaire après décès de la marquise de Pompadour. L'expert chargé des estimations, l'un des plus grands spécialistes des porcelaines de l'époque, Pierre Rémy, décrivait avec un embarras certain des vases qui n'étaient ni de Sèvres, ni de Saxe, et dont il ne parvenait pas à identifier la porcelaine : « 339. Deux vases, à l'antique, porcelaine jaune caillouté, garnie de bronze doré ; prisé deux cent quarante livres ». Les similitudes qui existent entre la monture de cette série de vases et celles de certains exemplaires de la vente Julienne en 1767, particulièrement le lot 1424 qui est conservé aujourd'hui au musée du Louvre, renforcent la datation vers 1760 (voir S. Eriksen, *Early Neoclassicism in France*, Londres, 1974, planche 237).

L'identification de la porcelaine demeure quant à elle énigmatique. Les incertitudes de Pierre Rémy lors de la prise de porcelaines de l'hôtel d'Evreux sont toujours d'actualité et en dépit de nombreuses hypothèses et attributions nul ne peut rattacher aujourd'hui cette qualité de porcelaine à un pays ou à une manufacture spécifique. Le catalogue de la vente Doucet parlait à tort de pâte tendre ; ce qui semble alors exclure les porcelaines de Chantilly. Les spécialistes de porcelaine chinoise rejettent l'hypothèse de porcelaine chinoise, cependant la composition de la pâte est bien de la famille des porcelaines orientales qui contiennent du quartz. L'hypothèse qui semble alors la plus vraisemblable est qu'il s'agit bien de porcelaines orientales, peut-être coréennes ou japonaises, achetées par un seul et même marchand-mercier qui les fit décorer dans le même atelier et agrémenter de montures de bronze doré au début des années 1760.





Pour le XVIII^e siècle, lorsque que l'on parle de meubles architecturés, c'est-à-dire d'agencement fortement néoclassique et aux lignes rigoureusement droites, David Roentgen apparaît souvent comme l'ébéniste qui parvint le mieux à élaborer ce type de meubles au dessin simple, mais à la composition spectaculaire. Ainsi, l'ensemble de son œuvre est fortement marquée par cet esprit qui dérive de la totale remise en cause des schémas esthétiques antérieurs par les artistes, artisans et amateurs européens à partir du milieu du XVIII^e siècle. Ce parti pris apparaît sur ses bureaux à cylindre, notamment sur un modèle provenant des collections de Catherine II et de nos jours conservé au musée du Louvre (illustré dans Francis J.B. Watson, *Le meuble Louis XVI*, Paris, 1963, fig.70) et sur un second, certainement acquis par Louis XVI en 1781, qui fait partie des collections du musée national du château de Versailles (voir P. Arizzoli-Clémentel, *Le mobilier de Versailles XVII^e et XVIII^e siècles*, Tome 2, Dijon, 2002, p.139, catalogue n°47) ; nous pouvons également le relever sur ses pendules et régulateurs dont un exemplaire est passé en vente chez Christie's, à Londres, le 11 décembre 2003, lot 30 ; tandis qu'un autre de modèle proche, provenant des collections impériales russes, fut vendu en Allemagne après la révolution bolchevique (vente Rudolf Lepke, les 6-7 novembre 1928, lot 80) ; ce même type de composition architecturée règne dans le composition d'un secrétaire à abat-tant présentant un rare décor marqueté à figures de Chinois (vente Christie's, New York, le 18 octobre 2002, lot 330) ; enfin, mentionnons certaines de ses tables, à jeu ou formant coiffeuses, dont un modèle est illustré dans un des catalogues de la galerie Didier Aaron (V, catalogue n°44).

Dans le domaine des bureaux plats ou « de travail », meubles placés à cette époque essentiellement dans les cabinets de leurs commanditaires, Roentgen fit preuve d'une rare inventivité, reflet des exigences de ses riches clients. Le meuble proposé ne déroge pas à cette règle, le mécanisme à secret d'ouverture des tiroirs et le choix minutieux de l'essence de bois employé sont deux des principaux facteurs de l'attrait des meubles de Roentgen

auprès des amateurs ; le tout est rehaussé par un décor de bronze finement ciselé et doré attribuable de toute évidence au bronzier parisien François Rémond avec lequel l'ébéniste eut des relations privilégiées (voir C. Baulé, « David Roentgen et François Rémond, une collaboration majeure dans l'histoire du mobilier européen », *L'Estampille/L'Objet d'art*, n°305, septembre 1996, p.98-118). Pour des bureaux de l'ébéniste réalisés dans le même goût, mentionnons notamment un premier modèle à huit pieds cannelés illustré dans le magazine *Connaissance des Arts*, n°434, avril 1988, p.20 ; un deuxième à quatre pieds gaines brettés, certainement réalisé pour le marché russe et illustré dans A. Pradère, *French Furniture Makers*, 1989, p.414, fig.510 ; un troisième, très proche du précédent mais à huit pieds, est passé en vente chez Sotheby's, à Londres, le 20 juin 1975, lot 77 ; un quatrième est conservé au palais de Pavlovsk (voir Pavlovsk, *Palace & Park, Leningrad*, 1975, p.256) ; un cinquième appartient aux collections du Cleveland Museum of Art (reproduit dans Josef Maria Greber, *Abraham und David Roentgen, Möbel für Europa*, Tome 2, 1980, fig.688-690) ; enfin, citons un dernier exemplaire, également signé 4/R : 4 pour la quatrième lettre de l'alphabet et R pour Roentgen (illustré dans P. Kjellberg, *Le mobilier français du XVIII^e siècle*, Paris, 2002, p.762).

David Roentgen (1743-1807)

figure parmi les plus importants ébénistes européens de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Fils du célèbre ébéniste allemand Abraham Roentgen (1711-1793) dont les ateliers étaient installés à Neuwied-sur-le-Rhin, il se forme avec son père et entreprend de nombreux voyages dans sa jeunesse avant de prendre la direction de l'affaire familiale au début des années 1770, puis de se marier en 1784. En l'espace de quelques années il travaille pour de nombreux amateurs européens, particulièrement pour les collectionneurs russes et la famille impériale qui appréciant tout particulièrement ses créations. En France, bien qu'il accède à la maîtrise le 24 mai 1780, il ne possède pas d'atelier parisien, mais il ouvre un magasin qui devient la véritable vitrine publicitaire de ses créations dans la capitale. Présent à



Paris en 1779, il présente quelques-uns de ses meubles et rencontre un succès considérable. Louis XVI lui achète un bureau à cylindre orné d'une pendule, aujourd'hui disparu, dont le luxe fait l'admiration de nombreux amateurs. Ce mécénat royal lui permet de se composer une des plus belles clientèles de l'époque et lui amène l'hostilité de bon nombre d'artisans en meubles parisiens, rivalité accentuée par sa nomination d'ébéniste-mécanicien du Roi et de la Reine. A l'ouverture de son magasin, les annonces de l'époque soulignent la richesse des modèles et l'habileté du maître : « Il y a dans le magasin du sieur David Roentgen, ébéniste... des bureaux de différentes formes, des fauteuils de cabinet, des tables à toilette, des coffres-forts mécaniques, piano-forte, tables à quadrille, à tric-trac et autres en bois d'acajou bien fini et poli comme le marbre... ». De nos jours de nombreux meubles de l'ébéniste figurent dans les plus importantes collections privées et publiques, notamment aux musées du Louvre et Nissim de Camondo à Paris, au Victoria and Albert Museum à Londres, au Getty Museum à Malibu, au Metropolitan Museum of Art à New York et au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.



157

Rare bureau plat, rectangulaire,

en placage de loupe de thuya marqueté en feuilles dans des encadrements. Il ouvre par trois rangs de tiroir, dont deux latéraux en léger caisson ; condamnés par une serrure à système central, à pènes latéraux. Les montants plats, présentent des réserves ornées de Vestale ou Prêtresse à l'Antique. Pieds en gaine, démontables.

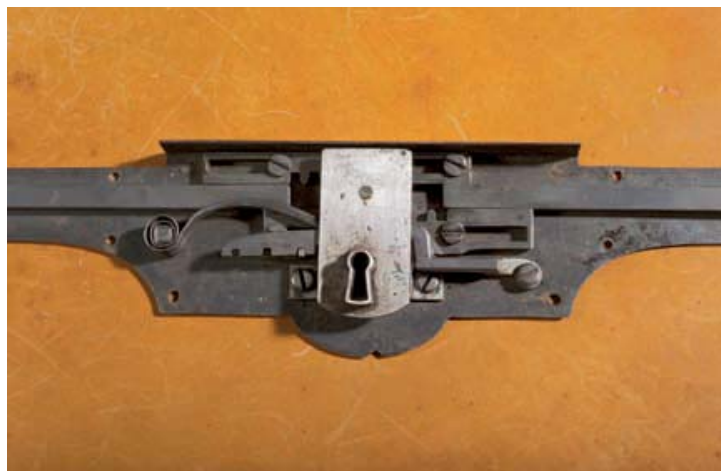
Ornementation de bronzes ciselés et dorés à décor de chutes de feuilles de chêne, glands et rosaces, dans des losanges, encadrements de perles à fines cannelures torsadées, bagues et sabots à pans coupés à encadrement de palmettes (lingotière et rosaces postérieures).

Monogrammé : 4/R (pour David ROETGEN)

Fin de l'époque Louis XVI (modifications)
Plateau de cuir chamois à encadrement doré aux petits fers.

H : 74 - L : 160 - P : 83 cm

45.000 / 65.000 ^





La composition générale de la pendule en cartel que nous présentons puise librement son inspiration dans certains modèles de baromètres et de thermomètres en bois sculpté et doré du dernier tiers du XVIII^e siècle. Vers la fin de l'Ancien Régime, quelques rares exemplaires intégrant un mouvement d'horlogerie furent réalisés en bronze ciselé et doré, citons notamment celui, signé Sotiau, vendu chez Christie's, à Londres, le 6 décembre 2007, lot 132 ; ainsi qu'un second, signé Gudin, passé en vente chez Sotheby's, à Paris, le 9 novembre 2010, lot 170. Le modèle présenté peut être daté vers 1790-1795, il correspond au type dit « du congrès » dont un exemplaire fut commandé par Napoléon pour le château de Compiègne, il servit par la suite, exclusivement sous la Troisième République, pour les séances de l'Assemblée Nationale (illustré dans Tardy, *La pendule française*, 2^e partie, Du Louis XVI à nos jours, Paris, 1949, p.420, fig.5) ; c'est probablement celui qui figure de nos jours dans le vestibule du Palais de l'Élysée, résidence du président de la République. Jean-Joseph Lepaute, dit Collignon

Né en 1768 à Bièvres dans les Ardennes, **Jean-Joseph Lepaute** était issu de la plus grande dynastie d'horlogers français de la seconde moitié du XVIII^e siècle et de la première moitié du siècle suivant. Il vint s'installer fort jeune dans la capitale et fit sa formation dans l'un des ateliers familiaux. Il fonda probablement son propre atelier vers le début des années 1790, à cette époque il résidait Place du Palais Royal ; par la suite son oncle, Pierre-Basile, s'associa avec lui de 1798 à 1811 sous la raison sociale Lepaute Oncle & Neveu. Ils connurent une grande notoriété et remportèrent notamment une médaille d'argent à l'Exposition des Produits de l'Industrie de 1806. En 1811, Jean-Joseph fonda la maison Lepaute neveu à Paris et réalisa en 1813 l'horloge du Palais de Fontainebleau, puis celles des châteaux de Saint-Cloud et de Compiègne. Vers la fin de sa carrière en 1821, son atelier se situait rue Saint-Honoré et il portait le titre d'Horloger du Roi et de la chambre des députés.

Etienne Gobin, dit Dubuisson (1731-vers 1822) fut l'un des plus célèbres émailleurs parisiens de la seconde moitié du XVIII^e siècle et des premières années du siècle suivant. A l'instar de Joseph Coteau, il se spécialisa dans le décor des cadrans de montres et de pendules réalisées par les plus grands horlogers du temps. Il semble qu'il débuta sa carrière à la manufacture de Sèvres vers le milieu des années 1750, puis établit son propre atelier quelques années plus tard. Il est successivement mentionné rue de la Huchette dans les années 1790, puis rue de la Calandre vers 1812. Son œuvre est le reflet de son exceptionnelle habileté et de son attachement à la représentation des détails les plus minuscules qui firent sa renommée. Louis Berthoud, qui collabora souvent avec l'émailleur, écrit à propos d'une horloge décimale réalisée par Dubuisson : « son cadran qui réunit l'ancien et le nouveau Calcul Horaire peut être regardé comme un chef-d'œuvre de bien-facture ». Parmi son œuvre figurent quelques-unes des plus belles pièces de l'horlogerie de l'époque, citons notamment une pendule lyre en porcelaine de Sèvres, le cadran signé Kinable, anciennement dans la collection Maurice Segoura (vente Christie's, New York, le 19 octobre 2006, lot 124) ; ainsi qu'une extraordinaire pendule astronomique d'Antide Janvier conservée dans une collection privée (illustrée dans J-D. Augarde, *Les ouvriers du Temps*, Genève, 1996, p.107).



158

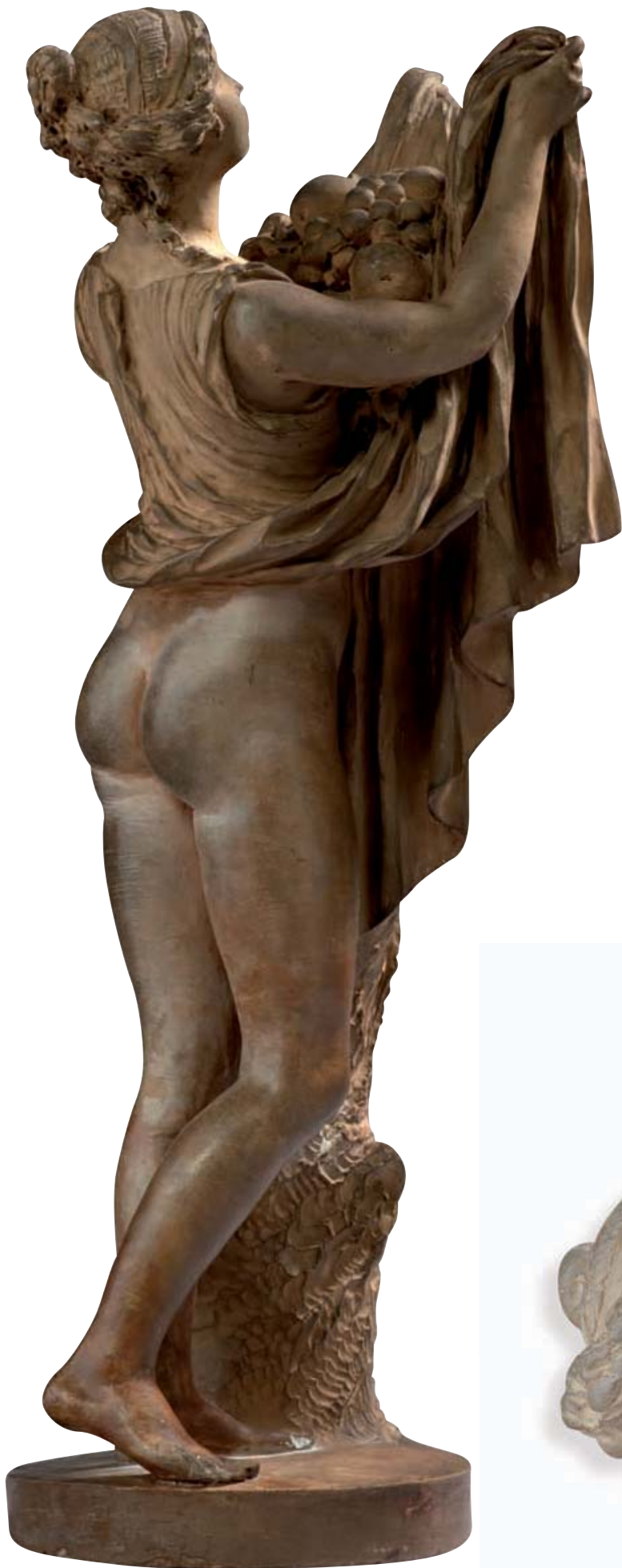
Très rare cartel d'applique,

en bronze très finement ciselé et doré. Le cadran indique les heures en chiffre romain et les minutes en chiffre arabe, émaillé par DUBUISSON (Etienne GOBIN dit). Il sonne les heures et les demies. Aiguilles à œil de perdrix, type Breguet. Il est signé J. Jh. LEPAUTE (Jean Joseph) Place du Palais Royal à Paris. Le mouvement est inscrit dans un cercle orné d'étoiles, sur un fond à profil inversé, orné de palmettes. L'ensemble suspendu par une draperie stylisée à attache en forme de rosace.

Vers 1790/1795

H : 122 - D : 41 cm

28.000 / 32.000 ^



Provenance :

Probablement vente à Paris, le 23 mai 1950, lot 61.

Au début de la seconde moitié du XVIII^e siècle, suite aux fabuleuses découvertes archéologiques des anciennes cités romaines de Pompéi et d'Herculanum, l'on assiste à une totale remise en question des schémas esthétiques qui dominaient les arts décoratifs français, et plus largement européens, depuis plusieurs décennies. Ce changement avait été rendu possible grâce au mécénat de quelques riches amateurs désireux d'un nouvel esprit et s'était effectué sous l'impulsion de certaines personnalités parisiennes majeures du monde de l'Art telles que le comte de Caylus, le marquis de Marigny, frère de la marquise de Pompadour, et Ange-Laurent Lalive de Jully. Ainsi, pendant quelques années coexistent deux styles, le premier hérité du développement « normal » du style Louis XV, le second, particulièrement novateur, fortement imprégné par les modèles classiques qui s'inspirait plus ou moins directement de l'Antiquité grecque et romaine. Dans le domaine de la sculpture, cela se manifeste notamment par la mise en scène de figures féminines drapées portant des attributs ou des éléments se référant à la thématique mythologique.

L'exemplaire proposé porte la signature de Clodion, l'un des plus importants sculpteurs français de la seconde moitié du XVIII^e et des premières années du siècle suivant. Cet artiste affectionnait tout particulièrement ce type de représentations en terre cuite figurant le plus souvent des nymphes, muses, bacchantes, satyres et jeunes enfants, tout en ayant semble-t-il une nette prédilection pour les figures féminines, gracieuses et sensuelles (voir les nombreux exemplaires illustrés dans Anne L. Poulet et G. Scherf, Catalogue de l'exposition Clodion 1738-1814, Musée du Louvre, Paris, RMN, mars-juin 1992). Le modèle présenté, figurant une jeune femme relevant sa tunique dans laquelle elle porte des fruits et des fleurs, pourrait être rattaché à la représentation de Pomone, déesse des fruits et des jardins, et pourrait peut-être correspondre à la mention d'une figure de ce type décrite dans la vente aux enchères de la collection de Monsieur Pau de Saint-Martin en octobre 1820 : « Jeune femme tenant dans sa robe des fruits de toute espèce ». Toutefois, relevons que cette description peut correspondre également à une figure réalisée dans le même esprit par un contemporain de Clodion dont un exemplaire appartient aux collections du musée des Ursulines à Mâcon (illustré dans Anne L. Poulet et G. Scherf, op.cit., p.364, catalogue n°77).

Claude Michel, dit Clodion (1738-1814) figure parmi les plus importants sculpteurs français. Originaire de Lorraine, il passe probablement sa jeunesse à Nancy et à Lille. En 1775, il arrive à Paris et débute sa formation dans l'atelier de son oncle Lambert Sigisbert Adam. Après quatre années et à la mort de son oncle, il devient l'élève de Jean-Baptiste Pigalle. En l'espace de quelques années, il se compose une riche clientèle et travaille à de nombreux chantiers à Paris et en province, notamment pour les hôtels de Bourbon-Condé et de Besenval dans la capitale. Il est essentiellement connu pour ses œuvres en marbre et en terre cuite représentant des scènes mythologiques animées de danseuses, nymphes, satyres et jeunes bacchants.





159
CLODION
Statuette

en terre cuite figurant une vénus cal-
lipyge tenant des fruits dans sa robe.
Elle est représentée près d'un tronc
sur lequel Clodion a signé
Epoque Louis XVI
H : 39 cm

20.000 / 30.000 €





Expert Jean Louis MOURIER
06 09 61 80 37

160

Très fine tapisserie
Manufacture royale d'Aubusson
3ème quart du XVIIIème

La cueillette des pommes

Sur la droite un enfant reçoit des pommes cueillies par une jeune femme. Sur la gauche trois personnages féminins font l'offrande de ces fruits à une statue représentant Cérès, car les prémices de tous les fruits lui étaient ordinairement offertes.

Hauteur : 213cm sur 264cm

Parties affaiblies et trames de soie très fragiles

3.000 / 4.000 ^



161

Très fine tapisserie
Manufacture royale d'Aubusson
3ème quart du XVIIIème

Le concert champêtre

Au premier plan quatre personnages dont trois musiciens accompagnent une jeune chanteuse, derrière eux un perroquet est perché sur un vase et sur le côté un cerf est couché à terre. En arrière plan on aperçoit des maisons.

Hauteur : 214 cm sur 192 cm

Parties affaiblies et trames de soie très fragiles

3.000 / 4.000 ^



162
Très fine tapisserie
Manufacture royale d'Aubusson
3ème quart du XVIIIème
Le cœur percé

Au premier plan deux garçons tirent à l'arc sur une cible perchée dans un arbre, représentant un cœur; un autre garçon muni d'une brindille chatouille le nez d'une jeune fille endormie adossée à un arbre

Le premier jeune homme perçant le cœur de la cible pourra revendiquer celui de la jeune fille.

Sur le terrain se promènent des animaux tels qu'une poule battant des ailes, un hérisson sur la gauche et une tortue sur la droite.

Hauteur : 220cm sur 188cm
Trames de soie très fragiles

4.000 / 5.000 ^





163

Paire de candélabres à quatre lumières,
sur deux étages,

en bronze finement ciselé et doré. Les fûts
à trois faces, présentent trois masques de
personnages différents, symbolisant les
âges de la vie. Bases triangulaires, souli-
gnées d'une frise de feuilles de chêne, ru-
bannée. Petits pieds patins. Les bouquets,
très légèrement différents, présentent des
bobèches à feuilles d'eau ou godronnées.
Travail anglais, de la fin du XVIIIe siècle

H : 47,5 - L : 32,5 cm

28.000 / 32.000 ^

Réalisée vers 1830-1850, cette rare paire de lits illustre l'intégration progressive du fer ou du métal associé à des motifs en bronze doré dans la création de pièces de mobilier. Dans le domaine spécifique des lits, le métal semble faire son apparition en France dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, puis connaît un regain d'intérêt dans les premières années du siècle suivant avec les campagnes militaires napoléoniennes et la nécessité pour les officiers de dormir dans des lits pliants, facilement transportables ; un lit de ce type réalisé par le serrurier Desouches appartient aux collections du Mobilier national (illustré dans le catalogue de l'exposition L'aigle et le papillon, symboles des pouvoirs sous Napoléon 1800-1815, 2007-2008, p.136, catalogue n°43). Au fil des décennies, la demande pour ce type de lits, plus solides, mais également offrant des qualités hygiéniques supérieures à ceux en bois, ne cesse de s'accroître en France et plus largement dans toute l'Europe. Les lits pliants à l'esthétique sommaire laissent progressivement la place à des modèles plus luxueux destinés à une riche clientèle privée ; c'est notamment le cas d'un modèle en cuivre patiné et bronze doré d'époque Restauration, anciennement dans la collection Chelo, illustré dans *Le XIXe siècle français, Collection Connaissance des Arts*, Hachette, 1957, p.62 ; ainsi que de lits de ce type exposés par Charles Léonard à Londres en 1851 (voir G. Himmelheber, *Cast-iron Furniture and all other forms of iron furniture*, Londres, 1996, p.43). Considérant les exemplaires que nous proposons, certains motifs de bronze ne sont pas rappelés l'œuvre de l'architecte italien Pelagio Palagio qui travailla activement pour son protecteur le roi Charles Albert de Savoie (voir H. Ottomeyer et P. Pröschel, *Vergoldete Bronzen*, Band I, Munich, 1986, p.406-407) ; cette attribution semble confirmer par une tradition familiale qui les fait provenir des collections royales italiennes.





164

Rare paire de lits, à chevets inégaux,
à armature de fer gainée de laiton et bronze ciselé et doré. Ils sont à décor d'agrafes à feuilles d'acanthé et rinceaux. Les montants soulignés de pommeau en forme de graine stylisée et frise de perles. Pieds cambrés. Les bandeaux à larges rinceaux fleuris et feuillagés.

Ils reposent sur des roulettes de bronze
Par PELAGIO PALGIO, architecte de Charles Albert de Savoie.

Ces lits proviendraient, par tradition, des collections du Roi Charles Albert de Savoie.

H : 124 - L : 214 - P : 119 cm

60.000 / 80.000 €

165

Paire de vases ovoïdes,

en bronze ciselé et doré. Les panses à décor de lyres et guirlandes de feuillages. Les anses ajourées à rosaces, feuilles d'acanthé. Bases à bustes de femme. Contres socles à frise de feuilles de chêne

Vers 1810/1820

H : 45 - L : 22 cm

10.000 / 12.000 ^



Paire de vases, travail probablement russe

Cette paire de vases est identique à celle conservée au Palais de Pavlovsk (illustrée in situ dans D. Granin, *Risen from Ashes, Petrodvoets, Pushkin, Pavlovsk*, 1992, p.354). Deux autres paires, offrant d'infimes différences et provenant des collections impériales russes, furent vendues lors des ventes post-révolutionnaires chez Rudolph Lepke, « *Kunstwerke aus den bestanden Leningrader Museen und Schlosser Eremitage, Palais Michaloff, Gatschina U.A.* », Berlin, 6 novembre 1928, lots 170 et 171. Aussi bien la paire conservée à Pavlovsk que celles vendues à Berlin offrent une composition entièrement en bronze ciselé et doré et pourraient être rattachées aux nombreux achats d'objets d'art effectués à Paris par Paul Ier. Toutefois, en considérant d'une part, l'embargo russe sur les bronzes d'ameublement français, d'autre part la créativité de certains artistes et artisans russes, particulièrement l'architecte Andrei Voronikhin et le bronzière Frederick Bergfeldt fortement influencé par le travail du bronzière Claude Galle, enfin, tenant compte du nombre important d'exemplaires provenant de Russie, il apparaît fortement probable que ce modèle de vases fut créé par une manufacture russe active dans les premières décennies du XIX^e siècle, certainement celle dirigée par Bergfeldt.

Bien qu'il y eut d'autres bronzières russes de talent, la production de Bergfeldt apparaît de nos jours comme la mieux documentée. Né en Westphalie en 1768, il vient s'installer en Russie dans les années 1790. Il rentre dans l'atelier du bronzière Yan Aoustin, puis parfait sa formation dans celui de Charles Dreyer. Après quelques années passées à Saint-Petersbourg, il semble qu'il tenta sa chance à Paris, puis retourna en Russie après la mort de Paul Ier en 1801. Il établit alors son atelier qui connut immédiatement une immense notoriété. Les affiches publicitaires du temps témoignent de la variété des modèles qu'il proposait : « vases, candélabres, cassolettes, girandoles, lustres, veilleuses etc...le tout réalisé dans le goût antique et de qualité égale aux bronzes français ». Il collabora également régulièrement avec l'ébéniste Heinrich Gams en lui fournissant les décors ornementaux de ses créations d'ébénisterie. Vers la fin de sa vie, il réussit à entrer au service de Maria Feodorovna pour l'entretien d'une partie de sa collection, avant de mourir ruiné en mai 1822.

La qualité de l'œuvre de Bergfeldt, ainsi que les similitudes de sa production avec celles de certains grands bronzières parisiens du temps, permettent probablement de rattacher ce modèle particulier de vases à son atelier. Excepté les exemplaires conservés à Pavlovsk d'autres rares paires similaires sont connues, citons particulièrement une première, offrant des panses en bronze patiné, passée récemment en vente à Paris, Me Fraysse, le 30 mars 2011, lot 99 ; ainsi qu'une seconde qui se trouvait anciennement dans la collection Champalimaud (vente Christie's, Londres, le 7 juillet 2005, lot 195 ; vendue 45.600£).



166

Rare paire de cassolettes,

en bronze finement ciselé à l'or mat et l'or brillant. Les fûts tronconiques, présentent latéralement des têtes d'animaux fantastiques. Les panses ornées d'une frise circulaire, figurant des prêtresses à l'Antique, dansant. L'ensemble est supporté par deux amours ailés, tenant le vase à bout de bras. Socles à aigles aux ailes déployées, tant des foudres, sous une couronne de feuilles de laurier. Les côtés à guirlandes de perles et oiseaux. Petits pieds boules.

Travail russe vers 1800/1810

H : 34 - L : 16 cm

15.000 / 20.000 €



167

Paire de chenets

en bronze ciselé anciennement doré à décor de coquille et de rubans. l'entablement présente des graines ou des pommes de pins .

Epoque Empire

Hauteur: 18 cm

Largeur: 27 cm

1.200 / 1.800 ^

Le château de Neuilly :

Construit en 1751 par Jean-Sylvain Cartaud pour le comte d'Argenson, le château de Neuilly est vendu en 1766 par l'héritier du comte, le marquis de Paulmy, au financier Radix de Sainte-Foy qui le cédera après la Révolution à Madame de Montesson. Le château est ensuite loué par Talleyrand, puis appartient sous l'Empire à la princesse Pauline Borghèse. Sous la Restauration, Neuilly est acquis par le duc d'Orléans, futur roi Louis-Philippe, qui le fait transformer et agrandir par l'architecte Pierre-François-Léonard Fontaine. Le château devient le lieu de villégiature estivale de la famille d'Orléans. Après la Révolution de 1848, il est incendié et pillé, puis confisqué par Napoléon III, avec l'ensemble des biens de la maison d'Orléans, et le domaine est divisé en plusieurs centaines de lots vendus par adjudication successives à partir de 1854.



168

Rare fauteuil à dossier plat,

en acajou sculpté et redoré (sous Louis Philippe). Le dossier à décor d'un arc à rosaces, encadrant des ailes à baguettes torsadées. Les montants à cannelures. Les supports d'accotoir à palmettes, sphère, fleurs et feuillages. Les pieds fuselés à cannelures torsés ou gaines arquées. Ceinture à palmettes et rosaces.

Par BRION, 1812

Garniture de velours frappé à fleurettes
H : 107 - L : 69 - P : 54 cm

20.000 / 30.000 ^

Ce fauteuil fait partie du mobilier de salon, commandé en 1812 et resté inemployé au Garde Meuble, jusqu'en 1838, où il a été employé au Grand Trianon, pour le salon de famille. Une partie de cette série de sièges est conservée à Trianon, dans le parc du Château de Versailles, l'autre à Fontainebleau.



169
Paire de candélabres à quatre lumières,
 en bronze ciselé, doré ou patiné, les fûts en forme de porte torchère, sont surmontés à l'amortissement, d'une sphère bleue, à décor d'étoiles, supportée par trois chouettes, symbolisant Athéna, surmontée d'une lampe à l'Antique, stylisée, à trois feux, à masque à l'Antique et fumée stylisée. Les fûts balustres présentent trois dauphins, reposant sur une base tripode, à médaillons de Diane. Pieds à griffes. Contres socles pleins, à frise de palmettes et perles.
 Epoque Empire
 Attribués à GALLE
 H : 58 - D : 27 cm

15.000 / 18.000 ^

L'originalité du dessin de cette paire de candélabres, particulièrement les motifs de hiboux adossés qui ponctuent la composition, permet de rapprocher le modèle de l'oeuvre du bronzier parisien Claude Galle, l'un des principaux rivaux de Pierre-Philippe Thomire sous l'Empire. Cette attribution est appuyée d'une part, par une mention tirée d'un document de l'atelier de Galle en août 1799 mentionnant « une paire de flambeaux à hibou », d'autre part, par les livraisons du bronzier au Garde-meuble impérial de flambeaux réalisés dans le même esprit, notamment d'une paire qui lui est attribuée inventoriée en 1807 dans le 2e salon de l'Impératrice (illustrée dans J-P. Samoyault, Musée national du château de Fontainebleau, Pendules et bronze d'ameublement entrés sous le Premier Empire, RMN, Paris, 1989, p.176, catalogue n° 157). Pour des exemples de candélabres offrant des motifs similaires et rattachés à l'atelier de Claude Galle, voir notamment : une paire passée en vente chez Sotheby's, à Londres, le 13 juin 2001, lot 47 ; une deuxième vendue chez Christie's, à New York, Arts of France, le 26 octobre 2001, lot 333 ; enfin, citons particulièrement une dernière paire, identique à celle que nous présentons, proposée aux enchères à Versailles, le 19 novembre 1972, lot 66.





170

Importante paire de lustres corbeilles, en bronze ciselé. Ils présentent dix huit lumières. Les couronnes centrales sont ornées de termes figurant des femmes en buste, entourées de deux amours tenant des torches. Les ceintures présentent des rosaces et des rinceaux. Les bras de lumière en trompe. A l'amortissement des palmettes ajourées. Ornaments de mirzas et amandes facettées, de cristal moulé et taillé.

Vers 1810/1820 (légers éclats, restaurations et éléments rapportés)

H : 167 - D : 125 cm

65.000 / 80.000 *



171

Paire de candélabres

en bronze ciselé, patiné ou doré. Les fûts à cannelures. Ils présentent six lumières, dans un bouquet surmonté d'un aigle tenant des foudres, symbolisant Jupiter. Piétements tripodes à mufler de lion, griffes, palmettes et feuilles d'acanthé. Bases pleines.

Epoque Restauration
H : 70 - D : 30 cm

3.000 / 4.000 €

172

Paire de candélabres à deux lumières, en bronze ciselé, doré ou patiné. Les fûts à décor d'amours.

Ils sont représentés soufflant dans des cornes formant bras de lumière. Ils tiennent sur l'épaule une canne, sur laquelle est fixée une grappe de raisin. Bases ovales à frise ornée de boucs s'abreuvant à une fontaine, sur les côtés des rosaces. Bases à godrons. Petits pieds.

Epoque Directoire
Marqués : L.P., pour Louis Philippe
H : 33 - L : 16,5 cm

9.000 / 12.000 €



Pour la composition de cette rare paire de candélabres, le bronzier a puisé librement son inspiration dans certains modèles réalisés à Paris dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. En effet, l'on peut noter l'influence d'un type de flambeaux à deux branches Louis XVI lui-même directement inspiré de l'œuvre des sculpteurs Claude Michel, dit Clodion (1738-1814) et Louis-Félix de La Rue (1731-1777), dont une paire est illustrée dans le catalogue de l'exposition Clodion (1738-1814), Musée du Louvre, Paris, RMN, 1992, p.147. Avec l'avènement de l'Empire les schémas décoratifs persistent et certains modèles de candélabres à figures d'enfants ou de jeunes faunes sont déclinés par les bronziers du temps avec la même habileté et inventivité dont fit preuve les artisans du siècle précédent ; l'on retrouve notamment ces caractéristiques sur une paire réalisée vers 1805 par André-Antoine Ravrio et conservée à la Residenz de Munich (reproduite dans H. Ottomeyer et P. Pröschel, Vergoldete Bronzen, Band I, p.325, fig.5.1.5) ; sur une deuxième passée en vente à Paris, Rossini, le 23 novembre 2005, lot 80 ; enfin, sur une dernière de modèle identique à celle que nous proposons mais dont le socle est en bronze patiné rehaussé de motifs dorés, vendue à Paris, Mes Couturier-Nicolay, le 10 décembre 1993, lot 57.

Mobilier provenant d'une collection lyonnaise (lots 173 à 185)

173

Fauteuil de bureau « étrusque »,

en acajou massif, à dossier bandeau, présentant au centre un croisillon à feuilles d'acanthé. Les montants ornés de griffons ailés. Assise à réserve. Pieds fuselés à graine, feuilles d'eau ou gaine arquée, présentant des roulettes de bronze.

Epoque Directoire

Estampille de G. JACOB

Garniture de crin à rosaces

H : 94 - L : 60 - P : 52 cm

10.000 / 15.000 €



Provenance :

Ancienne collection Mancel-Coti.

Ce rare fauteuil de type « à l'étrusque » s'inscrit dans le courant néoclassique qui succéda de quelques années à l'Ancien Régime. Son dessin original, à ce jour unique, composé d'un dossier incurvé dit « en hémicycle » et de supports d'accotoirs de forme zoomorphe à figures de griffons ailés, le situe parmi les créations de menuiserie les plus abouties de l'époque Directoire. Mais surtout, il

dénote une influence plus ou moins directe de certains projets tirés d'albums d'ornemanistes et d'architectes du temps. Mentionnons notamment le dessin d'un fauteuil à supports d'accotoirs à sphinx attribué aux architectes Charles Percier et Pierre-Léonard Fontaine (illustré dans J-P. Samoyault, *Mobilier français Consulat et Empire*, Paris, 2009, p.27, fig.25) ; un deuxième, peut-être le dessin préparatoire à la création du siège présenté, tiré du recueil *Meubles et objets de goût* de Pierre de la Mesangère édité à Paris en 1802 (planche 86) ; un troisième qui apparaît au centre de la planche 83 tirée de l'album *Meubles tirés de différentes maisons de Kraft et Ransonnette* (reproduite dans J-P. Planchon, *Pierre-Benoît Marcion (1769-1840), ébéniste de Napoléon*, 2007, p.62) ; enfin, notons que « *Le Costume parisien* » publiait en 1798 une femme assise dans un Fauteuil en Acajou, imité de l'Antique de même inspiration et rapproché de certains modèles de sièges de Bernard Molitor (voir U. Leben, *Molitor, Ebéniste de Louis XVI à Louis XVIII*, 1992, p.84-85).

De par son dessin novateur, l'attribution d'un tel siège est rendue particulièrement difficile. Cependant, relevons certaines similitudes stylistiques qui apparaissent dans les créations de l'ébéniste Bernard Molitor (1755-1833), du menuisier Jean-Baptiste-Claude Sené (1747-1803) et surtout des frères Jacob (1796-1803), les artisans parisiens les plus prolifiques et les plus créatifs de la période et certainement ceux qui attachèrent la plus grande importance aux projets des ornemanistes et des architectes. Ce sont notamment ces derniers qui déclinèrent le modèle de fauteuils à supports d'accotoirs à sphinges, dont de nombreux exemplaires appartenant de nos jours aux collections publiques françaises (voir J-P. Samoyault, *op.cit.*, p.55, figs.71-72) et c'est certainement aux frères Jacob qu'il faut attribuer un rare siège à décor de griffons ailés qui est reproduit dans G. Janneau, *Le mobilier français, les sièges*, Paris, 1993, p.170, fig.322.



174

Important guéridon

en placage d'acajou. La ceinture soulignée de rosaces de bronze ciselé et doré. Les pieds gaines à buste d'égyptienne et pieds griffes, réunis par une entretoise à côtés évidés.

Plateau de marbre bleu Turquin, mouluré

Epoque Empire

H : 73,5 - D : 113 cm

On peut lui adjoindre un plateau rond, en

acajou, pour faire table de salle à manger

D : 162 cm

Provenance :

Ancienne collection Mancel Coti

10.000 / 15.000 €

Ce modèle de guéridon à piétement tripode formé de montants en gaine sommés de bustes égyptiens fut très en vogue dans la première décennie du XIXe siècle. Nous en connaissons quelques exemplaires, la plupart conservés dans des musées ou provenant de grandes collections privées, parmi lesquels figurent notamment un premier passé en vente à Paris lors de la dispersion des collections du château de Mello (Tajan, le 16 octobre 1997, lot 161) ; un deuxième se trouvait anciennement dans la célèbre collection Champalimaud (vente Christie's, Londres, le 7 juillet 2005, lot 216) ; un troisième est illustré dans G. Wannenes, *Le mobilier français du XIXe siècle*, 1999, p.49 ; un quatrième apparaît sur un vue du grand salon du palais Ricci (illustré dans J-P. Planchon, *Pierre-Benoît Marcion (1769-1840, ébéniste de Napoléon, Saint-Rémy-en-L'Eau*, 2007, p.72) ; un autre, des anciennes collections Mancel-Coti, est reproduit dans C. Bizot, *Mobilier Directoire Empire*, Paris, p.65 ; enfin, un dernier appartient aux collections du musée des Arts décoratifs à Paris (voir M-N. de Grandry, *Le mobilier français, Directoire, Consulat, Empire*). L'ébéniste créateur du modèle demeure à ce jours inconnu ; toutefois, relevons les similitudes qu'il présente avec l'œuvre de Bernard Molitor, particulièrement avec un guéridon qui lui est attribué commandé par Bonaparte en 1803 pour l'ameublement du Palais de Saint-Cloud et conservé aujourd'hui au musée du château de Versailles (U. Leben, *Molitor; Ebéniste de Louis XVI à Louis XVIII, Saint-Rémy-en-L'Eau*, 1992, p.35).





175
Bureau plat, rectangulaire,
 en acajou et placage d'acajou. Il ouvre en ceinture par un rang de trois tiroirs sans traverse. Pieds en gaine à enroulement, légèrement cintrés à griffes, réunis par des bases pleines.
 Attribué à JACOB DESMALTER
 Ornaments de bronze ciselé et doré à galerie de bronze, repercée et évasée, palmettes, rosaces et rinceaux
 Epoque Empire
 Plateau de cuir doré aux petits fers à palmettes
 H : 78 - L : 129,5 - P : 64,5 cm
 Provenance :
 Galerie Orts Sancey à Pau, en 1987

18.000 / 22.000 €

Bien que non estampillé ce bureau peut être rattaché à l'atelier des Jacob entre 1803 et 1813. En effet, plusieurs meubles présentant une composition similaire, formée d'un corps supérieur supporté par quatre pieds en console terminés en griffes de lion, sont connus ; tous sont estampillés ou attribués à Jacob-Desmalter. Parmi les exemplaires non signés mentionnons particulièrement un premier modèle vendu lors de la dispersion d'une partie des collections de Barbara Piasecka Johnson (vente Sotheby's, Paris, le 15 octobre 2003, lot 67) ; ainsi qu'un second, beaucoup plus simple, anciennement dans la collection Ghislain Prouvost (vente Sotheby's, Paris, le 9 décembre 2005, lot 176). Concernant les meubles estampillés citons notamment la partie basse de deux coiffeuses, l'une livrée en 1806 pour la petite chambre à coucher de l'Impératrice à Fontainebleau (J-P. Samoyault, Fontainebleau, Musée national du château, Meubles entrés sous le Premier Empire, RMN, 2004, p.291) ; l'autre provenant du palais de Saint-Cloud (reproduite dans D. Ledoux-Lebard, Le mobilier français du XIXe siècle, Paris, 2000, p.346) ; signalons également le dessin

d'une console provenant du salon de musique de l'hôtel du général Moreau (voir J-P. Samoyault, op.cit., p.126, catalogue n°63). Enfin, relevons particulièrement deux bureaux estampillés, le premier provient des collections du duc de Raguse (vente Osenat, Fontainebleau, le 4 juillet 2005, lot 453) ; le second fut livré par l'ébéniste en 1810 pour le cabinet topographique de Napoléon au Grand Trianon et est conservé dans ce même palais (illustré dans D. Ledoux-Lebard, Le Grand Trianon, meubles et objets d'art, Paris, 1975, p.134).

François-Honoré-Georges Jacob, dit Jacob-Desmalter (1770-1841), fils du menuisier Georges Jacob, il se marie en 1798 avec la fille de Martin-Eloi Lignereux, célèbre bronzier, ébéniste et marchand parisien. En 1803, après le décès de son frère aîné, il s'associe avec son père sous la raison sociale Jacob Desmalter rue Meslée. Pendant une décennie c'est sous ce nom que l'atelier des Jacob continue à fournir des sièges et des meubles au Garde-meuble impérial et à une riche clientèle française et étrangère.





Ce secrétaire présente un décor de très beaux panneaux de bois de citronnier incrusté de motifs stylisés en bois d'amarante. Ce même type de décor apparaît notamment sur une commode, estampillée Jacob Frères (1796-1803), livrée par Jacob-Desmalter en 1809 pour les appartements de l'Impératrice au palais de Fontainebleau (illustrée dans J.-P. Samoyault, Fontainebleau, Musée national du château, Meubles entrés sous le Premier Empire, Paris, RMN, 2004, p. 181) ; sur un secrétaire des frères Jacob, anciennement dans la collection Lefèvre, reproduit dans D. Ledoux-Lebard, Le mobilier français du XIXe siècle, Paris, 2000, p. 301 ; puis ce type ornemental sera décliné plusieurs décennies plus tard par certains ébénistes, notamment par Jacob-Desmalter sur un meuble d'appui conservé dans une collection privée (voir Y. Brunhammer, Meubles et ensembles Restauration Louis-Philippe, Editions Massin, Paris, planche 13). Toutefois, relevons qu'en dépit de ces nombreux modèles sortis de l'atelier des Jacob, le secrétaire en cabinet que nous proposons doit être rattaché à l'œuvre d'un autre grand ébéniste du temps : Charles-Joseph Lemarchand. Ce dernier réalisa tout comme les Jacob quelques meubles en citronnier incrusté de motifs en bois foncé (voir notamment une commode illustrée dans D. Ledoux-Lebard, op.cit., p. 413), mais surtout il semble avoir été l'un des seuls artisans en meubles, avec Marcion et Molitor, à décliner ce type de secrétaires. Ainsi, parmi les exemplaires portant son estampille, citons un premier modèle qui provient du gouverneur des Invalides et appartient au musée des Arts décoratifs à Paris (voir G. Janneau, Le mobilier français, Le meuble d'ébénisterie, Paris, 1993, p. 197) ; un deuxième conservé dans une collection privée est reproduit dans C. Bizot, Mobilier Directoire Empire, Editions Massin, Paris, p. 54 ; enfin, un troisième est illustré dans P. Kjellberg, Le meuble français et européen du Moyen Age à nos jours, Paris, 1991, p. 437, fig. 505.

Charles-Joseph Lemarchand (1759-1826) est l'un des plus importants artisans en meubles parisiens de la fin de l'Ancien Régime et du premier quart du XIXe siècle. Dès 1785, il s'établit à Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré, non loin de l'atelier des Roussel : ses beaux-frères. Une dizaine d'années plus tard, au moment de son mariage, son fonds de commerce est évalué 80.000 livres et ses biens propres 40.000 livres, preuve de l'importance de son atelier à cette époque. Fournisseur du Garde-meuble royal, il fut cependant exclu des commandes impériales sous Napoléon, ce qui ne l'empêcha pas de prospérer et d'éviter la faillite que connurent nombre de ses confrères lors de la crise de 1810. Travailleur acharné, il se retira des affaires peu de temps avant sa mort en cédant à ses deux fils le fonds de sa maison d'ébénisterie, ainsi que les marchandises et objets visant à l'exploitation du fonds de commerce pour la somme de 50.000 francs.

176

Secrétaire en cabinet,

en placage de citronnier marqueté en feuilles dans des encadrements à filet sur des contres fonds d'amarante, à décor à la partie supérieure d'un vase animé de deux chimères, sur les côtés des vases à l'Antique. L'abattant est orné d'une frise de palmettes et de lyres stylisées, il découvre six tiroirs dont un à secret et deux casiers, dans des encadrements à colonnette. Montants détachés à colonne à bague. Il repose sur un piétement en gaine à base pleine, ornée d'un marbre encastré, bleu Turquin, jaune de Sienne et rouge griotte, figurant un trèfle, se reflétant sur un contre fond à miroir au mercure.

Plateau de marbre bleu Turquin, à moulure de marbre rouge griotte.

Attribué à LEMARCHAND

Vers 1820 (restaurations d'usage)

H : 124 - L : 62,5 - P : 34,5 cm

15.000 / 20.000 ^



Bibliographie :

Illustré dans G. Wannenes, Le mobilier français du XIXe siècle, Editions Vausor, 1999, p.64.

Excepté la rare qualité des panneaux de bois d'acajou utilisés et son décor de bronze doré à motifs de bustes d'Égyptiennes hérité du renouveau esthétique faisant suite à la Campagne d'Égypte, la principale originalité de ce meuble réside dans le traitement de son piétement formé de quatre pieds gaine réunis par une entretoise cruciforme centrée d'un motif quadrangulaire ajouré. Cette véritable rareté semble s'inspirer librement des modèles de piétement développés à Paris dans le dernier quart du XVIIIe siècle par l'ébéniste Adam Weisweiler, probablement sous la supervision du marchand-mercier Dominique Daguerre (voir l'étude de P. Lemonnier dans Weisweiler, Paris, 1983, p.116-117). Néanmoins, il apparaît que la principale source d'inspiration du meuble que nous proposons soit le projet d'un bureau de dame publié en l'an X (1801) dans la revue La Mésangère (illustré dans U. Leben, Molitor, Ebéniste de Louis XVI à Louis XVIII, Saint-Rémy-en-L'Éau, 1992, p.106). De nos jours, l'artisan en meubles n'a pas été identifié, mais relevons les similitudes qu'il offre avec certaines réalisations des ébénistes Bernard Molitor et Charles-Joseph Lemarchand, ainsi qu'avec quelques pièces sorties de l'atelier des Jacob vers la fin du XVIIIe siècle. Enfin, mentionnons qu'un bonheur-du-jour non estampillé, quasiment identique au dessin de La Mésangère et au meuble présenté, est récemment passé en vente sur le marché de l'art parisien (vente Me Lasseron, Drouot, le 28 juin 2005, lot 165).



177

Bureau bonheur du jour,

en placage d'acajou flammé, présentant à la partie supérieure un gradin souligné d'une frise à dessins géométriques, sur des contres fonds de cuivre. Il ouvre par deux portes qui dissimulent deux casiers et deux tiroirs ; et un tiroir en ceinture, formant écrioire à plateau mobile regarni d'un cuir vert doré aux petits fers. Pieds gaines en toupie, réunis par une entretoise ajourée. Montants en gaine à buste d'égyptienne. Attribué à Bernard MOLITOR
Plateau de marbre blanc
Epoque Directoire (restaurations)
H : 121 - L : 78 - P : 56 cm

6.000 / 8.000 ^

Provenance :
Vente Paris , étude Ader-Picard-Tajan
le 21 décembre 1983, lot 141





178

Barbière

en acajou et placage d'acajou marqueté en feuilles dans des encadrements à filet de cuivre et bois teinté noir. Le plateau de marbre bleu Turquin, mouluré, dissimule un miroir en psychè. Les montants à colonne à cannelures foncées de cuivre. Deux tiroirs latéraux, et trois tiroirs en façade. Montants plats. Pieds gaines. Epoque Louis XVI

H : 111 - L : 50,5 - P : 41,5 cm

1.800 / 2.200 ^

Ce secrétaire présente une composition architecturée fortement masculine destinée à mettre en valeur l'élégance de son décor de bronze finement ciselé et doré. Il se rapproche du dessin d'un secrétaire plus tardif livré par le marchand Rocheux en 1810 pour l'un des appartements de l'aile des princes



du château de Fontainebleau et certainement réalisé par l'atelier des Jacob (illustré dans J-P. Samoyault, Fontainebleau, Musée national du château, Catalogue des collections de mobilier 3, Meubles entrés sous le Premier Empire, RMN, Paris, 2004, p.176, catalogue n° 110). Mais surtout, le bas-relief en bronze de l'abatant du secrétaire présenté, figurant une muse assise, se retrouve à l'identique sur deux meubles rattachés à l'atelier des frères Jacob, détail esthétique qui permet son attribution à ce célèbre atelier: Le premier meuble est une commode en acajou, dont la partie supérieure forme bureau, conservée dans la collection Fabius frères (reproduite dans Le XIXe siècle français, Collection Connaissance des Arts, Hachette, 1957, p.40, fig.4) ; le second est un célèbre secrétaire qui provient de la chambre à coucher de Madame Récamier à Paris exécuté d'après les dessins de l'architecte Berthault et publié en 1801-1802 par Kraft et Ransonnette dans leur album intitulé Plans, coupes et élévations des plus belles maisons et hôtels construits à Paris et dans les environs. Ce meuble, longtemps conservé dans une grande collection privée, appartient de nos jours aux collections du musée du Louvre (voir J-P. Samoyault, Mobilier français Consulat et Empire, Paris, 2009, p.95, fig.169).

Jacob Frères (1796-1803) :

La raison sociale Jacob frères correspond à l'association de Georges II Jacob (1768-1803) et de François-Honoré-Georges Jacob (1770-1841), les deux fils du célèbre artisan en sièges de Louis XVI et de Marie-Antoinette : Georges Jacob (1739-1814). Au cours de ces quelques années, les deux frères n'auront de cesse de développer l'activité de l'atelier familial de la rue Meslée et de chercher à créer de nouveaux modèles de sièges et de meubles pour répondre à la demande de leur clientèle privée et du Garde-meuble. En 1803, après la mort du fils aîné, Georges Jacob père reprend une part active dans l'atelier aux côtés de son second fils ; une nouvelle estampille apparaît alors « Jacob D Rue Meslée ».



179

Table à pans coupés, à abattant, en placage d'acajou et bois fruitier marqueté en plein sur des contres fonds de ronce d'une étoile. Le fût central, balustre, repose par un piétement tripode. Vers 1810 (restaurations d'usage)

H : 71 - L : 77 cm

2.000 / 4.000 ^

180

Beau secrétaire,

en gaine, en acajou et placage d'acajou marqueté en feuilles. Il ouvre à la partie supérieure par un tiroir, soulignant au centre l'abattant. Ce dernier dissimule trois casiers et six tiroirs. La façade intérieure plaquée de citronnier et d'ébène, à décor d'encadrement à filet et festons. La partie inférieure présente une grande porte dissimulant deux casiers et un tiroir. Base pleine. Ornaments de bronze ciselé et doré à encadrement, au centre, une Renommée assise près d'un vase à l'Antique, sur les côtés des torches, et à la partie inférieure des amphores soulignées de palmettes.

Attribué à JACOB FRERES

Epoque Empire

Plateau de granit noir

H : 141 - L : 65 - P : 38 cm

10.000 / 15.000 ^

Provenance :

Ancienne collection

Mancel-Coti



181

Console rectangulaire,

en placage de citronnier marqueté en feuilles dans des encadrements à filet d'amarante. Les montants antérieurs sculptés de buste de Renommée, supportant des consoles. Base rectangulaire, à petits pieds patins.

Epoque Consulat (restaurations)

Plateau de granit noir

H : 89,5 - L : 130,5 - P : 48,5 cm

4.000 / 6.000 ^

Provenance : Galerie Mancel-Coti



182

Vase Médicis,

en bronze ciselé et doré à l'or brillant. La panse est ornée d'une frise soulignée de Renommées dansant. La partie inférieure ornée de palmettes. Base à piédouche reposant sur une gaine à masque à coquille et rinceaux. Petits pieds à patin à grattoirs.

H : 40 - D : 20 cm

2.000 / 4.000 ^

A partir du milieu du XVIII^e siècle l'on assiste à une totale remise en question des schémas esthétiques qui prévalaient dans les arts décoratifs européens du temps. Ce renouveau faisait suite aux fabuleuses découvertes archéologiques des anciennes cités romaines de Pompéi et d'Herculanum dans la région napolitaine et aura tout au long du siècle et même au-delà de fortes répercussions sur les créations artistiques européennes de l'époque. C'est dans ce contexte que fut créé le vase en bronze ciselé et doré que nous proposons dont la composition, particulièrement sa forme et le décor de sa panse, dénote la nette influence des modèles antiques. En effet, de forme Médicis directement inspirée des vases antiques, sa frise de danseuses n'est pas sans rappeler celle qui orne un bas-relief des anciennes collections Borghèse conservé au musée du Louvre (illustré dans le catalogue de l'exposition *L'aigle et le papillon, Symboles des pouvoirs sous Napoléon 1800-1815*, Paris, 2007, p.41, fig.3). Les exemples similaires sont relativement rares, parmi ceux qui sont connus citons particulièrement une paire identique vendue à Paris, Mes Couturier-Nicolay, le 31 mars 1993, lot 60 ; ainsi qu'une seconde, dont les masques des bases sont remplacés par des lyres stylisées, passée en vente chez Koller ; à Zurich, le 8 décembre 2011, lot 1329. Le bronzier qui réalisa le modèle reste à ce jour inconnu ; toutefois, notons certaines ressemblances avec un modèle de vases de Claude Galle (1759-1815) reproduit dans H. Ottomeyer et P. Pröschel, *Vergoldete Bronzen*, Band I, 1986, p.364, fig.5.12.9. Mais surtout signalons les proximités stylistiques qui existent avec certains vases réalisés en Russie d'après les dessins de l'architecte Jean-François Thomas de Thomon (1754-1813) par le bronzier d'origine germanique Friedrich Bergenfeldt pour la cour impériale et les grandes personnalités russes du temps (voir notamment une paire de vases vendue chez Sotheby's, à Londres, le 6 juillet 2011, lot 115).



La composition, la qualité de ciselure et certains motifs décoratifs de cette paire de candélabres permettent de la rattacher à l'œuvre du célèbre bronzier Pierre-Philippe Thomire. En effet, les bouquets de lumières à bustes d'enfants ailés se retrouvent, dès le milieu des années 1780, sur une paire de candélabres à figures en biscuit de Sèvres réalisée sur un modèle de Boizot et montée en bronze doré par Thomire (illustrée dans le catalogue de l'exposition Louis-Simon Boizot (1743-1809), Sculpteur du roi et directeur de l'atelier de sculpture à la Manufacture de Sèvres, Versailles, Musée Lambrinet, 2001, p.278-279). Tandis que les bases, soulignées de figures de lion, semblent également être un type ornemental développé par le bronzier dans la première décennie du XIXe siècle, notamment sur une pendule passée en vente à Honfleur, le 24 février 2008, lot 138 ; ainsi que sur un modèle de candélabres qui lui est attribué vendu chez Sotheby's, à Paris, le 9 avril 2008, lot 215, et dont une paire identique figure dans les collections du musée de la légion d'honneur à Paris. Enfin, soulignons la rareté du modèle que nous présentons dont une paire, qui a fait partie de la collection de Marcel-Paul et Jeanne Cavalier, a été vendue chez Christie's, à Paris, le 22 avril juin 2004, lot 241.

Pierre-Philippe Thomire (1757-1853) est le plus important bronzier parisien du dernier quart du XVIIIe siècle et des premières décennies du siècle suivant. A ses débuts, il travaille pour Pierre Gouthière, ciseleur-fondeur du roi, puis collabore dès le milieu des années 1770 avec Louis Prieur. Il devient ensuite l'un des bronziers attirés de la manufacture royale de Sèvres, travaillant au décor de bronze de la plupart des grandes créations du temps. Après la Révolution, il rachète le fonds de commerce de Martin-Eloi Lignereux et devient le plus grand pourvoyeur de bronzes d'ameublement pour les châteaux et palais impériaux. Parallèlement, il travaille pour une riche clientèle privée française et étrangère parmi laquelle figure quelques maréchaux de Napoléon. Enfin, il se retire des affaires en 1823.



183

Rare paire de candélabres

en bronze finement ciselé doré ou patiné, présentant des prêtresse à l'antique ou flore supportant des trompes en formes de dauphins d'où s'échappent les trois bras de lumières ornés de têtes d'angelots et des enroulements à rosaces.

Elles tiennent des couronnes de feuilles de lauriers.

Les contre socles sont décorés d'amours tenant des guirlandes de feuillages ou de lyres à col de cygne.

Pieds à têtes de lions ailés.

Bases pleines.

Attribué à Pierre Philippe Thomire

Époque Empire

Haut 83 cm

L: 25 cm

18.000 / 22.000 €

Provenance :

Galerie antiquités

Robert Dehoux

rue des Saints Pères

1983



184

Paire de bergères

en acajou et placage d'acajou, à dossier plat, souligné de deux colonnes à bague. Décor partiellement laqué noir de palmettes ou de trèfles à quatre feuilles. Les montants d'accotoir à balustre détaché. Pieds gaines arquées ou fuselés à bague.

Époque Directoire (renforts)

Garniture de moire verte, garni à l'anglaise

H : 101 - L : 62 - P : 55 cm

Provenance :

Ancienne collection MANCEL-COTI

6.000 / 8.000 ^





Provenance :

Vente Sotheby's, Monaco, le 30 mars 1990, lot 25.

Ces sièges présentent un dessin original et certains détails stylistiques qui permettent de les dater des dernières années du XVIII^e siècle ou des toutes premières du siècle suivant et de les attribuer à l'atelier des frères Jacob. De type dit « à dossier renversé » hérité des sièges « à la turque », ils dérivent directement de sièges créés quelques années auparavant par Georges Jacob dont quelques exemplaires sont répertoriés, notamment un fauteuil illustré dans J. Nicolay, *L'art et la manière des maîtres ébénistes français au XVIII^e siècle*, Paris, 1982, p.238, fig. AU. Par la suite, entre 1796 et 1803, ses deux fils développeront le modèle dans certaines de leurs réalisations menuisées dans le même esprit ; parmi les sièges estampillés citons un fauteuil reproduit dans E. Dumonthier, *Chairs by Georges Jacob and Jacob Frères of the French Garde-Meuble*, Editions Morancé, Paris, 1922, planche 51 ; un fauteuil et une bergère passés en vente à Paris, Mes Beaussant-Lefèvre, le 14 décembre 2001, lot 230 ; un modèle de fauteuil vendu chez Christie's, à Paris, le 8 novembre 2005, lot 217 ; enfin, mentionnons particulièrement un fauteuil, d'une suite de six, provenant du château de Saint-Cloud et conservé de nos jours au musée du château de Fontainebleau (voir J-P. Samoyault, *Mobilier français Consulat et Empire*, Paris, 2009, p.58, fig.79) et un der-

185

Suite de quatre fauteuils et une bergère, en acajou et placage d'acajou, à dossier renversé. Les supports d'accotoir sont soulignés de sphère. Pieds gaines arquées ou fuselés. Ornements de bronze ciselé et doré à décor de palmettes, rosaces et feuillages. Attribués à JACOB Frères

Epoque Empire

Fauteuil : H : 89 - L : 58 - P : 62 cm

Bergère : H : 92 - L : 63 - P : 66 cm

10.000 / 15.000 ^



nier modèle anonyme, mais qui peut être rattaché à l'œuvre des frères Jacob, dont les supports d'accotoirs sont également sommés de boules (illustré dans G. Wannenes, *Le mobilier français du XIX^e siècle*, Editions Vausor, 1999, p.58). Sous l'Empire, certains artisans en sièges déclineront le modèle, notamment Jean-Baptiste-Bernard Demay, auteur d'un siège similaire, mais au dessin nettement plus sévère, passé en vente chez Christie's, à Monaco, le 16 juin 1990, lot 289.

Jacob Frères :

Entre 1796 et 1803, la raison sociale « Jacob Frères rue Meslée » correspond à l'association de Georges II Jacob (1768-1803) et de son frère François-Honoré-Georges Jacob (1770-1841), tous deux fils du célèbre menuisier Georges Jacob. Au cours de ces quelques années, l'atelier continue à se développer et participe à la plupart des grandes campagnes d'ameublement destinées à remeubler les anciens palais et châteaux royaux. En 1803, lorsque Georges II Jacob meurt, le père, qui avait cédé la direction de l'atelier à ses deux fils en 1796, redevient partenaire de son second fils François-Honoré-Georges ; de cette nouvelle association naîtront des meubles et des sièges estampillés « Jacob Desmalter rue Meslée ».



186

FRATIN :

Rare paire de candélabres, à sept lumières, en bronze finement ciselé et patiné. Les bras de lumière, en forme d'oiseau aux ailes déployées, tenant dans leur bec des couronnes feuillagées. Les fûts sont à décor de singes. Bases à piétement tripode, présentant des fauves chevauchés par des singes.

Vers 1860/1880

H : 75 - L : 22 cm

12.000 / 18.000 ^

A l'instar d'Antoine-Louis Barye, Christophe Fratin (Metz 1801-Le Raincy 1864) figure parmi les plus grands sculpteurs français du deuxième tiers du XIXe siècle. Fils d'un artiste naturaliste, il étudie tout d'abord le dessin dans sa ville natale, puis vient à Paris et travaille dans l'atelier de Géricault qui lui inculque probablement le goût pour les thèmes animaliers. Il acquiert rapidement une grande notoriété et reçoit quelques commandes publiques, notamment plusieurs groupes destinés au jardin botanique et à l'esplanade de la ville de Metz. Parallèlement, il œuvre également pour des clients privés et des institutions publiques étrangères, particulièrement en Allemagne, en Autriche, aux États-Unis et en Angleterre réalisant des sculptures pour la Wallace Collection, ainsi que les deux aigles qui se dressent dans Central Park à New York. L'œuvre de Fratin a souvent été comparée à celle de Barye, car les deux artistes ont traité des thèmes similaires, mais relevons que Fratin fit certainement preuve d'une plus grande liberté et sut parfois intégrer à ses créations une touche humoristique. Les candélabres présentés dits « aux palmiers » sont un des modèles les plus spectaculaires du sculpteur (voir M. Poletti et A. Richarme, Fratin, Paris, 2000, p.18-23), ils peuvent être comparés à une paire ornée d'ours récemment acquise par le musée du Louvre (Inv. OA12186 1-2) et à une seconde paire, identique à celle proposée, anciennement dans la collection Fabius Frères (vente Sotheby's, Paris, les 26-27 octobre 2011, lot 116).

187

Jean de BOLOGNE (d'après) :
L'Enlèvement d'une Sabine par le Centaure Nessus.

Epreuve en bronze finement ciselé et patiné.

XIXe siècle

Sur un contre socle de marbre brèche rouge.

Hors tout : H : 54 - L : 40 - P : 23

3.000 / 4.000 ^





188

Meuble d'entre deux

en poirier noirci incrusté de filet de cuivre, placage d'écaille rouge, d'étain, de cuivre et de corne teintée. Il ouvre par une porte qui présente un décor figurant le char d'Apolon, dans des encadrements de rinceaux à oiseaux, fleurettes et feuillages. Montants à pans coupés. Chutes à buste d'enfant supportant des enroulements.

Ornementation de bronzes ciselés et dorés à feuilles d'acanthe, agrafes et rosaces. Plateau de marbre vert de mer, encastré. Fin du XIXe siècle (quelques accidents et manques)

H : 160 - L : 120 - P : 57 cm

4.000 / 6.000 ^





Malgré les troubles qui ont marqué la transition entre l'abdication de Louis-Philippe et l'avènement du second Empire, l'équilibre social et économique de la France ne s'est pas véritablement modifié. Rapidement la bourgeoisie retrouve son existence luxueuse accentuée par le rétablissement de l'Empire. Le pouvoir montre l'exemple en ordonnant le réaménagement des palais et des châteaux des Tuileries, de Saint-Cloud, de Compiègne et de Fontainebleau. La prospérité règne et la France devient en l'espace de quelques années le banquier de l'Europe. Dans ce contexte, avec le développement d'une clientèle avide de luxe, les plus habiles artistes et artisans désireux de satisfaire leurs commanditaires, développent de nouveaux modèles et créent de nouvelles formes. Parallèlement ils s'inspirent également plus ou moins directement les modèles antérieurs du XVIIIe siècle, notamment des belles pièces d'ébénisterie créées par André-Charles Boule dont la richesse décorative répond parfaitement aux attentes d'une grande partie des amateurs du temps.

Ainsi, très vite de nombreux artisans en meubles de la seconde moitié du XIXe siècle déclinent ou reprennent les modèles de l'ébéniste de Louis XIV, avec plus ou moins de réussite. Dans ce domaine, Mathieu Befort s'illustra tout particulièrement par la qualité de ses réalisations. C'est cet artisan qui apposa son estampille sur le meuble que nous proposons ; sa composition s'inspire librement d'un modèle boullien à trois battants dont un exemplaire se trouvait anciennement dans la collection Wildenstein (vente Christie's, Londres, le 14 décembre 2005, lot 5) et d'autres ont fait partie de la collection de Sir Richard Wallace (voir P. Hugues, *The Wallace Collection, Catalogue of Furniture, III*, Londres, 1996, p.1552). Mais surtout, le meuble reprend directement le dessin d'une paire de meubles, les seuls de ce type à ce jour répertoriés, conservée dans les collections royales britanniques (voir le catalogue de l'exposition *Carlton House, The Past Glories of George IV's Palace*, 1991, p.71-72, catalogue n°211). Enfin, mentionnons qu'une paire de meubles similaires d'époque Napoléon III attribuée à Befort jeune est passée en vente chez Sotheby's, à New York, le 29 mars 1990, lot 185.

Mathieu Befort, dit Befort jeune (1813-après 1880) était le fils de l'un des plus importants artisans en meubles parisiens de la première moitié du XIXe siècle qui reçut de nombreuses commandes pour l'aménagement des appartements du duc d'Orléans dans le pavillon de Marsan au Palais des Tuileries. Mathieu Befort se maria en décembre 1829 avec Adélaïde Gouffé et établit son propre atelier certainement peu de temps après cette union. Il demeura au n°1 de la rue Neuve-Saint-Gilles de 1844-1866, puis déménagea au n°6 de la même rue jusqu'en 1880. A l'instar de son père, il s'était spécialisé dans la fabrication de meubles Boule et de bois de rose avec mosaïque et bronzes. Quelques-unes de ses réalisations sont illustrées dans D. Ledoux-Lebard, *Le mobilier français du XIXe siècle*, Paris, 2000, p.49-50 ; d'autres sont passées en ventes aux enchères, notamment une armoire basse dite « armoire aux médailles », qui reprend un célèbre modèle d'André-Charles Boule, vendue chez Christie's, à Londres, le 28 septembre 2006, lot 53.





189

Très rare meuble d'entre deux,

en placage d'écaille brune et cuivre, marqueté en plein de larges rinceaux feuillagés, guirlandes et feuillages. Il ouvre par trois portes. Les côtés marquetés en plein, dans des encadrements de filet de cuivre.

Très riche ornementation de bronzes très finement ciselés et dorés, à décor au centre, d'un masque de Bacchus, rayonnant, dans des encadrements de rinceaux. Au centre une statuette sur un piédestal, figurant Cérès. Sur les côtés des masques d'homme barbu, soulignent des encadrements à fond amati. Attributs de la Pêche ou de la Chasse, ou symboles agrestes, ou de la Musique.

Pieds de bronze à feuilles d'acanthé et tournesol.

Signé (à plusieurs reprises) BEFORT Jeune.

Vers 1860/1880 (quelques éclats ou fentes)

H : 168 - L : 188 - P : 50 cm

30.000 / 50.000 ^

190

BARYE :

Eléphant du Sénégal.

Epreuve en bronze à patine verte.

Fonte de BARBEDIENNE, au cachet d'or

H : 15 - L : 21 cm

Sur une base de marbre noir

Hors tout : H : 23 cm

6.000 / 8.000 ^



Antoine-Louis Barye (1795-1875) est essentiellement connu par ses sculptures animalières, toutefois il s'essaya également avec un talent exceptionnel à traiter certains thèmes tirés de la mythologie classique. C'est le cas de ce beau groupe en bronze figurant Thésée sur le point de porter le coup de grâce au centaure Biénon: Le modèle original de taille naturelle fut commandé par l'Etat en 1849 pour le prix élevé de 10.000 francs, puis envoyé au Musée Crozatier du Puy-en-Velay grâce à l'intervention du marquis de la Tour-Maubourg ; le plâtre original, aujourd'hui perdu, fut exposé au Salon de 1850 et rencontra un immense succès auprès des amateurs et des artistes ; il permit à Barye de s'imposer en tant que sculpteur de tout premier plan, « le plus proche de Phidias et de la sculpture grecque » selon Théophile Gautier. Il semble que seulement cinq épreuves de taille naturelle, exécutées du vivant de l'artiste entre 1857 et 1875, soient répertoriées dont une appartient aux collections de la Corcoran Gallery of Art de Washington et une seconde est conservée au Metropolitan Museum of Art de New York. Puis, moins d'une vingtaine de fontes posthumes, toujours de la grandeur originale, sont connues ; la plupart appartiennent à des collections publiques. De nos jours, le modèle est avant tout admiré par les réductions en bronze sorties des ateliers de Ferdinand Barbedienne qui apparaissent ponctuellement sur le marché de l'art international (voir M. Poletti et A. Richarme, Barye, Catalogue raisonné des sculptures, Gallimard, 2000, p.109, catalogue F33).

191

BARYE :

Python attaquant une antilope.

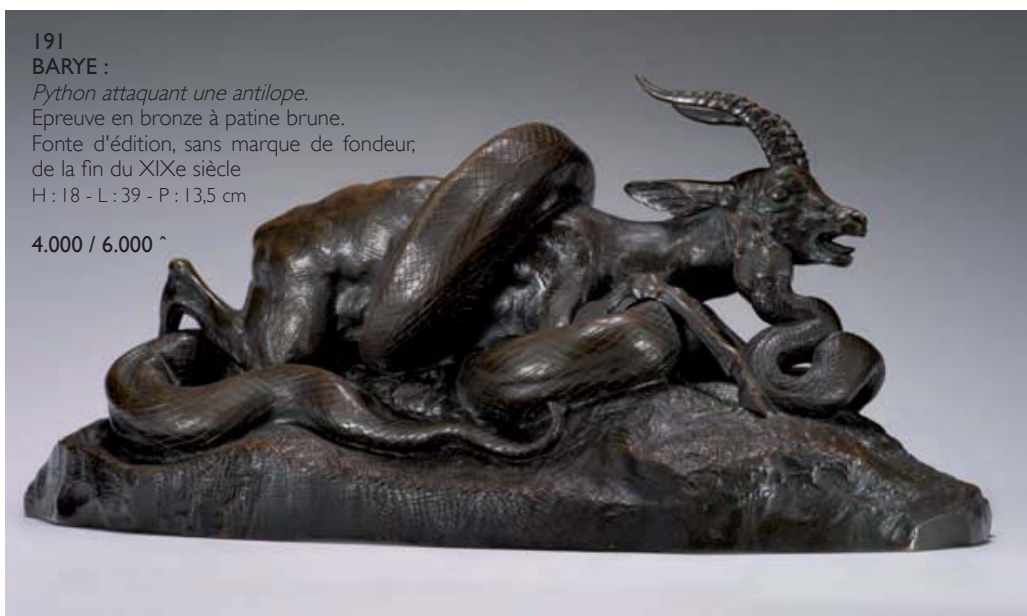
Epreuve en bronze à patine brune.

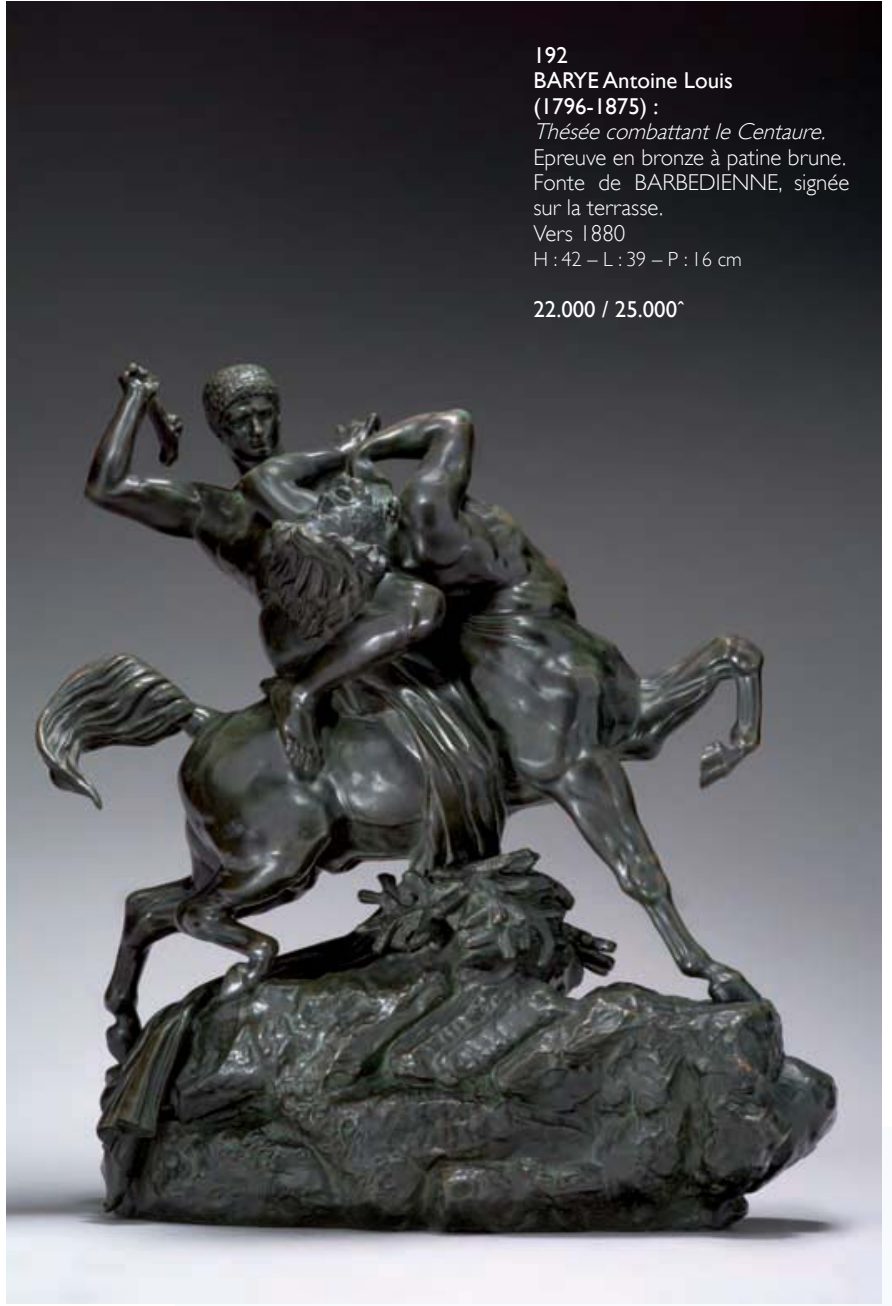
Fonte d'édition, sans marque de fondeur,

de la fin du XIXe siècle

H : 18 - L : 39 - P : 13,5 cm

4.000 / 6.000 ^





192
BARYE Antoine Louis
(1796-1875) :
Thésée combattant le Centaure.
Epreuve en bronze à patine brune.
Fonte de BARBEDIENNE, signée
sur la terrasse.
Vers 1880
H : 42 – L : 39 – P : 16 cm

22.000 / 25.000*







193

Importante paire de consoles, formées de piétements

en bois laqué noir et partiellement doré, figurant des nubiens ou esclaves, agenouillés.

XVIII^e siècle (on les a montés en console postérieurement)

Plateaux de marbre brèche vert

H : 85 - L : 98 - P : 80 cm

Provenance : Famille BRUNI - TEDESCHI

50.000 / 55.000 ^



194

Petit coffret à doucine,

en placage de bois teinté noir; Il est rehaussé de bronze ou laiton doré et ciselé et de pierre dure imitant des fruits. Chutes à amour, masque, rinceaux et feuilles de vigne.

XIXe siècle (parties anciennes)

H : 22 - L : 33 - P : 24,5 cm

6.000 / 8.000 €





195

Meuble d'entre deux,

en poirier noirci à décor d'incrustation de filet de cuivre. Il présente des plaques en ardoise, rehaussées de pierres dures, ornées de fruits ou de fleurs. Au centre un cartouche ovale, est animé d'un oiseau. Il ouvre par trois vantaux.

Ornements de bronze ciselé et doré à encadrement à baguettes rubanées, agrafes, chutes à buste de femme en applique.

Dans les angles des plaques, genre Wedgwood, figurant des profils à l'Antique. Pieds toupies.

Epoque Napoléon III (accidents dans les fonds)

H : 123 - L : 189 - P : 41,5 cm

12.000 / 18.000 ^





196

Très importante paire de potiches

en porcelaine à fond doré, à décor, dans des réserves, de scènes de palais animées de personnages. Les anses, stylisées, ornées de statuette figurant des hommes tenant des cordages. Cols et bases soulignés de palmettes. Contres socles à piétement à enroulement.

XIXe siècle (restaurations dans les piétements)

H : 146 - D : 52 cm

13.000 / 15.000 €





197

Importante paire de défenses d'éléphant montées sur socle en bois et monture en laiton. Acquisée dans les années 60 en Centrafrique.

Poids : 55 kgs chacune soit 110 kgs au total.

Dimensions : 275 cm et 50 cm de circonférence de base pour chaque.

Cites n° FR1003400547-K et FR10034005456-K.

80.000 / 120.000 ^

CONDITIONS DE LA VENTE

La vente sera faite au comptant et conduite en Euros.

Les acquéreurs paieront, en sus des enchères des frais de 23 % HT soit 27,5 % TTC pour les enchères comprises entre 0 et 15 000 €, et des frais de 20,90% HT soit 25% TTC pour la tranche supérieure à 15 001 €.

GARANTIES

Conformément à la loi, les indications portées au catalogue engagent la responsabilité de la SAS Claude Aguttes et de son expert, compte tenu des rectifications annoncées au moment de la présentation de l'objet portées au procès-verbal de la vente. Les attributions ont été établies compte tenu des connaissances scientifiques et artistiques à la date de la vente.

L'ordre du catalogue sera suivi.

Une exposition préalable permettant aux acquéreurs de se rendre compte de l'état des biens mis en vente, il ne sera admis aucune réclamation une fois l'adjudication prononcée. Les reproductions au catalogue des œuvres sont aussi fidèles que possible, une différence de coloris ou de tons est néanmoins possible. Les dimensions ne sont données qu'à titre indicatif.

Le texte en français est le texte officiel qui sera retenu en cas de litige. Les descriptions en anglais et les indications de dimensions en inches ne sont données qu'à titre indicatif et ne pourront être à l'origine d'une réclamation.

L'état de conservation des œuvres n'est pas précisé dans la catalogue, les acheteurs sont donc tenus de les examiner personnellement avant la vente. Il ne sera admis aucune réclamation concernant d'éventuelles restaurations une fois l'adjudication prononcée.

ENCHERES

Le plus offrant et dernier enchérisseur sera l'adjudicataire.

En cas de double enchère reconnue effective par le Commissaire-priseur, le lot sera remis en vente, tous les amateurs présents pouvant concourir à cette deuxième mise en adjudication.

Important : Le mode normal pour enchérir consiste à être présent dans la salle de vente. Toutefois, nous acceptons gracieusement de recevoir des enchères par téléphone d'un acquéreur potentiel qui se sera manifesté avant la vente. Notre responsabilité ne pourra être engagée notamment si la liaison téléphonique n'est pas établie, est établie tardivement, ou en cas d'erreur ou omissions relatives à la réception des enchères par téléphone.

Nous acceptons gracieusement les ordres d'enchérir qui ont été transmis. Nous n'engageons pas notre responsabilité notamment en cas d'erreur ou d'omission de l'ordre écrit. La demande d'une ligne téléphonique implique que l'enchérisseur est preneur à l'estimation basse dans le cas d'une mauvaise liaison téléphonique.

En portant une enchère, les enchérisseurs assument la responsabilité personnelle de régler le prix d'adjudication, augmenté des frais à la charge de l'acheteur et de tous impôts ou taxes exigibles. Sauf convention écrite avec la SAS Claude Aguttes, préalable à la vente, mentionnant que l'enchérisseur agit comme mandataire d'un tiers identifié et agréé par la SAS Claude Aguttes, l'enchérisseur est réputé agir en son nom propre.

RETRAIT DES ACHATS

Les lots qui n'auraient pas été délivrés le jour de la vente seront à enlever, une fois le paiement encaissé, au magasinage de Drouot.

Il est conseillé aux adjudicataires de procéder à un enlèvement de leurs lots dans les meilleurs délais afin d'éviter les frais de magasinage qui sont à leur charge. Le magasinage n'entraîne pas la responsabilité du Commissaire-Preneur ni de l'expert à quelque titre que ce soit.

Dès l'adjudication, l'objet sera sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire. L'acquéreur sera lui-même chargé de faire assurer ses acquisitions, et la SAS Claude Aguttes décline toute responsabilité quant aux dommages que l'objet pourrait encourir, et ceci dès l'adjudication prononcée.

Les lots seront délivrés à l'acquéreur en personne ou au tiers qu'il aura désigné et à qui il aura confié une procuration originale et une copie de sa pièce d'identité.

Les formalités d'exportations (demandes de certificat pour un bien culturel, licence d'exportation) des lots assujettis sont du ressort de l'acquéreur et peuvent requérir un délai de 2 à 3 mois. L'étude est à la disposition de ses vendeurs pour l'orienter dans ces démarches ou pour transmettre les demandes à la Direction des Musées de France.

REGLEMENT DES ACHATS

Nous recommandons vivement aux acheteurs de nous régler par carte bancaire ou par virement bancaire.

Vous trouverez ci-dessous les informations nécessaires pour cette opération :

Banque : Banque de Neuflyze, 3 Avenue Hoche, 75008 Paris
Titulaire du compte : CLAUDE AGUTTRES SAS - Code banque : 30788
Code guichet : 00900 - N° compte : 02058690002 - Clé RIB : 23
IBAN : FR76 3078 8009 0002 0586 9000 223 - BIC : NSMBFRPPXXX

Les règlements en espèces sont acceptés jusqu'à 3 000 € lorsque l'acheteur est fiscalement domicilié en France ou agit pour les besoins d'une activité professionnelle et sont étendus jusqu'à

15 000 € lorsque l'acheteur justifie qu'il n'a pas son domicile fiscal en France et n'agit pas pour les besoins d'une activité professionnelle.

Les règlements par chèques étrangers ne sont pas acceptés. En cas de paiement par chèque français ou par virement, la délivrance des objets sera différée jusqu'à l'encaissement.

CONDITIONS OF SALE

Purchased lots will become available only after full payment has been made.

The sale will be conducted in Euros. In addition to the hammer price, the buyer agrees to pay a buyer's premium along with any applicable value added tax.

The buyer's premium is 23 % + VAT amounting to 27,51 % (all taxes included) for all bids between 0 and 15 000 € and 20,90 % + VAT amounting to 25 % (all taxes included) for all bids beyond 15 001 €.

GUARANTEES

The SAS Claude Aguttes is bound by the indications stated in the catalogue, modified only by announcements made at the time of the sale noted in the legal records thereof.

Attributions were made according to scientific and artistic knowledge at the time of the auction.

An exhibition prior to the sale permits buyers to establish the conditions of the works offered for sale and no claims will be accepted after the hammer has fallen. Some difference may appear between the original work and its illustration, there will be no claims in such matter. The dimensions are given only as an indication.

The condition of the works is not specified in the catalogue, buyers are required to study them personally. No requests will be accepted concerning restorations once the hammer has fallen.

BIDS

The highest and final bidder will be the purchaser.

Should the auctioneer recognise two simultaneous bids on one lot, the lot will be put up for sale again and all those present in the saleroom may participate in this second opportunity to bid.

Important : Bidding is typically conducted in the auction house. However, we may graciously accept telephone bids from potential buyers who have made the request.

We bear no responsibility whatsoever in the case of uncompleted calls made too late and/or technical difficulties with the telephone. We also accept absentee bids submitted prior to the sale. We reserve the right to accept or deny any requests for telephone or absentee bidding.

The telephone bidder agrees to bid up to the low estimate.

In carrying a bid, bidders assume their personal responsibility to pay the hammer price as well as all buyer's fees and taxes chargeable to the buyer.

Unless a written agreement established with CLAUDE AGUTTRES SAS, prerequisite to the sale, mentioning that the bidder acts as a representative of a third party approved by CLAUDE AGUTTRES SAS, the bidder is deemed to act in his or her own name.

COLLECTION OF PURCHASES

The lots not taken the day of the auction can be retrieved at Drouot storage service.

Buyers are advised to collect successful lots as soon as possible to avoid handling and storage costs which may be incurred at their expense. The auctioneer is not responsible for the storage of purchased lots. If payment is made by wire transfer, lots may not be withdrawn until the payment has been cleared, foreign cheques are not accepted.

From the moment the hammer falls, sold items will become the exclusive responsibility of the buyer. The buyer will be solely responsible for the insurance, L'Hôtel des Ventes de Neuilly assumes no liability for any damage to items which may occur after the hammer falls.

The purchased lots will be delivered to the buyer in person. Should the buyer wish to have his/her lot delivered to a third party the person must have a letter of authorization along with a photocopy of the identity card of the buyer.

Export formalities can take 2 or 3 months to process and are within buyer's province. Please contact the Hôtel des ventes de Neuilly if you need more information concerning this particular matter.

PAYMENT

We advise you to pay by credit card, by SWIFT or bank wire transfer.

We accept cash payments up to the amount of 3 000 € for residents residing fiscally in France and up to 15 000 € for persons not residing fiscally in France and not acting on behalf of a professional activity. We do not accept foreign cheque.

Please find below our bank information for payment:

Bank name : Banque de Neuflyze - Bank address : 3 Avenue Hoche, 75008 Paris
Beneficiary name : CLAUDE AGUTTRES SAS - ABA : FR76 3078 8009 0002 0586
9000 223 - SWIFT : NSMBFRPPXXX - Account number : 02058690002

BIJOUX & HORLOGERIE

Jeudi 14 juin 2012 à Neuilly-sur-Seine

Important ensemble de diamants certifiés dont

5.14 carats FVVS2 / 7.78 carats DVS2 / 11.96 carats JVS2 et 20.98 carats K SI...

Colliers de perles fines certifiés - Bijoux signés dont Belperron, Boucheron, Cartier, Chaumet, Janesich, Mauboussin, Tiffany, Van Cleef and Arpels...

Catalogue visible sur www.aguttes.com



Mardi 7 août 2012 à Cannes - Hôtel le Majestic
VENTE EN PRÉPARATION

Pour inclure des lots dans cette vente, n'hésitez pas à contacter

Philippine Dupré la Tour

01 41 92 06 42 - duprelatour@aguttes.com

JOURNÉES D'EXPERTISES GRATUITES & CONFIDENTIELLES

ARGENTERIE
ARTS D'ASIE
ARTS DÉCORATIFS DU XX^{ème}
BIJOUX
HAUTE COUTURE
HAUTE ÉPOQUE
HORLOGERIE
LIVRES
MOBILIER
NUMISMATIQUE
OBJETS D'ART
TABLEAUX ANCIENS
TABLEAUX MODERNES
TIMBRES-POSTE
VIEUX PAPIERS
VINS ET SPIRITUEUX



CARTIER. Bague en platine ornée d'un important diamant de taille émeraude. Adjugée 196 000 ^ ttc

Journées d'expertises gratuites en présence de nos experts et spécialistes
à Neuilly-sur-Seine, Strasbourg, Lyon, Clermont-Ferrand, Grenoble et Valence.

Renseignements et rendez-vous : 01 47 45 55 55 ou 04 37 24 24 24
Programme des ventes en préparation sur www.agutttes.com
Expertises sur photos par mail : expertise@agutttes.com

